00021193

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

AVENTURES

D'UN MARIN

DE LA GARDE IMPÉRIALE.

IMPRIMERIE DE VANDERBORGHT FILS,
FOSSÉS-AUX-LOUPS, Nº 17.

AVENTURES
D'UN MARIN
DE LA GARDE IMPÉRIALE,
Prisonnier de Guerre
SUR LES PONTONS ESPAGNOLS, DANS L'ILE DE CABRÉRA
ET EN RUSSIE;

POUR FAIRE SUITE A L'HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1812:

PAR HENRI DUCOR,
SOLDAT DE LA GRANDE ARMÉE.

Tome Second.

21193

Bruxelles.
H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
LONDRES. DULAU ET Cie.

1834

00021193

TROISIÈME PARTIE.

(SUITE.)

CHAPITRE V.

Les traces de la Grande Armée.

Mon embuscade. — L'inventaire d'un sac de Cosaque. — Je le surprends. — Je suis terrassé par un coup de botte. — Je m'évanouis. — Les fruits de l'opiniâtreté. — Je vis de la table des Cosaques. — Mon camarade de lit sans le savoir. — Grande imprévoyance. — J'en suis cruellement puni. — Les amusemens d'un Tartare. — Dois-je me laisser geler ? — Le vertige. — L'à-propos d'une chute. — Résolution désespérée. — Je chasse le sommeil à coups de poing. — L'expédition périlleuse et les quatre morceaux de biscuit. — Je m'installe au feu des Russes. — J'inspecte leurs baraques. — Je reviens sur mes pas. — J'appelle encore le petit Suisse. — La dépouille du Polonais. — Je la déchire avec mes dents. — Cause de la destruction de notre armée. — Le soleil des Russes. — J'ai peur qu'il n'y ait plus que moi d'être vivant au monde. — Je doute de tout. — L'attitude des morts : le canonnier debout à sa pièce. — Deux cabanes remplies de morts et de mourans. — Le prisonnier sans visage. — Wilna ! Wilna ! — Signification de ce mot.

Me voici seul encore une fois, sous ce ciel de plomb, au milieu des vapeurs épaisses et noires dont cette atmosphère lugubre est chargée. Je suis seul, et cet isolement m'accable. Ces souffrances qui étaient partagées, ce froid mortel qui m'entoure, qui me pénètre, maintenant il me semble que tant d'élémens de dissolution, que toutes ces horreurs d'un climat implacable, se concentrent, s'amoncèlent, et

ne pèsent plus que sur moi... J'ai le fardeau de la terre et du ciel... O malheur ! Je cherche mon âme d'homme ; elle s'est amortie ; toutes mes facultés s'absorbent, la pensée ne m'appartient plus, je n'ai plus de cerveau, plus d'intelligence, plus de cœur ; je sens que je me dégrade.... Bientôt il n'y aura plus en moi de vivant que le principe abject de l'animalité.... Pourtant il me reste la conscience de l'état auquel je suis réduit. En proie à cette démoralisation, à cette gangrène qui s'en empare et la dévore, mon ame périra donc avant mon corps!.... Pour la sauver je me demande des inspirations de courage ; je voudrais provoquer une crise. A vingt-quatre ans, tomber, s'ensevelir sous la neige ! perdre, enfouir là tout un avenir de jeune homme ! mourir loin de la patrie !.... Ne plus revoir ma mère !... Je me ranime un peu.... Peut-être n'est-ce que pour décheoir de nouveau, pour avoir encore des lueurs d'énergie, pour ramper et m'étonner ensuite, pour m'avilir et me relever. Oh ! si je ne ploie je m'anéantirai ; je succomberai si je garde le sentiment de ma dignité..... Mon Dieu ! pourvu que, comme tant d'autres que j'ai vus au sein de cette calamité sans exemple, je ne deviennne pas une bête immonde !.... Qui peut

prévoir ce que je deviendrai? car je suis sorti du bourg où le petit Suisse a disparu, et je marche....

Je vois briller des feux ; c'est sur eux que je me dirige ; c'étaient des bivouacs russes.

Masqué par un fourgon et par une pile de madriers de sapins, j'avançai timidement et m'arrêtai à quelque distance derrière deux soldats, dont l'un dormait d'un profond sommeil, tandis que l'autre, assis, paraissait très-affairé ; son ombre, qu'alongeait la clarté résineuse, faisait les plus étranges mouvemens. Appuyé contre les pièces de bois, de là je tendais mes mains à la flamme, je les frottais en silence ; mais la chaleur ne venait pas jusqu'à moi. Pour tâter de cette flamme délicieuse il fallait quitter mon embuscade, et c'était risquer d'être aperçu.... Mais mon pis-aller était une gourmade ou deux, et sans doute elles me feraient moins de mal que le froid qui me transperçait les côtes.

Je m'approche, et je suis à deux pas de mon Russe. Son sac était entr'ouvert, il en retire un habit bleu de ciel magnifiquement brodé, des épaulettes de colonel, puis diverses pièces de linge. Pour mieux juger de la valeur d'une che-

mise, il la déploya, en mesura la longueur sur son bras, et voulant la remettre dans ses plis, il s'y prit mal et recommença plusieurs fois. Impatienté, il en fit un tampon et le jeta devant lui avec humeur. J'étais immobile, car je me disais : si cet homme a attendu le sommeil de ses camarades pour faire ainsi la revue de ses richesses, il ne me pardonnera pas de l'avoir surpris. Vingt fois je fus tenté de me retirer ; mais la peur me clouait là.

L'inspection allait toujours son train : il sortit encore une foule d'objets, entre autres deux jolis pistolets de poche ; enfin vint le tour d'une paire de bottes. Comme il leur cherchait une place, et qu'il n'avait plus d'espace devant lui, il se retourna pour la mettre derrière : alors il m'aperçut. Non, il n'est pas possible de rendre l'expression de la physionomie de ce Russe à ma vue soudaine, et surtout la fureur qui s'empara de lui. Il tenait encore à la main une des bottes, et il m'en décharge sur l'œil gauche un coup qui me terrasse... je n'ai que le temps de cacher mon visage dans la neige, en poussant de sourdes plaintes et faisant des vœux pour que le barbare m'achevât. Dans cette position, je m'étais évanoui....

Quand je relevai la tête, le Russe était parti ;

mais bientôt il revint avec plusieurs autres qui portaient des provisions pour leur repas. En voyant ces apprêts, je ne demandais plus la mort. Comme un pauvre chien qu'on rosse et qui pardonne, j'étais à quatre pattes, et, par un grognement significatif, je cherchais à attirer l'attention de mes maîtres. Déjà ils sont accroupis en rond ; moi, bravant tout, je viens présenter entre leurs épaules mon œil horriblement gonflé et ma tête hideuse, même pour des Cosaques. Ils me repoussent, mais du coude seulement et sans bourrades. Enhardi par cette tolérance, je conçois l'espoir d'obtenir une place au feu. Je fais le tour du cercle ; mon opiniâtreté l'emporte ; un rang s'est élargi, et bien que je ne sois pas sur le premier plan, je sens pourtant la chaleur.

Je songe alors à ma provision ; j'en prends un morceau dans mon schako, et sans plus de façon je le jette sur le feu. Aussitôt le mot *chuigna* (cochon) circule. — Passe pour cochon, disais-je à part moi, pourvu qu'ils me laissent faire, et de l'air le plus piteux leur montrant cet objet de dégoût, je les mets à même de juger de ma misère.

Comme ils terminaient leur repas, le Russe qui était directement en face de moi me jeta à

travers la flamme un peu de gras de viande. Je le reçus dans mes mains, et j'éprouvai tant de bonheur, qu'avant de le porter à ma bouche, je l'examinai avec une sorte d'admiration et de respect. A l'imitation de celui-ci, un autre placé à ma gauche me fit signe d'attraper gros comme deux doigts de soukari (biscuit), qui, réuni à ma viande, me composa le meilleur repas que j'eusse fait depuis que j'étais prisonnier.

Les Russes s'étant retirés, à l'exception d'un seul, qui se coucha sur de la paille à côté du fourgon, je me trouvai propriétaire du feu, et j'en pris à mon aise, cherchant les miettes de biscuit et me dégourdissant devant la flamme. Ils dormaient tous ; je crus devoir dormir aussi, et certes j'en avais plus besoin qu'eux. Celui qui s'était installé sur la paille avait selon moi un lit trop large : je me mis tout doucement à côté de lui, et au bout d'un quart-d'heure j'étais parvenu à si bien tirer son manteau, que j'avais fini par en avoir la plus forte moitié. S'il se fût éveillé, sans doute il m'eût écrasé ; mais je me fiai à ses ronflemens, et puis j'avais l'idée qu'il pourrait bien me prendre pour un des ses camarades. A tout prix, il fallait que je dormisse : la place était bonne, et j'avais les pieds au feu.

En me couchant, j'aurais dû penser que cette place avait été réservée pour un autre que pour moi, et que cet autre viendrait la réclamer ; mais le besoin de dormir, la misère, le froid, et cette félicité que je me forgeais d'un sommeil au coin du feu, m'avaient ôté toute prévoyance.

Je dormais donc, quand je me sentis retourné et secoué par quelqu'un qui, se penchant sur moi, cherchait à savoir qui j'étais. Épouvanté, je recule, et me relevant encore tout assoupi, je chancelle, je vais tomber ; mais d'un bras vigoureux le Russe me remet d'aplomb. Un fouet était accroché à la voiture ; il court s'en saisir, et bientôt les coups se succèdent avec une effrayante rapidité. Je crie, je veux me retrancher derrière le fourgon ; ce sauvage me poursuit à outrance. Je m'efforce de gagner la plaine pour atteindre la première maison du bourg ; il m'y suit, et m'en fait faire plusieurs fois le tour. Prenant goût à ce jeu cruel, à chaque fois qu'il m'arrachait un cri, il riait aux éclats, puis il me relâchait un moment pour me rattraper encore et me flageller de plus belle. Après m'avoir ainsi pourchassé une grande demi-heure, fatigué sans doute de rire, de battre, de jouer en tigre avec moi, il

s'arrêta enfin, et à tours de bras il me sangla son dernier coup de fouet. — Ah! grand Dieu! m'écriai-je, il n'en viendra donc pas un qui me brise la tête!

Ainsi, dans l'espace de quelques heures, j'avais perdu mon compagnon; j'avais été roué de coups, dépouillé, flagellé, stigmatisé, et je me trouvais tout nu dans la neige, les mains et les pieds roidis; mon corps seul conservait quelque chaleur; mes dents s'entrechoquaient; ma tête, énormément enflée, était plaquée de sang, et mon œil gauche sortait de son orbite. L'engourdissement gagnait tous mes membres; je balançai si je lui laisserais faire de nouveaux progrès: c'était comme une asphyxie, j'avais des vertiges, j'allais tomber; je m'appuyai contre le mur auprès duquel mon bourreau m'avait abandonné: de là je pouvais voir dans le lointain les feux des Russes; mes yeux se fermaient, et je les voyais toujours.

— Allons vers eux, me dis-je... Il me sembla marcher, ou plutôt je ne marchais pas; mais je me sentais avancer, et c'était comme une puissance invisible qui me poussait légèrement..... Bientôt un choc violent dissipa tout à coup cette hallucination. — Achevez-moi, criai-je. Je regarde autour de moi... personne, et je suis

encore à la même place; seulement mes pieds, cédant peu à peu au poids de mon corps, avaient glissé, et mon imagination délirante avait fait le reste, jusqu'au moment où ma tête avait porté rudement par terre.

Sans cette secousse, mon rêve se fût perdu dans le néant. Elle me ranima et me rendit un peu d'énergie pour me révolter de nouveau contre ma destinée. — Qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, allons, me dis-je, nous chauffer au bivouac des Russes; s'ils me repoussent, eh bien! je me jeterai à plat ventre dans leur feu.

Cette résolution prise, je me dresse sur mes pieds, et me frappant la tête pour écarter le sommeil, je veux aller droit devant moi; mais je chancelais, je déviais comme un homme ivre; toute ma crainte était de ne pas arriver à temps et de tomber en route. Cependant chaque pas en avant me redonne un peu de courage et d'espérance, je vais tout près du premier bivouac, je m'arrête... j'écoute, je n'entends rien : point d'autre mouvement que celui de la flamme que le vent chasse dans tous les sens. J'avance un peu, et puis encore après, une seconde halte; enfin je m'accroupis devant un gros tison, ne demandant au ciel qu'un seul quart-d'heure de

bon temps.... J'avais déjà remarqué un sapin renversé, derrière lequel, une fois dégourdi, je pourrais me réfugier, et aviser à ce qu'il conviendrait de faire. Le quart-d'heure s'écoula, et j'allai occuper ce poste d'observation; là, à genoux, je comptai les feux, je comptai les hommes, et je cherchai à connaître la disposition du camp.

Chaque feu était à six pas en avant de l'ouverture des baraques, et en se plaçant à l'extrémité des longues pièces de bois qui l'alimentaient, on pouvait, à la clarté des flammes, voir aisément ce qui se passait à l'intérieur; mais voir n'était rien, et surtout de si loin. Je me glissai à quatre pattes le long d'un feu, et allongeant le cou, je donnai mon coup-d'œil. Les Russes étaient entièrement enveloppés dans leurs capotes; à droite se trouvaient les armes et les ustensiles de cuisine. L'un d'eux dormait; sa tête était plus élevée que celle des autres, et son oreiller m'avait tout l'air d'être un sac de provisions.... Ah! mon Dieu! si c'était du biscuit!..... Puisque le ciel me voit, puisqu'il m'entend, ah! qu'il m'excuse! Il faut que j'essaye, il faut qu'en posant mes pieds dans ces intervalles de bras et de jambes, j'arrive à ce sac. Avançons!... attention!...silence!... bien,

comme cela !... appuyons-nous... Grand Dieu ! çà craque.... Le cœur me bat.... Enfin je suis près du sac ; le cœur me bat plus vivement.... Voyons, que je tâte..... un trou ! oui..... passons deux doigts. Oh ! Providence, j'en ai un morceau..... A un autre ! en voilà encore un... à un autre encore ! le voici..... oh ! j'en sens un bien gros !... je le tiens... ô Dieu ! tout doucement... O bonheur !... bien ! me voilà hors de la baraque. Ciel qui m'as protégé, je te rends grâce !

En me retirant, mon émotion était si forte que, dans le court trajet pour regagner ma retraite, j'étais obligé de contenir les pulsations de mon cœur avec mes deux mains. Enfin, je tombai derrière mon arbre ; mais peu à peu je revins à moi, et coup sur coup, avec d'inexprimables délices, je dévorai deux de mes morceaux de biscuit.

Le succès de ma périlleuse expédition avait réveillé mon courage : aussi ne tardai-je pas à abandonner ma cachette pour aller m'installer tout en face de mes Russes, à l'extrémité de leur feu. Assis, la tête sur mes genoux, je voulus dormir, mais mille douleurs m'en empêchèrent : brûlé par devant, gelé par derrière, je passai la nuit à tourner sur moi-même, jusqu'au

moment où le bruit causé par le départ des Russes vint m'avertir que le jour allait paraître. Des cris se répondaient d'un bivouac à l'autre. Blotti derrière mon sapin, je fus témoin de leurs préparatifs; je vis emballer mon sac au biscuit; je crus voir passer à quelque distance de moi le misérable qui m'avait si bien étrillé la veille. Au bout de dix minutes tout était en marche; je les laissai défiler avec leurs voitures, et dès que je jugeai la colonne assez éloignée, je fis à mon tour l'inspection dans les baraques, où je ne trouvai rien.

Pour rejoindre la grande route, il me fallait encore traverser le réceptacle de ces juifs qui nous avaient si maltraités la veille... O Dieu! si j'allais revoir mon pauvre petit Suisse! Je me fis à cet égard une bien douce mais bien extravagante illusion ; ce fut au point qu'en passant je le cherchai de nouveau et l'appelai longtemps.

Enfin, je sortis du bourg et j'entrai dans la plaine du côté de Wilna. La vue d'une maison isolée attira mon attention : elle était ouverte, et j'y pénétrai en trébuchant sur des cadavres dont elle était remplie. Au milieu de cette masse gelée, était un Polonais encore assez bien couvert. Il avait une toque rouge bordée en four-

rure ; je m'en emparai, et elle me servit à remplacer mon schako, que je ne pouvais plus endurer depuis le terrible coup de botte du Cosaque qui m'avait entamé la figure. Maintenant que mes oreilles étaient abritées, il fallait songer au reste du corps. J'employai toutes mes forces pour arracher la capote du Polonais, mais ses bras étaient comme des barres de fer, et jamais je ne pus les faire ployer. Je pris alors la capote par le bas; profitant de l'échancrure de derrière, je tâchai de la déchirer afin de l'avoir en deux parties. Malheureusement j'étais si faible que je m'y repris à vingt fois sans en venir à bout.

A chaque instant je me reposais et je cachais mes mains sous mes aisselles pour les dégourdir un peu. Ne sachant comment m'y prendre, je mordis dans le drap, et en reculant, je secouai et tiraillai tant, qu'il se détacha un premier lambeau. Par le même moyen j'en obtins trois ou quatre ; avec le plus large je m'enveloppai la tête, les épaules et la poitrine jusqu'aux coudes, afin que mes bras et mes mains, qui le tenaient croisé par devant, ne fussent plus exposés au contact de l'air. Ma figure était presque cachée, il n'y avait que l'ouverture nécessaire pour voir et respirer. Je destinai les plus petits morceaux

à me garantir le bas des jambes; je recueillis avec soin tous les chiffons, bandes et mauvais cordons qui me parurent propres à faire des ligatures. Mon pied droit était le plus malade; je le chaussai avec un soulier qu'il me fut impossible d'appareiller, et je sortis de cette tanière, après avoir entassé toute ma friperie dans le devant de ma chemise.

Comment, jusqu'alors, mes pieds, mon nez et mes oreilles avaient-ils échappé à la gelée? Je le concevais d'autant moins que, déjà bien avant Smolensk, j'avais vu beaucoup de soldats moins misérablement vêtus que moi avoir toujours quelque extrémité en décomposition. C'était ce froid meurtrier qui avait détruit un tiers de l'immense réunion d'hommes conduits dans ces climats; c'est lui qui les faisait se ruer à tous les bivouacs, et qui, de concert avec le feu, leur rendait toute résolution de départ impossible. Ce feu, qu'on ne sentait pas d'abord, engageait ces malheureux à pousser leurs jambes au milieu des charbons, comme le ferait un forgeron d'une barre qu'il veut faire rougir; mais bientôt les vives douleurs amenaient les cris déchirans; il n'y avait plus de salut: il fallait mourir là... Quelque souffrant que je fusse, j'eus constamment assez d'empire sur moi-

même, pour ne pas céder à cette tentation d'une chaleur subite. Une fois arrêté, je ne m'approchais que par degrés, et en route, trotinant sans cesse, je faisais en sorte que la marche fût un violent exercice. — Le cœur est bon, me disais-je, marchons, ne mourons pas aujourd'hui ; demain il sera temps encore. Le lendemain je redisais la même chose, et je faisais du chemin.

Il faisait un froid sec. Le soleil se montrait, mais quel soleil ! dépouillé de ses rayons, il ressemblait exactement à un disque d'étain, et ne jetait d'éclat que ce qu'il en fallait pour donner à la neige de fatigans reflets : mes yeux, affaiblis et éraillés par les feux des bivouacs, clignotaient sans cesse. Malgré cette incommodité, qui était encore le moindre de mes maux, j'avançais, et il y avait environ deux heures que je marchais sur Wilna, redoutant la rencontre des Russes, quand tout à coup, sans transition aucune, et sans que je puisse me rendre compte de ce que j'éprouvais, cette crainte se changea subitement en stupeur de ne voir personne autour de moi. Le cœur serré, je m'étais arrêté : je mesurais ces immenses solitudes, et les voyant jonchées de cadavres, je me crus le seul être vivant au monde ; cette idée me fit peur...

Ces Russes que j'avais vus partir, les coups de fouet que j'avais reçus, la barbarie des juifs, l'existence du petit Suisse, tout cela ne se présentait que comme un rêve à mon esprit malade. Je me tâtais; je doutais de tout, même de moi!... Ma tête se perdait... Pour donner le change à mon imagination je m'appuyai contre un arbre, et je tins mes yeux obstinément fermés pendant deux minutes, persuadé que quand je les rouvrirais, j'allais rentrer dans la réalité. Cette précaution me rendit à moi-même, mais sans m'ôter mon épouvante : j'avais la pusillanimité d'un enfant; j'étais sous un charme inexplicable, et pour le rompre, il aurait fallu un roulement de tambour, quelque cri : d'*en avant!* ou bien encore le bruit éloigné du canon... Mais tout ce fracas belliqueux avait cessé; j'étais tout seul dans ces plaines de neige. Quel champ de deuil!!! jamais je n'avais vu tant de morts; et pourtant le fer et le feu des Russes n'étaient pour rien dans toutes ces sépultures, le climat seul avait *donné!*

Chaque tronc d'arbre servait d'appui à une victime; quelquefois quatre ou cinq cadavres y étaient groupés dans les attitudes les plus bizarres : les uns à quatre pattes, d'autres assis sur leurs talons; ceux-ci les genoux au menton,

et les mains croisées sur leurs jambes rapprochées de leur poitrine; ceux-là, les bras sur leurs cuisses, la tête penchée, et ayant l'air de dormir ou de prendre leur repas.

Mais, ce qui excita surtout ma surprise, un canonnier était debout derrière sa pièce, le bras droit appuyé sur la culasse et faisant face à la Russie. Il avait encore son habit d'uniforme. L'armée ennemie avait défilé devant lui et l'avait respecté. Au milieu de cet océan de neige c'était comme un monument en commémoration de notre grand désastre. Je ne pus m'empêcher d'aller regarder de près ce soldat; j'en fis deux fois le tour, et le considérant d'un œil stupide, je m'étonnai qu'il ne parlât pas... j'éprouvai bientôt un vif sentiment d'admiration : ses regards étaient tournés vers le ciel, et à voir la contraction de ses lèvres, on eût dit qu'il lui reprochait de trop s'opiniâtrer dans sa haine et dans sa vengeance....

Je m'arrachai à ce douloureux spectacle, et doublai le pas, dans l'espoir de rencontrer quelque créature humaine. Il me fallut bien du temps pour arriver à deux misérables cabanes situées de chaque côté de la route. Je comptais y trouver du feu et des prisonniers; il n'y avait là que des cendres éteintes, des morts

et des agonisans. Dans la cabane de droite, deux pièces en étaient encombrées ; j'y fourrai ma tête et n'entendis que gémir. Un de ces malheureux n'avait plus de visage. L'idée qu'il avait pu être dévoré me glaça d'effroi ; je reculai avec horreur... Je m'approchai en hésitant de la seconde cabane ; elle offrait à peu près le même tableau. Dans un coin était une espèce d'auge, au fond de laquelle restait de la graine de chanvre : je me précipitai dessus, comme si quelqu'un eût pu me la disputer, et j'en mangeai gloutonnement, n'en gardant que deux petites poignées que je mis en réserve dans mon bonnet.

Wilna ! Wilna ! ce mot sauveur, que je ne cessais de répéter tout bas, soutenait seul mon courage ; il signifiait tout pour moi : pain, feu, viande, souliers, capote, charpie, billet de logement ; rien qu'à le prononcer, mon imagination se montait : je retrouvais la garde impériale ; je voyais l'armée française avec ses aigles, son artillerie, ses bataillons ; un immense hôpital était ouvert aux malades ; j'entendais parler d'une revue prochaine, d'une renfort de deux cent mille hommes ; ces illusions ravivaient mon cœur et retrempaient mon ame.

CHAPITRE VI.

Les Bivouacs.

Je me joins à des camarades. — On va faire du feu. — Je fais l'officieux. — L'alarmante enquête. — On veut m'expulser. — Je résiste. — L'homme à la tringle de fer. — Il nous bat, et nous fuyons. — Nous retrouvons d'autres prisonniers. — Nous nous chauffons en seconde ligne. — Le cœur pour le biscuit, où l'échange difficile. — Je suis volé par un Bavarois. — Sa place m'est accordée à titre de dédommagement. — Les picoteurs de chenevis. — Il nous manque un cadavre pour nous asseoir. — On se dispute les épaules d'un mort. — Nous n'avons plus de bois. — On me désigne pour la corvée. — Personne ne veut m'accompagner. — On m'interdit le feu. — Apostrophe à mes camarades de nuit. — Nous partons tous. — Grandes manœuvres pour enlever une solive. — Un camarade la reçoit sur la tête. — Plus d'embarras que de besogne. — La poutre qui dégèle. — Une heure de transes. — Les paysans brûlent les prisonniers.

Je venais d'apercevoir quelques personnes dans l'éloignement, et bien que la neige commençât à tomber, je pus distinguer qu'elles s'agitaient dans la rue d'un village, ou plutôt d'un hameau. Au moment où j'atteignis les premières habitations, une douzaine de prisonniers traversaient la route. L'un d'eux portait deux ou trois charbons sur une pierre plate, les autres suivaient avec de la paille. Voyant qu'on va faire

du feu, je me joins aux camarades, et nous nous dirigeons ensemble vers la grange d'une résidence seigneuriale, dont on apercevait les ruines. Arrivé avec eux et pouvant me rendre utile, j'étais bien persuadé qu'ils ne me repousseraient pas.

Nous entrons dans la grange, et comme elle contenait une assez grande quantité de paille, j'en prens une bonne brassée et je l'apporte. Je fais l'officieux, l'empressé, bref je me donne beaucoup de mouvement. Un camarade éparpille ma paille sur les charbons, j'en conclus que je suis admis, et m'étant baissé je me mets à souffler à outrance. Jusque-là tout allait bien, on me passait de petits morceaux de bois que j'arrangeais artistement sur le foyer, et qui me donnaient l'avantage de me chauffer au premier rang. Mais bientôt l'on chuchotte. — D'où sort-il donc celui-là? Ce n'est pas un des nôtres. — Qui? lui! Mais, non, c'est vrai. — Et assez inquiet de ce qui allait résulter de cette enquête, je faisais la sourde oreille, quand un des prisonniers me touchant l'épaule : — Mais dis donc, toi qui souffles, tu n'étais pas avec nous là-bas? — Bah... répliquai-je en levant la tête; ah, par exemple, j'y étais un des premiers. (Plusieurs voix.) Non, non, çà n'est pas vrai. (Moi, au plus mutin.) Je te soutiens que j'y étais... Et

Quand cela ne serait pas? — Eh bien! tu ne dois pas te chauffer à notre feu ; d'ailleurs, tu n'as pas de bois. Alors, me relevant : — Tais-toi donc, camarade; tu n'as ni la volonté, ni la possibilité de faire le méchant, pas plus toi que moi, ou que tout autre ; n'avons-nous pas assez de misère sans vouloir l'augmenter encore? cette grange nous est commune ; de plus, elle est vaste, la paille ne manque pas; et il ne tiendrait qu'à moi de faire un feu à côté du vôtre.

Ce petit débat n'eut pas de suite : dès que la paille flamba, l'on n'y pensa plus, et je pus profiter de sa flamme. Quelle jouissance, si elle avait duré! Mais tandis que nous nous chauffons, une espèce de bourgeois, en habit-veste bleu et en chapeau rond, s'élance comme un forcené dans la grange, en frappant sur nous avec une tringle de fer. Aussitôt nous nous levons, et nous fuyons, en jetant des cris. En moins de quelques secondes, la grange est évacuée : mais plusieurs d'entre nous sont blessés, et moi-même j'ai reçu un coup de tringle qui a failli me briser le bras gauche.

Cependant un abri nous était indispensable : nous prîmes notre essor vers une autre grange, où il n'y avait aussi que des prisonniers ; ils étaient huit autour d'un feu. En nous voyant,

tous se lèvent pour s'opposer à notre entrée ; mais nous les supplions tant, qu'ils nous permettent de nous tenir derrière eux.

Quelques-uns possédaient des vivres : un Bavarois, qui tenait dans ses mains un quartier de cœur de cheval, exprimait en allemand le plaisir qu'il aurait à le manger avec un peu de pain. Je suis à même de satisfaire son désir : après avoir long-temps balancé, je tire de ma chemise mon plus gros et dernier morceau de biscuit, et le lui montre, en lui indiquant que s'il veut me donner de sa viande, je lui donnerai de mon pain. L'échange lui convient : il ne s'agit donc plus que de s'entendre sur les quantités. Je lui demande de séparer la portion qu'il me destine, et pour lui donner l'exemple, je fais deux parts de mon bien, mettant toutefois en réserve la plus forte.

Nous sommes d'accord : reste à entrer tous deux en possession. Je lui présente d'abord ce qui doit lui appartenir, comptant que de son côté il est prêt à remplir les conditions du marché, et comme il ne s'empresse pas de le faire, je retire ma main : alors il avance faiblement la sienne, et je fais le même mouvement, mais avec précaution. Nous retirons, nous avançons tour à tour : ce manége se continue, et pendant

quelques instans, entre le cœur et le biscuit, ce n'est qu'un rapide va-et-vient. Le Bavarois, plus agile, touche le premier ; il a saisi le biscuit par la moitié ; moi je ne la lâche pas : il faut que je tienne le cœur de la même manière, car les garanties doivent être réciproques. J'exige donc qu'il me le laisse prendre, et je le prends en effet ; mais, croyant qu'il me l'abandonne, de la main gauche je cesse d'employer ma force, et, de la droite, j'entr'ouvre un peu les doigts.... Adieu, cœur et biscuit.... L'un m'échappe, l'autre glisse... Le Bavarois tient tout ; je jette un cri, je m'élance : il était assis, je le culbute, je lui rappelle mes conventions, je le frappe, je le fouille, je veux le morceau promis ; mais lui, tombé d'abord sur le dos, est parvenu à se retourner, et pendant que je l'assomme de coups, il tord et avale sans que je puisse l'en empêcher.

Suffoquant de rage, j'invoquai la justice des camarades. — Puisqu'il ne peut restituer, leur dis-je, au moins donnez-moi sa place au feu. On décida à l'unanimité que ce dédommagement m'était dû. Le Bavarois jura, pesta, tempêta ; mais il n'en fut pas moins obligé de déguerpir ; et d'aller s'asseoir à l'écart. J'avais acquis de la sorte le droit de me chauffer... mais qu'il me

coûtait cher!... Pendant l'action, mon bonnet ayant roulé par terre, la graine de chanvre qu'il contenait s'était répandue, et les spectateurs s'étaient mis de suite à la picoter : le peu qu'il m'en restait, je le réunis dans le creux de ma main, et, dans la crainte d'un nouveau malheur, je me hâtai de le manger avec mon dernier morceau de biscuit.

Ici, comme partout, les morts servaient de siége ; mais il n'y en avait encore que trois, et nous étions une vingtaine : on attendait!.... Enfin l'un de nous expira, et il n'eut pas sitôt rendu l'ame, qu'on en vint aux coups pour se disputer la partie la plus exhaussée de son cadavre : c'était à qui ferait trébucher l'autre ; enfin le plus fort dut l'emporter. La nuit s'avançait : le cercle se rétrécit ; toutes les épaules se rapprochèrent, et chacun essaya de dormir. Pour ma part, je m'en acquittai assez bien. Ceux que leurs douleurs tenaient éveillés attisaient le feu, et les hommes du second rang y jetaient de la paille : mais cette paille vint à manquer et le bois aussi.

— Allons, allons ! un homme de corvée ! cria-t-on. Et l'on prétendit que c'était au dernier venu à aller à la provision.

— Tu sais bien que c'est toi... Oui, toi, là-

bas... me dit un camarade ; vas-tu encore dire que non ? Il m'était difficile d'en disconvenir ; je marquai donc la meilleure volonté ; seulement je réclamai un ou deux aides. Il y en eut au second rang qui s'offraient à m'accompagner, mais ils prétendaient avoir besoin de se dégourdir les mains auparavant et ils demandaient qu'on leur abandonnât le pourtour du feu pendant dix minutes. On ne s'y fia pas, car il était bien probable qu'une fois installés au foyer ils n'en bougeraient plus, dût-on les assommer. Ce fut donc comme s'il ne s'était présenté personne. Au milieu de la nuit, et par le temps qu'il faisait, on frémissait à la seule idée d'être dehors, ne fût-ce qu'un moment. Lorsque pour paralyser les mains, il suffisait du contact de l'air pendant quelques secondes, comment parvenir à ramasser et à tenir des fragmens de bois hérissés de neige et de glaçons ? Aussi, quand on avait pris bien de la peine pour en recueillir sa charge, souvent tout déboulait en route, et l'on ne pouvait plus se résoudre à relever le triste fardeau. Arrivait-on à bon port, on en avait pour une heure de contorsions et de trépignemens.

Après un moment de silence, on m'interpella de nouveau ; mais je déclarai positivement que je n'irais pas seul. — En ce cas, tu ne te chauf-

feras plus. Dix fois je suis repoussé du feu, et dix fois j'y reviens.

Une vive rumeur s'élève. Je n'avais pas eu le temps de me cramponner à mon siége, lorsque l'un des plus vigoureux vient m'en arracher et me renverse sur le dos ; je lui empoigne les jambes, et l'entraîne avec moi. La lutte ne fut pas longue ; l'épuisement de nos forces nous mit tous deux hors de combat au même instant : ayant lâché prise ensemble, nous nous trouvâmes côte à côte par terre. On prétendit que j'étais le battu ; je fus assez généreux pour tendre la main à mon vainqueur, afin de le remettre sur ses pieds.

Le feu était presque éteint ; on ne criait plus, mais on gémissait. — Ah ! vous y voilà ! leur dis-je, vous vous lamentez maintenant. Comment espériez-vous qu'à moi seul je pourrais fournir assez de bois pour vous chauffer tous ? Vous faudra-t-il aussi quelqu'un pour aller chercher votre subsistance ? Si vous ne vous remuez, je vous prédis que vous mourrez là tous... Quant à moi, ce restant de chaleur me suffit ; il fera jour dans quatre ou cinq heures : mon intention est de partir ; je saurai souffrir jusqu'à ce moment.

— A la fin, c'est de la bêtise, dit quelqu'un

du second rang ; eh ! parbleu ! partons tous ensemble, et qu'on fasse un grand feu pour tout le monde. Çà y est-il, les autres ? Voyons, pas de *lambinage*, allons, *ouste!* sinon, nous sommes frits....

Chacun se consulte et consulte son voisin.— Irons-nous ? n'irons-nous pas ?—Allons, allons! crie une voix, point de paresse! Tout le monde se lève, et nous partons ; il ne reste auprès du feu que les morts et deux agonisans. Nous défilons tristement, et nous cherchons long-temps parmi les maisons brûlées les débris de charpente les plus faciles à enlever. Enfin nous nous fixons à une poutre transversale qui était à plus de six pieds du sol, et semblait tenir faiblement. Deux hommes d'une force ordinaire l'auraient arrachée du premier coup ; nous étions quatorze ou quinze, et nous désespérions de jamais pouvoir l'ébranler. Je me trouvais être encore le plus ingambe et le plus vigoureux ; que l'on juge des autres.

— Ensemble ! ensemble ! criai-je alors, en aidant à la manœuvre ; sur la pointe des pieds et tous les bras en l'air ! mais à chaque instant quatre ou cinq paires de mains rentraient dans les ceintures.

Nous parvenons néanmoins à agir de concert,

et un mouvement général assez bien exécuté fait crier la poutre. — Rangez-vous ! rangez-vous ! elle se détache..... L'avertissement est donné, et l'un des camarades, qui avait fait un gêste d'incrédulité, pousse des beuglemens horribles.... Il a reçu la poutre sur la tête. — Tant mieux ! tant mieux ! pourquoi n'a-t-il pas voulu se presser ? Ces mots sont toute la consolation qu'on lui donne, et il beugle plus fort. — Se taira-t-il, le braillard ? Il nous assourdit et nous empêche de nous entendre ; allons ! voyons ! tais-toi.

Quand il vit qu'on s'apprêtait à emporter la poutre et qu'on ne le secourait pas, il se mit à hurler de plus belle ; mais chacun de dire : — C'est bien fait ; il n'a que ce qu'il mérite. Pourquoi a-t-il volé le biscuit du camarade ? qu'il se débrouille comme il pourra ; et l'on ne pensa plus au Bavarois ; car c'était lui.

Cependant nous agitant autour de la pièce de bois nous faisions plus d'embarras que de besogne : couverte de neige, luisante de glace par un côté, qu'elle était lourde pour nous ! Lorsque quatre la tenaient par un bout et quatre par l'autre, venait-elle à échapper aux premiers, le contre-coup démantibulait les bras des seconds, et il leur était impossible de la retenir.

Un bataillon de fourmis ne fait pas plus de cérémonies pour enlever un chalumeau de paille. — Tenez donc ferme, là-bas! — Çà y est; à vous! — Enlevez. — Un moment: çà glisse... aïe, aïe, je lâche... patatra! c'était à recommencer.

A la fin, on avisa aux expédiens : j'avais une forte bande de capote; un autre présenta un bout de corde; un troisième, un mauvais mouchoir; un quatrième, je ne sais quelle guenille. Nous passâmes tout cela sous la poutre à des intervalles égaux, et à huit, nous parvînmes à l'enlever. Nous relayant de cinq pas en cinq pas, nous atteignîmes la grange, où nous n'eûmes pas même l'esprit de jeter la poutre en travers du foyer. Presque morts, nous ne sûmes que cacher nos mains, nous recoquiller et gémir. Ce ne fut qu'au bout d'un grand quart-d'heure qu'on se décida enfin à la poser sur le feu.

Sous les cendres de paille, à peine quelques braises brillaient encore; il fallait se hâter : nous nous jetâmes tous à genoux pour souffler. C'était à qui déployerait le plus de zèle; mais ce conflit de vent faisait voler dans tous les sens les cendres et les flammèches, et pour obtenir que les souffleurs se réduisissent au nombre nécessaire, on en vint presque à se

quereller. Bientôt, en se fondant, la glace dont la poutre était couverte faillit rendre tant d'efforts inutiles : nous vîmes avec effroi le moment où notre feu s'éteindrait, et pendant une heure entière nous fûmes dans les plus grandes perplexités.

On ne se figure pas l'expression de bonheur qui anima tous ces visage de spectres, quand à la petite flamme bleue qui caressait les contours de notre solive, succéda une flamme plus ardente qui la parcourut promptement. Cet admirable foyer suffisait pour échauffer toute la grange; mais les imprudens vinrent s'y précipiter comme des mouches : alors commencèrent les scènes ordinaires de désolation.

Nous étions aux trois quarts de la nuit; la grange était assez chaude, et pendant que les camarades se démenaient dans tous les sens, moi, je me dorlotais dans un coin, ne pouvant me rendre compte du bien-être que j'éprouvais. Ah! si dans ce moment j'avais eu quelque chose à mettre sous la dent!.....

Bientôt on entendit au dehors des gémissemens. — C'est le Bavarois, dit quelqu'un; ne le laissons pas entrer, les places sont prises, tant pis pour lui! Il va nous geler, serrons-nous.

J'insistai comme les autres, et je criai aussi : — Empêchez qu'il n'approche. Cette cruauté pourra paraître inouïe ; mais la misère avait desséché nos ames. De ma part, ce n'était pas rancune ; avec tout autre, ma conduite eût été la même : et d'ailleurs, dans ces affreuses circonstances, la douleur présente effaçait tout souvenir du passé, même le plus rapproché : réduits à l'état des brutes, nous vivions, nous agissions comme elles.

Cependant le Bavarois venait de présenter sa tête à l'entrée de notre grange. Jamais il ne fut spectacle plus hideux : c'était une masse de sang et de neige. A peine entré il se rua sur nous, et il fallut bien que les rangs s'ouvrissent et qu'on lui fît place.

Au point du jour je me levai : — Qui veut m'accompagner? demandai-je. Un seul s'offrit; nous partîmes.

Nous sommes en route ; des cris d'alarme se font entendre. Un prisonnier vient à nous en courant : — Sauvez-vous! sauvez-vous! des paysans sont réunis derrière le village; ils massacrent et jettent dans un grand feu tous ceux qu'ils rencontrent ; filons par-là, ou nous sommes perdus. Nous le suivons, nous rebroussons chemin; mais déjà la retraite nous est coupée :

deux paysans armés de fusils nous barrent le passage, et n'ont pas de peine à s'emparer de nous. Encore une inspection : nous sommes tâtés et fouillés; on nous enjoint de nous déshabiller. Mes deux camarades ne se le firent pas répéter ; mais moi, qui étais exploré à quelques pas de là par le moins vigoureux des deux rustres, je me rappelle l'expédient qui m'avait tiré des mains du Cosaque pendant que j'étais avec le petit Suisse. Je prétexte quelques difficultés : mon paysan veut m'aider, et je lui fais comprendre qu'il n'en est pas besoin. Alors il me regarde faire ; mais d'un coup-d'œil j'ai mesuré la distance qui me sépare de la forêt.

Je prends mon temps; je m'élance sur lui, et lui fais faire la cabriole..... J'étais déjà loin, je fuyais à toutes jambes, quand un coup de fusil, puis un autre, sifflèrent à mes oreilles..... Je m'y attendais. — Bon ! me dis-je, toujours en courant, qu'ils rechargent s'ils veulent, je leur donnerai de l'occupation.

Non-seulement j'étais hors de leurs griffes, mais encore j'étais dans mon chemin : la grande route traversait la forêt; je la rejoignis aussitôt que je me crus en sûreté. J'ignore ce que devinrent mes pauvres camarades. On nous avait menacés du feu : effectivement, à notre droite

derrière les maisons, nous avions entendu d'horribles cris, et pu voir des tourbillons de fumée et d'étincelles. Serait-il vrai que les vivans fussent dévolus à ce brasier?...

CHAPITRE VII.

Vingt pieds carrés.

Les signes de détresse. — Une bonne figure. — Je me sens mourir. — Une vision. — Je raconte mes misères à un sapin. — La voix de ma mère. — Un grenadier de la garde. — Le terrible cavalier. — D'un coup de pied il tue un prisonnier. — Il brûle la cervelle à un second, et en blesse trois autres. — L'un d'eux expire. — Encore un feu. — Élie et Magloire, mes nouveaux compagnons. — Ils sont Parisiens. — Les paysans et les boulets. — La lutte. — Je blesse un des paysans. — Smorghoni. — Une maison sur la place. — Le séjour de quatre cents hommes. — Les prisonniers et le bain de sang. — La plus affreuse position qui se puisse imaginer. — Les Russes nous laissent sans vivres. — Des betteraves découvertes. — J'en ai une. — On nous ramène à l'intérieur de la Russie. — Je veux toujours m'échapper.

Je courais depuis long-temps le long de la forêt, quand l'extrême fatigue m'obligea d'y rentrer et de m'asseoir au pied d'un arbre, tout près d'un autre, contre lequel je frappais mes pieds de toutes mes forces pour entretenir la circulation. J'étais là depuis quelques instans : un coup de fouet retentit à mes oreilles ; bientôt j'entends un bruit de roues de voitures et des voix d'hommes. Je me relève, et m'étant rapproché de la lisière du bois, je vois une

longue file de petites voitures, dont chacune était conduite par un Russe. — Ah ! me dis-je, des vivres !... Je vais m'asseoir là... Quand ces hommes passeront, je leur ferai des signes de détresse, et peut-être ils auront pitié de moi ; dans le cas contraire, cette forêt est mon refuge. Les voilà qui passent : les conducteurs des deux premières voitures ne m'ont pas aperçu ; tant mieux ! ils avaient des figures rébarbatives. Vient le troisième ; je crois démêler sur ses traits une disposition plus favorable : il siffle et flatte de la main un de ses chevaux. Oh ! pour le coup, c'est mon homme ; je vais l'aborder.

Il me voit venir et s'arrête ; déjà son attitude m'inspire des craintes : n'importe, je m'avance, et cherche à donner à ma contenance un air humble et digne en même temps. — Camarade ! lui dis-je, en lui montrant ma misère... — *Camarate*, réplique-t-il ; et il me déploie à travers la face son fouet qu'il tenait en double. — Ah ! grand Dieu ! m'écriai-je, et prenant à deux mains mon visage meurtri, je courus à mon arbre, auprès duquel je tombai.

Je sanglottais ; cet horrible coup venait de frapper sur mon œil gauche déjà malade ; j'étais comme anéanti : je disais des phrases sans suite ; la blancheur de cette neige, dont je ne pouvais

détacher ma vue, portait à mon cerveau comme des vapeurs fantastiques qui brouillaient toutes mes idées et faisaient tournoyer ma tête ; puis tout à coup un frisson inconnu gagna tous mes membres. Je cherchai à me l'expliquer ; ne le pouvant, je le laissai faire, je croyais me sentir mourir.... Que s'est-il passé ? Me suis-je évanoui ? ai-je dormi? je n'en sais rien ; mais j'ai comme rêvé, et je me rappelle mon rêve.

Tout autour de moi je voyais circuler les voitures que je venais de rencontrer ; mais en diminutif, et comme on voit les objets en retournant une lorgnette ; rien de plus mignon, de mieux découpé que ce petit attirail de voitures : elles, leurs chevaux, leurs conducteurs, tourbillonnèrent bientôt avec une telle rapidité, que tout sembla se mêler, se confondre, et ne plus former qu'un ruban nuancé de nos trois couleurs nationales. J'étais enfermé dans ce cercle magique. Je voulus l'arrêter dans son mouvement ; mais il n'en tournait que plus vîte, et glissait à travers mes doigts ; enfin, toujours tournant, il s'enleva, et je le vis, tel qu'un aérostat, disparaître au plus haut des airs.

J'avais si bien vu ce que je viens de raconter, que trois ou quatre heures après je le

voyais encore, non plus avec sa forme sphérique, mais comme un ruban tricolore qui courait devant moi sur la neige, et se dessinait sur le dos de ma main, quand je voulais m'en servir comme d'écran pour ne plus le voir. Si c'est au coup de manche de fouet de mon Cosaque que je dus cette vision, du moins elle a amusé mon esprit ; et, sans être en aucune façon superstitieux, je l'ai regardée comme un heureux présage.

J'anticipe un peu ; car à mon réveil j'étais perclus, et je désespérais de pouvoir me dresser sur mes jambes. Je tenais embrassé un sapin ; je lui racontais toutes mes peines, toutes mes misères, et pressant mes lèvres contre son écorce, je m'écriai : Adieu, ma mère !..... adieu !..... En cet instant il me sembla qu'une voix me répondait : Eh ! malheureux, comment puis-je te serrer dans mes bras, si tu veux mourir au pied de cet arbre ! Allons, mon pauvre fils, du courage ; ta patrie est de ce côté, viens, fais un pas vers elle ; le ciel aura pitié de nous.... Viens donc si tu veux me revoir. — Oui, oui, ma mère, je le veux.... Et séchant mes larmes, je marchai en me trémoussant du mieux qu'il m'était possible. Une heure après, j'avais secoué toutes mes idées noires,

et je ne songeais plus qu'à ma conservation.

Ici la forêt cessa de border les deux côtés de la route, et j'entrai dans une petite plaine qui était comme enclavée dans le taillis. Bientôt, malgré la neige qui les couvrait, je crus distinguer dans le lointain quelques maisons. Du toit de la première sortait une épaisse fumée. J'approchai.

Je trouvai encore un hangar délabré et un feu allumé, entretenu par une dizaine de prisonniers qui ne me parurent pas si déguenillés que ceux que j'avais rencontrés jusqu'alors : un grenadier de la garde avait encore sa capote d'uniforme et son bonnet de police ; mais tous étaient noirs de crasse et de fumée, et là comme ailleurs les cadavres servaient de siége. Sans beaucoup de peine j'obtins une place au feu : je n'eus besoin que de pousser l'épaule d'un camarade, car personne ne parlait, et ce fut en vain que deux fois j'interrogeai mon voisin. Dans le fait, qu'avait-on à se dire? Des soupirs et des plaintes interrompaient seuls ce lugubre silence.

Je faisais face à l'entrée, et ma vue se portait sur la route du côté de Borisoff. Un cavalier venait au grand galop ; je le montrai au grenadier ; il n'augura rien de bon de cette vi-

site : sans prévenir personne, nous sortons et allons nous cacher derrière la grange : quelques fentes nous permettaient de voir à l'intérieur.

Le cavalier arrive, descend avec grand bruit de son cheval, pose son manteau sur la selle, et un bras passé dans la bride, il va droit au feu. Aussitôt, saisissant le premier qui lui tombe sous la main, il s'apprête à le dépouiller. Celui-ci se débat, en cherchant à lui faire comprendre qu'il a été fouillé, et qu'il n'a rien. Pour toute réponse, le cavalier lui lance dans le bas-ventre un coup de pied qui l'étend roide mort. Alors chacun veut fuir; mais, sabre en main, le Russe barre le passage; frappant à tort et à travers, il fonce sur les prisonniers, et les refoule dans un coin. Trois d'entre eux sont grièvement blessés : un quatrième veut s'échapper, et il est près de franchir le seuil, quand le terrible Russe se détourne, prend froidement ses pistolets, et lui fait sauter la cervelle.... Au même instant il ordonne aux autres de se déshabiller, et, après les avoir visités de pied en cap, il continue son inspection sur les morts. Cette opération terminée, il essuya son sabre, et l'ayant remis au fourreau, il remonta tranquillement sur son coursier. En se retirant au petit

pas, il chantait et se balançait, sans doute pour marquer la mesure... Oh! la bête féroce!

Dès que nous l'eûmes perdu de vue, nous rentrâmes dans la grange et reprîmes notre place au feu. Deux des blessés, dont l'un avait le corps percé de part en part, expirèrent bientôt.

Ce misérable endroit et ses environs n'offraient aucune ressource : je demandai au grenadier s'il voulait marcher sur Wilna. — La nuit s'approche, lui dis-je, elle nous favorisera.

— Eh bien! me répondit-il, marchons; et nous quittâmes la grange.

Encore un feu dans le lointain, encore des prisonniers. Il était nuit close quand nous les joignîmes. Pour la première fois on ne me rebuta pas; on se rangea même pour nous laisser approcher.

Nous nous informâmes réciproquement des circonstances diverses qui nous avaient fait tomber au pouvoir de l'ennemi; nous parlâmes de Wilna, de sa distance présumable, de la situation de notre armée et des cruautés des Russes : nous racontâmes, le grenadier et moi, le fait dont nous venions d'être témoins. Ce récit inquiéta nos auditeurs : — Quand finiront donc nos peines? disaient-ils; et chacun s'abandonnait aux plus tristes réflexions.

Parmi les prisonniers, je distinguai deux jeunes gens qui avaient à peu près mon âge, et qui paraissaient unis par les liens de la plus étroite amitié. Je sus bientôt qu'ils étaient, comme moi, enfans de Paris, et qu'ils servaient en qualité de vélites dans les chasseurs à cheval de la garde; ils échangeaient entre eux les noms d'*Élie* et de *Magloire*. Se rencontrer si loin de sa patrie, quand on est de la même cité, est toujours une satisfaction et souvent un soulagement, lorsque semblable rencontre a lieu au sein d'une commune adversité.

En voyant des Parisiens, j'oubliai un moment la Russie. *Paris, Paris,* ce mot que nous répétions me causait une vive émotion; je me croyais transporté sur les bords de la Seine; illusion bien douce et qui s'évanouit, hélas! trop promptement. — Paris, disait Magloire avec un soupir, nous ne le verrons plus... n'est-ce pas, Élie? Et celui-ci détournant brusquement la tête, faisait un petit mouvement d'épaule, comme pour indiquer que cette conversation le fatiguait. Magloire, tout préoccupé de son chagrin, poursuivait, sans s'apercevoir qu'il augmentait le découragement de son ami, et que chacune de ses paroles de désespoir lui brisait le cœur. En effet, je vis pâlir le pauvre Élie, qui était tout démoralisé.

—Camarades, me pris-je à dire, vous vous hâtez trop de jeter le manche après la cognée; jusqu'à présent j'ai pour le moins autant souffert que vous; mais que j'arrive à Wilna, et je me crois sauvé. — Oui, observa Élie, malheureusement nous n'y sommes pas... et atteindre cette ville, c'est justement là qu'est la difficulté. — Eh bien! répliquai-je, on tente de la surmonter; que nous reste-t-il à parcourir? tout au plus vingt lieues; si nous en faisons la moitié cette nuit?

Ils se regardèrent et semblaient se consulter des yeux. — Voyons, repris-je, partons-nous ensemble? — Oui, répondirent-ils. — En ce cas, dépêchons-nous. Le grenadier trouva qu'il était trop tôt : il resta.

Mes deux nouveaux compagnons n'étaient guère mieux vêtus que moi : un pantalon de coutil, une veste d'écurie en drap et un sac de fantassin qui servait à leur garantir les oreilles et un peu les mains, tel était l'ensemble de leur costume; ils n'avaient rien sur la tête. Les pieds de Magloire étaient entièrement nus, je lui conseillai de se les envelopper. — Et avec quoi? me répliqua-t-il. — Je vous donnerai des liens, et vous sacrifierez les pans de votre chemise.

Les pans! depuis long-temps il n'y en a plus; ma pauvre chemise! je lui ai fait tant d'emprunts,

que maintenant elle n'a plus que les manches, et sur le devant un peu de toile qui me garantit la poitrine...

— Eh bien ! cherchons un mort. Il ne fallait pas aller loin pour le trouver. Nous explorâmes sa dépouille ; et quand Magloire se fut fait une chaussure, nous prîmes notre course par une nuit atroce. J'étais en tête, et je les entendais répéter tous les brusques mouvemens que je faisais pour tâcher de me réchauffer un peu.

Nous marchions avec la plus grande ardeur depuis près de deux heures. — Marin, arrêtons-nous, me dit Magloire ; ils ne sont que deux, ils n'ont pas de fusils ; ne nous quittons pas... C'étaient encore deux paysans qui s'avançaient, tenant chacun à deux mains un boulet avec lequel ils font le geste de vouloir nous assommer si nous ne les attendons. Élie, qui était le plus ingambe, s'enfuit, et nous nous laissons prendre ; mais aussitôt il revient sur ses pas, et d'un choc à l'improviste il fait glisser le boulet du paysan qui me tient. Celui-ci se retourne et saute sur Élie ; mais moi, ramassant le boulet pendant qu'il terrasse notre camarade, je le lui lance dans les reins. Le paysan fait une contorsion de douleur, et se relevant furieux, il cherche à m'abattre sous lui dans la neige. Irrité de ce qu'en dépit

de ses efforts j'ai toujours l'avantage, il tâche de rattraper son boulet, et il s'en emparerait si à chaque fois qu'il va le saisir, je n'avais la précaution de donner un coup de pied qui fait rouler le projectile. Enfin il nous lâche pour courir après; mais nous l'arrêtons par une jambe; il tombe et ne peut se dépêtrer de nos mains.

Magloire de son côté ne luttait pas moins glorieusement contre son adversaire qu'il avait aussi désarmé. Nous étions victorieux sur tous les points: mais nul doute que nous n'eussions fini par succomber, si un bruit de voitures n'eût inquiété les paysans. Ils s'enfuirent.

Cachés dans un fossé pour éviter l'œil des conducteurs des voitures, nous y attendîmes qu'elles nous eussent dépassés : alors nous les suivîmes de loin, et après une grande heure de marche, couverts de neige, poussés par un vent de glace qui nous perçait jusqu'aux os, nous entrâmes dans Smorghoni, cherchant, demandant de tous côtés du feu, du pain, un asile.

Il pouvait être huit heures du soir. — Par ici! par ici! nous crie un prisonnier qui traversait la place; par ici!.. dans la maison qui vous fait face... Les Russes doivent nous donner des vivres demain matin. Nous nous empressons de le suivre.

Chemin faisant il nous apprit que l'empereur avait quitté l'armée en cet endroit ; il nous dit aussi que les Russes avaient leur grand parc d'artillerie de réserve de l'autre côté de la ville ; qu'ils empêchaient les prisonniers de passer outre, et qu'ils faisaient refluer sur Smorghoni tous ceux qu'ils rencontraient au-delà marchant sur Wilna.

La maison où il nous conduisit était située sur la place. Nous arrivons, une foule énorme de prisonniers assiége l'entrée d'une chambre, le seul gîte qu'on leur destine. Nous voulons pénétrer; on nous presse, nous pressons, et nous parvenons à nous glisser dans ce gouffre, dont le hideux souvenir me fait frémir encore. Le froid était excessif; des voix furieuses ne cessaient de crier du fond : — Fermez la porte ! Fermez la porte !.. et la chambre n'avait pas de porte.

A peine englobé dans cet entassement, je suis violemment séparé de mes compagnons ; plaqué contre le mur, où je me fais un rempart de mes bras, j'y suis presque étouffé par des flots d'hommes qui se heurtent et se bousculent en tout sens.

C'était un concert affreux de juremens, de cris de douleur et de rage. Le poids qui m'op-

presse venant à s'alléger un peu, je cherche vainement un moyen de me garantir contre un choc nouveau, et je me laisse aller à ce flux et reflux, qui enfin me jette contre le four (1); je m'y cramponne et veux gagner la plate-forme, mais les places étaient prises. Un, deux, trois hommes, poussés par d'autres, roulent sur ma tête, et me voilà couché sur un lit de cadavres, enterré sous dix vivans qui s'efforcent de se remettre sur leurs jambes et me piétinent horriblement. C'en était fait de moi, je ne respirais plus, quand tout à coup, un flot venu de loin entraîne cette masse qui m'écrase; je mords, j'arrache, je me relève et vais me coller dans l'angle du four. C'est là que je restai toute la nuit que dura la tourmente, non pas en repos, mais au moins préservé de la mort.

Qu'on se figure plus de quatre cents hommes dans une espace d'environ vingt pieds carrés, Français, Allemands, Hollandais, Espagnols, Polonais, Italiens, presque tous ayant une partie du corps gelée, donnant et recevant des coups de pied et des coups de poing; les plus

(1) En Russie comme en Pologne, toutes les maisons des paysans ont un grand four à droite ou à gauche en entrant.

faibles assommés par les plus forts, et les plus forts entraînés par la masse ; tous criant, piétinant, hurlant... — Ah ! mon pied ! — Ah ! ma main ! — Ah ! l'oreille. — Ah ! scélérat, gueux ! brigand d'Allemand ; chacun se plaignant, jurant dans sa langue : c'était un chaos épouvantable.

Les rangs étaient si pressés, surtout dans le fond de la chambre, que les morts n'y trouvaient pas même de place pour tomber, et que poussés et repoussés, ils avaient l'air de porter leurs bras roidis en avant, et de se démener comme les autres ; mais bientôt ils étaient renversés, foulés, pétris, et c'était à qui monterait sur leurs corps pour soulager ses pieds meurtris et trouver un peu de chaleur. Le dirai-je ? dans cette fureur de se réchauffer, et peut-être aussi pour assouvir une inconcevable soif de vengeance, des soldats allemands, qui avaient conservé leurs couteaux, tuaient ceux qu'ils reconnaissaient pour Français. Après leur avoir fait de larges ouvertures dans le ventre, ils les poussaient à terre, et réchauffaient leurs pieds dans ce bain de sang... Je l'ai vu... Je dois le dire... Et des femmes, des vivandières, des hyènes... Oh ! assez, assez ! le lecteur ne supporterait pas ce récit... Elles avaient faim... Pauvre espèce humaine !...

Enfin le jour vint mettre un terme à ces horribles scènes. La faim fit déserter ce cloaque à un grand nombre qui alla fureter de tous côtés aux environs, dans l'espoir de trouver un peu de nourriture, et ce fut alors qu'on put voir, mais non compter les victimes. La terre en était couverte à triple et quadruple rang ; dans quelques endroits il y en avait cinq ou six l'un sur l'autre ; et le pourpre de leur visage témoignait qu'ils avaient tous été frappés de la même mort. Malgré le froid, une odeur fétide s'exhalait de cette multitude de cadavres.

Quand la chambre fut en partie évacuée, ceux qui restaient reconnurent l'absolue nécessité de la déblayer. Nous nous mîmes à l'œuvre, et faisant passer les corps par la fenêtre, nous en comblâmes toute la distance qui se trouvait entre elle et le sol ; quand le monceau fut élevé au point de nous boucher le jour, nous fûmes forcés de nous arrêter.

En ce moment, ayant aperçu Élie et Magloire, je leur fis signe de venir à moi afin de nous retrancher dans un coin. Après nous être félicités de ne pas être du nombre de ceux que nous avions mis dehors, nous nous jurâmes de faire tous nos efforts pour ne plus nous séparer.

Quelques prisonniers ne tardèrent pas à re-

venir ; plusieurs serraient contre leur poitrine des betteraves préservées de la gelée. Cette découverte mit toute la chambrée en rumeur ; je m'informai du lieu qui les recélait, et je sortis un des premiers, suivi de mes deux compagnons. On m'avait dit : Allez dans la cave d'une maison, à l'angle de la place à gauche en venant de la Bérésina. Nous y courûmes ; cinquante des nôtres y étaient déjà, marchant à quatre pattes, grattant, furetant partout ; bientôt cent autres arrivèrent et nous tombèrent sur les épaules ; mais j'avais mon lopin..... une betterave blanche, pesant au moins une livre et demie ! Je laisse à juger de ma joie ; je sortis. — Êtes-vous heureux, Marin ! disait Élie. — Est-il heureux ! répétait Magloire.... Et comme je mangeais gloutonnement devant eux, leur gosier avide répétait tous les mouvemens du mien. — Ah ! un peu, presque rien ! disaient-ils. Je leur en donnai à chacun un petit morceau, et nous regagnâmes la maison.

A la porte étaient des Cosaques et des paysans. Nous crûmes qu'on allait procéder à la distribution de vivres dont on nous avait parlé la veille, et nous doublâmes le pas ; mais c'était bien de cela qu'il s'agissait ! on venait tout sim-

plement nous réunir pour nous ramener à l'intérieur de la Russie.

Cette nouvelle m'aurait ôté tout mon courage, si l'idée que nous serions prochainement secourus n'était venue le soutenir. Rétrograder pour retourner en Russie! moi, qui m'étais flatté de l'espoir de rejoindre l'armée française. Élie en pleura, Magloire blasphéma; ce fut un chorus de récriminations et de gémissemens. Il fallut pourtant se résigner, mais en moi-même je me disais : je m'échapperai...

CHAPITRE VIII.

La Colonne en Marche.

On nous rassemble. — Nos flanqueurs. — Les Cosaques en tête et en queue. — La première journée. — Vingt hommes perdus. — Le hangar. — Fausse conjecture. — Inutile attente; point de vivres. — La distribution différée. — Effets de la subite transition du chaud au froid. — Quelques-uns de nos camarades tués dans une grange. — Le danger de s'arrêter. — Les Cosaques expédient les traîneurs. — Une ouverture de prévoyance. — Je n'ai que le temps de rattraper la colonne. — Il faut mourir. — Les boutons d'uniforme et les petits paysans. — Les légumes enchérissent. — Nous nous entr'égorgeons. — Les minutes refusées. — Nos conducteurs commencent à frapper. — Les paysans tuent ceux qui ne peuvent pas marcher. — Quelque chose de dur et de bon. — Nos précautions pour manger un morceau de pain. — La choucroûte qui nage. — L'auge renversée et le restaurant dérisoire. — Nous apercevons Minski.

Lorsqu'on nous eut rassemblés au nombre d'environ trois cent cinquante, ce qui demanda une heure, pendant laquelle nous restâmes sur la place, exposés à un froid assassin, la piteuse colonne, que deux files de paysans flanquaient de distance en distance, se mit en marche, ayant en tête et en queue deux Cosaques. On prit par la traverse à droite en sortant de la ville.

La première journée, cette traînée de mourans fit peu de chemin; il était presque nuit

quand nous arrivâmes dans un méchant village composé de quelques maisons, et situé sur une route qui paraissait être parallèle à celle que nous avions quittée le matin. Nous avions déjà perdu une trentaine d'hommes : la majeure partie ayant les pieds gelés n'avait pu suivre ; le reste était tombé d'inanition.

On nous fit entrer sous un vaste hangar où nous fîmes grand feu sans qu'on nous en empêchât. Consignés là sous la garde des paysans, nous comptions qu'on allait nous apporter des vivres. — Sans doute, disions-nous, les Cosaques sont allés faire une réquisition dans le village... on attendait avec une avide impatience ; mais rien n'arriva, et la nuit était bien avancée quand nous cessâmes d'espérer.

C'est alors que, délivrés de la peur des Cosaques, puisque nous étions sous leur garde, nous songeâmes à nous débarrasser de la vermine qui nous dévorait. Chacun se dépouilla de ses haillons, les retourna et les secoua sur les flammes. Ce moyen était expéditif; mais, pour qu'il ne fût pas illusoire, il aurait fallu brûler toute notre défroque, et abattre nos longues barbes ainsi que nos épaisses crinières.

Le lendemain, nos portes s'ouvrirent, et point de vivres... Nous nous levâmes aussitôt, à l'ex-

ception d'une vingtaine. Les Cosaques les tâtèrent avec le fer de leur lance : ceux qui poussèrent un gémissement furent achevés.

Comme nous allions nous remettre en route, la subite transition du chaud et du froid fut si intolérable pour quelques-uns, qu'ils retournèrent aussitôt dans la grange qu'ils venaient de quitter. Trois Cosaques les y suivirent, en poussant des cris de fureur, et cinq minutes après ils revinrent seuls... On devine ce qui advint à nos pauvres camarades...

Pendant notre longue, lente et pénible marche, que de malheureux restés sur le chemin, les uns forcés de s'arrêter pour un besoin naturel, les autres pour rattacher les chiffes et les liens qui leur tenaient lieu de chaussure! Une fois assis ou accroupis, ils n'avaient plus la force de se relever : après d'inutiles efforts, ils tombaient sur le dos ou la face en terre, et demandaient la mort. Aussi, les Cosaques d'arrière-garde, qui jusqu'alors ne s'étaient servis que du bois de leurs lances pour les activer et les obliger à rejoindre, jugèrent-ils plus à propos d'expédier les traîneurs, et je n'ose vraiment leur en faire un reproche : leur mort étant inévitable, ils leur épargnaient du moins une douloureuse agonie.

Moi aussi, je dus ce jour-là m'arrêter; mais dès la veille, après avoir secoué et rajusté mes guenilles, j'avais pensé que si j'étais forcé pendant la route de détacher un bouton, mes doigts gelés ne pourraient jamais le remettre dans sa boutonnière : j'avais donc fait au fond de mon pantalon une ouverture de prévoyance, et bien m'en prit d'avoir songé à cette mesure, qui devait au besoin abréger mes stations : elle me sauva la vie, car déjà un Cosaque venait sur moi la lance en arrêt, et je n'eus que le temps de rattraper la colonne.

Au prochain village, on nous répartit chez les habitans. Cette fois nous crûmes fermement qu'on allait nous distribuer des vivres. Dans cette douce attente, nous nous reposions, appuyés contre le mur d'une chambre assez bien chauffée. Mais non... rien encore... Notre cœur se serra. — Il faut mourir, me dis-je; je ne saurais aller plus loin. Deux petits paysans entrèrent : nous les entourâmes, les suppliant avec tous les gestes de la pitié d'aller nous chercher des alimens; mais sourds à nos prières, toute leur occupation était de nous regarder. Cependant l'un des deux s'étant approché d'un prisonnier, remarqua à sa veste un bouton d'uniforme, et témoigna par de grandes démonstra-

tions de joie le désir d'en être possesseur. Le camarade arracha le bouton, et lui exprima par signes qu'il le lui donnerait s'il voulait lui apporter quelque chose à manger.

Les deux enfans sortirent en sautant, et revinrent bientôt après avec une provision de navets et de carottes. Les échanges eurent lieu immédiatement : un bouton payait un légume ; mais à mesure que les provisions s'épuisaient, les petits paysans devenaient plus exigeans : il leur fallut deux et ensuite trois boutons ; encore faisaient-ils deux morceaux de ce qu'ils donnaient en entier l'instant d'auparavant. Je n'avais plus que deux boutons à l'aigle, les seuls qui retinssent mon pantalon ; j'allais en sacrifier un, mais on entourra et pressa si fort ces enfans, qu'effrayés, ils s'enfuirent, jetant en l'air ce qui leur restait. Alors on se rua les uns sur les autres, on s'arracha les morceaux, on se battit, et les Cosaques prirent plaisir à nous voir ainsi nous entr'égorger.

Nous étions tellement exténués que nos conducteurs doutèrent un moment s'ils pourraient nous remettre en marche. Pour nous donner du courage, ils portèrent leurs mains à leur bouche, voulant par-là nous indiquer que nous aurions des vivres à la première étape, mais qu'il

fallait faire un dernier effort pour les gagner. Si cette déclaration, qui ne faisait qu'entretenir un espoir toujours déçu, fut un aiguillon pour quelques-uns, le plus grand nombre en fut atteré. Nous avions eu une heure pour nous reposer; mais bien peu l'avaient mise à profit. Cette halte terminée, on demanda quelques minutes pour restaurer sa chaussure, et les Cosaques répondirent en commençant à frapper. Nous étions entrés quarante dans le même logement; ils n'en sortit pas plus de vingt! Magloire et moi nous eûmes beaucoup de peine à arracher à cette chambre chaude le pauvre Élie qui s'était déjà fait piquer deux fois par la lance des Cosaques. Les paysans traînèrent par les jambes ceux qui restèrent, et les mirent dehors malgré leurs cris; mais là, aucun d'eux ne voulut bouger, et ils se décidèrent à les tuer.

Quand toutes les maisons furent déblayées des prisonniers qu'elles renfermaient, on nous mit deux à deux, et l'on nous poussa en avant. Nous n'étions pas en tout quatre-vingts.

Les cruautés auxquelles jusque-là nous avions été en butte, se renouvelèrent tant que dura cette lugubre marche. Pour surcroît d'angoisses, nous étions assaillis par des tourbillons de neige : à peine si nos conducteurs pouvaient

trouver leur chemin. Aux approches de la nuit, ils signalèrent un village ; alors Magloire, Élie et moi, nous nous portâmes en tête de la colonne, afin d'être les premiers à l'abri, et l'on nous déposa dans une assez grande maison de paysan.

Aussitôt je me dirigeai à tâtons vers un des bancs qui devait être le long des murs, car toutes les habitations des paysans russes se ressemblent. En m'asseyant, je presse quelque chose de dur qui me gêne, et que j'écarte avec la main. Comment peindre la joie que je ressens, qui m'enivre, et dont j'ai tant de peine à contenir l'explosion ! Cet objet dur, gros, lourd, je le palpe dix fois et crois rêver... C'était du pain !... oui, du pain ! — Dieu de bonté ! que vais-je faire ? Est-il bien à moi ? Ne va-t-on pas le réclamer ? Ah ! faites que non ! empêchez qu'un paysan ne vienne ! Oh ! qu'il l'ait oublié... qu'il soit à moi ; j'en donnerai, je le partagerai ; je jure de ne pas le manger seul.

Le moindre mouvement qui se faisait dans la chambre me donnait la fièvre. Je songeai à changer de place, et parvins à trouver le four, sur lequel je grimpai. Là, je baisai à plusieurs reprises mon cher quartier de pain, qui pesait au moins deux livres, et je mordis dedans en

silence, le broyant le plus sourdement possible. Hommes sensuels, je vous défie d'avoir éprouvé un ravissement égal au mien !... Vos mets les plus délicats eurent-ils jamais une saveur comparable à celle de mon gros bloc de pain noir ?

Fidèle à ma promesse, et cachant les trois quarts de mon pain dans ma chemise, j'appelai Élie et Magloire. Ils suivirent la direction de ma voix, et réussirent à saisir ma main que je leur tendais du haut du four. Je les tirai à moi, et lorsque je sentis leur tête contre la mienne : — Montez, leur dis-je à l'oreille, montez, j'ai trouvé du pain. Ils grimpèrent alors, et quand ils furent à mes côtés : — Bien doucement, ajoutai-je, en leur appuyant un morceau de pain sur les lèvres, qu'on.... ne.... vous.... entende.... pas..... — Ah ! mon cher ami, disaient-ils, que c'est bon ! Et comprimant notre bouche dans le creux de notre main, nous savourions ce pain délicieux.

Les Cosaques avaient sans doute donné des ordres pour qu'on nous fît manger ; car le gospodin et la gospodina qui habitaient cette maison vinrent mettre le feu au four, ce qui nous obligea d'abandonner notre position. Ils y firent bouillir deux grandes terrines pleines d'eau et

de capousta (espèce de choucroûte). A la vue de ces apprêts, toutes les figures s'épanouirent, et l'on fit cercle autour du four. Ces dispositions remontèrent aussi notre moral. Pour mes deux camarades et pour moi, le repas qui s'annonçait était comme un second service; cependant nous n'en comptions pas moins nos commensaux avec anxiété. — Ce brouet sera-t-il suffisant pour tant de monde? — Oh! oui, répondait Élie; tout le monde en aura. Marin, vous mangerez avant nous. — C'est trop juste, disait Magloire, et nous nous prenions les mains. Le passé n'était plus qu'un songe : désormais nous nous croyions en mesure de braver l'avenir.

Quand au bout d'une demi-heure on retira du four les deux terrines, un cri de bonheur partit de toutes les bouches. Les paysans venaient d'apporter une auge de bois, qui probablement était consacrée à un tout autre usage : on y jeta les deux potées. Ce fut à qui se précipiterait sur cette auge. Les plus pressés y portèrent la main, et la retirèrent avec des grincemens de dents. On ne savait comment s'y prendre. — Des cuillers! criait-on de toutes parts. La paysanne en distribua quelques-unes; mais elles n'attrapaient que du liquide. On préféra donc

la grande cuiller qui sert à boire de l'eau, et que les paysans russes et polonais tiennent ordinairement sur leurs seaux à l'entrée de leurs habitations.

D'abord il fallut remuer pour que chacun eût autant de matériel que de bouillon. Oh! mystification abominable! oh! infamie!..... Quelques brins de choux et de betteraves nageaient dans une immensité d'eau!... C'était avec ce restaurant dérisoire que l'on prétendait nous conduire à Minski... Cependant la distribution eut lieu; mais on ne restait pas moins d'une demi-heure pour avaler une cuillerée, car le liquide était bouillant. Harcelé par les cris d'impatience de ses camarades, celui qui tenait la cuiller se dépêchait de boire; on lui poussait le coude: le malheureux se brûlait les entrailles et répandait la moitié de sa ration. Enfin, le liquide étant épuisé, toutes les mains se plongèrent pour saisir les parcelles légumineuses, errantes et fugitives. L'auge se culbuta; et, sur la terre, que tous les pieds avaient foulée, nous nous disputâmes cette pâture.

C'est tout ce que nous eûmes de nourriture pendant les trois jours de marche qui nous restaient à faire pour arriver à Minski. A l'exception de Magloire, Élie et moi, les prisonniers

de notre colonne ne surent pas quel goût avait le pain des villages que nous traversions. Partout nous en demandions. *Klieba, klieba,* disions-nous ; toujours les paysans étonnés nous répondaient : *Niéma, niéma.* Et ils ne nous trompaient pas, car la plupart d'entre eux avaient été pillés, dévalisés, rançonnés, par toutes ces hordes qui s'éparpillaient et se croisaient dans tous les sens, sur les devants, sur les derrières et sur les flancs de l'armée russe. Les Tartares leur avaient tout pris.

Durant ce triste voyage, nous laissâmes partout des morts et des mourans ; et dès le quatrième jour, un paysan seul aurait suffi pour nous conduire. Bien que chacun eût la précaution d'envelopper ses pieds avant de se mettre en route, au bout de quelques heures, ces frêles chiffons se détachaient, et vouloir s'arrêter pour les rétablir, c'était se livrer à la lance des Cosaques. On préférait donc marcher pieds nus ; on arrivait, et le lendemain on ne se relevait plus.

Ceux qui, avec un tempérament robuste, avaient conservé assez de fermeté d'ame pour raisonner leur malheur, et assez d'énergie pour se prémunir contre tout ce qui pouvait l'aggraver, ceux-là seuls ne périrent pas. Le

nombre en fut bien petit. Quant à moi, je sentais que j'avais la vie dure, et j'étais décidé à l'entretenir jusqu'à son dernier souffle.— Sauvons mes pieds de la gelée, me disais-je, et j'en réchapperai : aussi avais-je grand soin de la provision de ligatures de toute espèce que je portais dans le devant de ma chemise; à défaut de ficelles et de cordes, je déchirais sur les cadavres des morceaux d'étoffe que je réduisais en lanières, et à chaque halte je passais une inspection sévère de ma chaussure. Magloire et Élie prenaient les mêmes précautions; mais ils avaient moins de force que de courage.

Enfin, lorsqu'après six jours de marche, vers les deux heures de l'après-midi, nous aperçûmes Minski, nous n'étions plus que trente, reste de plus de trois cents ! ! !

CHAPITRE IX.

La Prison.

Attente déçue. — Nous traversons Minski. — La prison. — Les scènes de Smorghoni se renouvellent. — On nous affame. — Six jours sans vivres. — Les juifs. — Leur caractère. — Ils se jouent de nos misères. — Promesses ironiques. — Les morts brûlés. — Les privilégiés dans la détresse. — Je dévore les glaçons. — Le morceau de glace et le morceau de biscuit. — Ce qui redouble mes angoisses. — Première distribution de vivres après six jours. — Attrape qui peut, ou la gaîté des Russes. — Les pourvus et les dépourvus ; contraste. — Comment nous réglons l'emploi de nos provisions. — Mes pauvres compagnons. — Ce que peut l'égoïsme.

A l'aspect de Minski, une lueur d'espérance avait pénétré dans nos cœurs. Nous pensions y trouver quelques ressources, ou tout au moins un peu de repos et de pain ; mais à notre grand désappointement on nous fit traverser plusieurs rues, puis la place, puis d'autres rues encore, puis le faubourg du Sud, par lequel nous sortîmes pour aller gagner tristement, à un demi-quart de lieue, une maison isolée qui servait de dépôt pour les prisonniers français. Un mur de douze pieds d'élévation l'environnait de toutes parts, et formait en avant une espèce de cour

jonchée de cadavres et de mourans, dont quelques-uns étaient déjà à moitié ensevelis sous un hideux amas de fange et d'immondices. Nous voulûmes franchir ce cimetière de vivans et de morts, et pénétrer dans une grande salle qui nous eût du moins offert un asile contre le le froid ; mais elle était tellement encombrée de prisonniers que force fut de nous arrêter à l'entrée. Je m'assis entre Magloire et Élie, et là, au milieu d'une atmosphère empestée, nous attendîmes une mort qui paraissait dès-lors inévitable.

Des cris, des plaintes et des hurlemens nous annoncèrent qu'ici se passaient des scènes semblables à celles dont nous avions été témoins à Smorghoni.

Croira-t-on que six jours entiers s'écoulèrent sans qu'un seul Russe parût à nos yeux, sans qu'une seule distribution de vivre eût lieu !.... D'ignobles juifs étaient, non les seuls êtres humains, mais les seuls êtres à figure humaine dont la présence vînt interrompre chaque matin le morne silence qui nous environnait. Munis d'une espèce de civière, ils enlevaient les cadavres et les brûlaient ensuite sur les bords de la Soilocz. La mort ne les laissait pas manquer de besogne ; ses coups étaient si rapides que ce

n'était plus que par le nombre des morts qu'ils constataient celui des vivans.

Je n'ai pas de préjugés contre les juifs : on m'a assuré, et j'aime à croire qu'ils se trouve parmi eux des gens honnêtes, instruits, bienfaisans ; mais on me permettra du moins de l'affirmer, ce n'est pas en Pologne que peuvent se rencontrer ces honorables exceptions. Habitués à être traités comme le rebut de l'espèce humaine, les juifs polonais, devenus de véritables Parias, semblent prendre à tâche de justifier la réprobation dont ils sont chargés. Avides, dissimulés, d'une malpropreté révoltante, lâches dans le danger, cruels dans le succès, l'argent est leur seul dieu ; ce n'est qu'au son de ce métal qu'on voit leurs yeux s'animer, et quelques signes d'intelligence briller sur leurs physionomies, ordinairement sombres et taciturnes. Ceux qui nous visitaient chaque matin à Minski ne pouvaient espérer aucun bénéfice de malheureux vingt fois pillés et dépouillés ; mais ils semblaient jouir de nos maux, et se faire un jeu cruel de nos souffrances. Lorsque nous leur demandions à manger, lorsque nous leurs faisions comprendre que la faim nous déchirait, ils nous affirmaient par gestes, et par les protestations les plus énergiques, que les

vivres étaient en route, et qu'ils ne pouvaient manquer d'arriver dans quelques heures. Les heures se passaient, le jour s'écoulait, la nuit disparaissait devant un jour nouveau, rien n'arrivait ; et les mêmes promesses ironiques répondaient seules encore à nos prières et à nos imprécations.

Après quatre jours passés dans une alternative continuelle d'espoir et de désespoir, une faiblesse extrême commença à s'emparer de nous, et les plus robustes perdirent à la fois leurs forces et leur courage. Élie et Magloire pouvaient à peine se tenir ; moi-même, ce n'était qu'avec les plus grands efforts que je parvenais jusqu'à la cour pour y dévorer quelques glaçons qui trompaient un instant ma faim. Dès que j'étais debout, un voile se répandait sur ma vue, tout semblait tourner autour de moi ; je chancelais comme un homme ivre, et n'évitais de tomber qu'en m'appuyant contre le mur de notre prison.

Un jour je pénétrai dans la grande chambre où nous n'avions pu nous installer lors de notre arrivée. Tant de morts en étaient sortis, que je croyais trouver facilement une place pour un mourant de plus ; mais l'espace qu'avait laissé libre le départ des cadavres n'avait servi qu'à

mettre un peu plus à l'aise ceux qui auparavant étaient entassés les uns sur les autres, et ce fut avec bien de la peine que je parvins à m'installer entre deux compagnons d'infortune.

En promenant mes regards sur les autres, je remarquai avec étonnement que ceux qui étaient rangés à gauche et à droite de la porte, jusque vers le milieu de la chambre, étaient à peu près dans la même situation que les prisonniers du dehors, c'est-à-dire faibles, affamés et mourans ; tandis que dans le fond quelques figures semblaient plus rassises, et témoignaient moins d'apathie. Cette différence me frappa, je pris quelques renseignemens, et quoique personne ne fût disposé à entrer en conversation, et qu'il fallût répéter vingt fois la même question, je parvins à savoir que ces hommes, dont l'air de santé excitait mon envie, étaient des Allemands et des Polonais qui, arrivés les premiers, avaient probablement reçu quelques secours : on les voyait quelquefois manger ; on les voyait aussi parler par la fenêtre à des personnes du dehors, qui, sans doute, leur passaient quelques vivres. Ils étaient Allemands ou Polonais ; il y avait encore pour eux un peu de pitié. Nous étions Français ; il n'y avait pour nous que la mort.

L'idée seule que quelques-uns de mes compagnons avaient en leur pouvoir quelque chose qui se mangeait, redoublait, s'il était possible, mes angoisses et ma faim.

Au milieu des plaintes et des juremens énergiques qui se proféraient autour de moi, j'entendis un de mes camarades, altéré par une fièvre brûlante, implorer un peu de neige ou de glace, promettant un morceau de biscuit à celui qui lui en apporterait. A ce mot de biscuit, je dressai la tête, et j'écoutai avec anxiété si quelqu'un plus rapproché que moi n'élevait pas la voix pour accepter la proposition. Les uns furent arrêtés par leur faiblesse, les autres par la crainte de perdre leur place : personne ne répondit. — Moi, moi, camarade ! m'écriai-je, et m'approchant du malade, je lui dis que j'allais lui chercher ce qu'il désirait. Je me rendis en effet dans la cour, malgré l'excessive rigueur du froid ; je détachai du mur quelques fragmens de glace, et je reçus en échange le cher morceau de biscuit : il était petit, bien petit.... je crois que je l'avalai sans même le broyer.

Pendant mon absence, on s'était emparé de ma place, j'aurais pu la réclamer, mais ne me sentant pas la force de la disputer, je retournai

près de Magloire et d'Élie. — Qu'étiez-vous donc devenu ? me dit le premier en me voyant ; restez avec nous, mon cher camarade, et mourons ensemble, puisqu'enfin il faut mourir ; car c'en est fait, les monstres nous ont condamnés... Si du moins notre mort était profitable à la France!... Si nous la recevions sur un champ de bataille ; les armes à la main, après avoir abattu quelques-uns des scélérats qui se repaissent de notre longue agonie !... Mais mourir aussi cruellement, loin des combats, dans la fange, sans pouvoir nous venger de tant de barbarie, loin de nos familles, abandonnés du monde entier... Ah ! voilà ce qui me désole, ce qui me tue bien plus encore que le froid et la faim.

Aussi sombre, aussi découragé que lui, j'essayai cependant de lui démontrer que tout n'était pas perdu, et que nos bourreaux, à défaut des remords de leur conscience, seraient peut-être arrêtés par la responsabilité qu'ils allaient faire peser sur leurs têtes, lorsque tout à coup un bruit confus se fait entendre au fond de la salle voisine. Les prisonniers sortent en tumulte, nous foulent aux pieds et s'élancent vers la porte en criant : — Des vivres ! Voilà des vivres !!... Ces mots magiques me rendent toute ma force. Je suis debout, et le torrent m'emporte dans

la cour, tandis que Magloire et Élie font tous leurs efforts pour me suivre.

La foule s'arrête à l'aspect d'un caporal russe qui, par ses gestes et par ses cris, nous défend d'avancer davantage. Derrière lui, un soldat tient un sac ouvert à moitié et rempli de biscuit. Immobile, palpitant d'impatience, chacun espère être servi le premier; chacun attend qu'un signal lui permette d'approcher, mais le caporal ne croit pas qu'il soit besoin de tant de façons. Saisissant le biscuit à pleines mains, il le lance à la volée par-dessus nos têtes. On peut juger du désordre. Les Russes y applaudissent; ils rient aux éclats, battent des mains, continuent encore quelques instans cette ignoble récréation, et se retirent enfin, emportant avec eux une partie de ce biscuit, que nous suivons d'un œil d'envie, tant qu'il nous est permis de l'apercevoir.

Chacun s'empresse de rentrer pour se mettre à l'abri et dans l'espoir d'attraper une place un peu commode. Mais quelle différence dans le maintien, dans la parole, dans les idées de tant de malheureux! Ceux-ci, que leur faiblesse avait trahis, et qui, précipités à terre, n'avaient pu obtenir une parcelle de ces vivres que l'on avait mis au pillage, se relevaient lentement et re-

gagnaient avec peine la prison dans un morne silence, ou en proférant des imprécations. Ceux-là, qui n'avaient pas même eu la force de se rendre dans la cour, regardaient les provisions de leurs camarades, non avec envie, mais avec une sorte de résignation stupide. Ils ne songeaient déjà plus à vivre; ils voulaient seulement mourir tranquilles, et surtout un peu chaudement. Ceux que le hasard et un reste de force avaient favorisés rentraient la joie dans le cœur, avec une figure radieuse, et en pressant contre leur poitrine ces mains qui contenaient leur trésor, leur espérance, leur vie enfin.

Je montrai à Élie et à Magloire ma part de butin. Le sort nous avait traités tous trois à peu près de la même manière, et nous pûmes dès-lors calculer combien de temps nous avions encore à vivre. Magloire proposa de réunir nos trois lots dans un petit sac qui lui servait, à l'armée, à faire sa provision de sel. Notre batterie de cuisine fut complétée par une cuiller de bois qu'Élie avait trouvée, et il fut convenu que trois fois par jour, il serait fait une distribution d'une cuillerée de poussière de biscuit pour chacun de nous. Notre sac se trouva complètement rempli; il y eut même un petit excédant qui fut de suite partagé; et la garde de no-

tre trésor me fut confiée sans discussion, probablement parce qu'étant placé entre mes deux compagnons, je ne pouvais faire le moindre mouvement sans qu'ils s'en aperçussent à l'instant même.

Malgré le repas que nous venions de savourer avec tant de délices, Magloire, et surtout Élie, me semblaient toujours aussi accablés. A la distribution du soir, ce dernier ne parut pas empressé : il était glacé, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à avaler sa cuillerée de biscuit. Magloire et moi, nous mangeâmes chacun la nôtre.

Le lendemain matin, j'adressai la parole à Élie : à peine s'il put me répondre. Je me tournai vers lui pour lui demander s'il voulait sa ration; mais ses traits étaient déjà décomposés; il ouvrit un instant ses yeux à demi éteints, et me fit signe de la tête qu'il n'avait plus besoin de rien. Magloire n'était guère mieux, et, il faut le dire à la honte du *moi* humain, loin d'en éprouver une émotion douloureuse, je sentis un frémissement de joie en songeant que bientôt je serais seul possesseur de la provision de biscuit... Cependant, j'aimais mes deux camarades; nos goûts, nos opinions, nos sentimens, étaient les mêmes. Mais hélas! quel temps, quels lieux et quelles circonstances pour met-

tre en pratique le doux commerce de l'amitié !... L'amitié, la parenté, l'amour fraternel même, n'étaient plus que de vains mots : l'égoïsme seul les avait remplacés... Bien d'autres à ma place, profitant de l'extrême faiblesse de mes compagnons, et certains que leurs réclamations ne seraient pas entendues, les auraient peut-être abandonnés à leur triste sort. Grâce au ciel, je n'ai point un semblable reproche à me faire ; et tant que mes pauvres camarades eurent un souffle de vie, mes soins ne leur manquèrent pas. Seulement, après avoir donné à Magloire sa ration, je me crus en droit, d'après son triste état, de doubler la mienne et d'avaler une seconde cuillerée. Ce n'était qu'une anticipation sur l'héritage que j'attendais d'un instant à l'autre, et j'avais d'ailleurs pour excuse l'impérieuse nécessité.

Bientôt après, n'entendant plus la respiration d'Élie qui était à ma droite, je me mis sur mon séant pour le regarder... Il avait rendu le dernier soupir. Magloire me demanda encore du biscuit qu'il ne put avaler. Je m'aperçus que sa bouche était desséchée et courus lui chercher un morceau de glace. A mon retour, il ne put que me presser faiblement la main, en signe de reconnaissance, et il tomba dans un profond

abattement. Je pensai que la nuit qui s'avançait serait pour lui la dernière. Au point du jour je prêtai l'oreille : il respirait. Alors je me tournai sur le côté gauche, le haut du corps appuyé sur mon avant-bras, et dans cette position, muet, impassible, les yeux fixés sur les siens, j'attendis avec une sorte d'impatience son dernier souffle. Il mourut enfin, et je pus me déclarer en conscience le seul et légitime propriétaire du reste de biscuit, que je serrai convulsivement dans ma main droite.

CHAPITRE X.

L'Hôpital des Prisonniers.

Pitoyable industrie. — La translation à l'hôpital. — L'enrôlement par famine. — Je fais un demi-quart de lieue sur les genoux et sur les mains. — Je trouve un soldat russe. — J'entre à l'hôpital. — Je me perds et m'endors. — Le premier morceau de pain. — A quelle condition j'obtiens une soupe. — Le schako dans le puits. — Le chaud du lit d'un mort. — Des Italiens nous soufflent nos vivres. — Mes forces me trahissent. — Je suis en butte aux quolibets. — Une seconde épreuve. — Réveil brutal. — On me fait infirmier. — L'hôpital sans médecin. — Mes fonctions. — L'exécution militaire à la russe. — J'escamote le biscuit. — Le flagrant délit. — Incroyable stoïcisme d'un caporal d'infanterie. — Les boules et la quille.

Après la mort de mes deux amis, aucun motif ne me retenant plus dans le vestibule où ils venaient de terminer leur misère, je pénétrai dans la grande salle, et m'emparai d'une place assez commode, où je pouvais m'asseoir et m'adosser contre le mur. Il me restait encore près de la moitié de mon petit sac de biscuit; mais pour le ménager je cherchais toutes les occasions de fournir de la glace à ceux qui en désiraient, et ce fut au moyen de cette pénible industrie que je prolongeai ma débile existence. Il y avait

onze jours que durait cette effroyable réclusion, et nous n'avions pas reçu d'autre secours que cette distribution dérisoire, qui nous laissait mourir de faim, lorsqu'autour de moi je vis un mouvement extraordinaire. Tous les prisonniers qui pouvaient encore se soutenir, se portaient tumultueusement vers la cour. — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? demandai-je.—On vient nous chercher pour nous conduire à l'hôpital. A l'hôpital, à l'hôpital ceux qui vivent encore! répétait-on de toutes parts... Je voulus aussi m'empresser; mes jambes défaillaient sous moi, et j'eus bien de la peine à gagner, même lentement, le seuil de la porte. Là, je sentis comme un voile qui tombait sur mes yeux; mon corps s'affaissait, et malgré l'appui de la muraille, je glissai sur la neige. Peu d'instans après, ce vertige avait cessé, et j'aperçus à quelques pas soixante ou quatre vingts prisonniers, la plupart blessés et presque tous Allémands. Un officier russe, accompagné de quelques soldats, les haranguait, et pour les engager à prendre du service en Russie, il faisait résonner à leurs oreilles les mots si puissans de vivres, d'argent et de liberté. Ces séductions n'auraient pas réussi avec des Français; mais nos pauvres alliés, qui n'étaient pas retenus comme nous par le plus

inviolable attachement à la patrie, acceptèrent avec joie la proposition qui leur était faite : je les vis s'éloigner sous la conduite de l'officier.

Tandis que les soldats s'occupaient de former un second détachement des malades et des éclopés, qu'ils dirigèrent du côté de l'hôpital, ceux que des blessures trop graves ou une excessive faiblesse avaient empêchés de se lever furent abandonnés sans vivres et sans secours; quant à moi, je restai étendu par terre sans qu'une main secourable cherchât à me relever et à m'arracher à la mort. Mais plus cette mort était imminente, plus je m'acharnais à lutter contre elle. Ne pouvant me mettre debout, je me traînai sur les mains et sur les genoux, et m'efforçai de suivre de loin le détachement en me guidant sur le bruit de ses pas. Je fis de la sorte un demi-quart de lieue jusqu'à la place de Minski, où je n'arrivai qu'à nuit close.

Jamais je n'eusse trouvé l'hôpital, si un camarade, que sa faiblesse avait aussi retenu en arrière, ne me l'eût indiqué : c'était un ancien couvent situé à l'un des angles de la place. Je l'atteignis enfin; il était temps. Je m'arrêtai d'abord sous un portail; ensuite, en rampant sur le ventre, je parvins au haut d'un escalier. L'obscurité était des plus profondes; et j'étais comme

dans une solitude dont aucun bruit ne troublait le silence. J'erre, je vois, je tâte, j'écoute; rien qui puisse me guider. Cependant il me semble être dans une chambre, une douce chaleur me pénètre. Alors, cédant à la sensation voluptueuse que j'éprouvais en me trouvant enfin dans un lieu fermé et à l'abri d'un vent glacial, je m'étendis sur le carreau et m'endormis avec l'espérance du lendemain.

Le matin, j'étais à demi éveillé, lorsqu'il me semble entendre quelques mots de français; tout aussitôt je me dresse sur mon séant, et je vois que je suis dans une petite salle garnie de cinq ou six lits occupés par des malades. L'un d'eux m'aperçoit. — Ah çà! que faites-vous donc ici, camarade? me dit-il, est-ce que vous avez le transport? — Tiens, tiens, ce fou qui s'est échappé de son lit! ajoute un second. — Mais non, nous y sommes tous. — Et d'où vient-il donc? Je leur contai ma misère, et ils cessèrent de s'étonner. Le premier dont ma vue avait excité la surprise m'apprit qu'il était du nombre des blessés que notre armée avait été forcée d'abandonner en évacuant Minski. Après que nous eûmes causé quelque temps, je lui demandai s'il savait où l'on avait mis mes compagnons de captivité. — Oh! pour çà, non; sans doute on

les a déposés dans quelque autre salle. Mais tenez, ajouta-t-il, vous me faites l'effet d'un bon garçon, restez avec nous, croyez-m'en. Puis, de la tête, me désignant l'un des malades : — En voilà un qui sûrement ne répondra pas à l'appel du soir ; vous prendrez son lit. Il fut convenu que je resterais, et il me mit dans la main un morceau de pain, de la mie, de la véritable mie de pain !...

Il me regardait dévorer. — Vous avez un joli appétit, camarade, continua-t-il. Si vous étiez homme à aller jusqu'à la rue voisine nous chercher un peu d'eau, nous allumerions le poêle qui se trouve dans la salle à côté ; nous ferions une bonne soupe, et ma foi vous en auriez votre part. La condition était dure dans l'état où je me trouvais ; néanmoins je ne balançai pas. J'étais prêt, mais restait une difficulté : comment apporter l'eau ? nous n'avions aucun vase : un mauvais schako nous en tint lieu ; et avec une ficelle nous fîmes une espèce d'anse au milieu de laquelle fut attachée une corde assez longue.

On se ferait difficilement une idée du courage et de la résolution que m'avait rendus le repas que je venais de faire. Je me traînai jusqu'au puits, qui était entouré d'une montagne

de glace; après avoir surmonté cet obstacle, à genoux, le corps en avant, je lance mon schako, et je file de la corde; je sens qu'il touche et qu'il s'est rempli. Aussitôt je me mets à dévider la corde, la tirant avec mes mains, et l'arrêtant avec mes dents à mesure qu'elle remonte. Le schako arrive assez plein, malgré l'impossibilité d'empêcher les frottemens contre le mur. Le saisir était l'opération critique de la manœuvre: je prends les précautions les plus minutieuses, je me couche presque à plat ventre, et, retenant la corde avec ma bouche, j'alonge les deux bras. Je touchais déjà, lorsque tout à coup je glisse sur cette pente de verglas, et me frappe violemment le menton; la douleur me fait lâcher prise, et tout retombe au fond du puits, ma corde, mon schako, mon eau, ma soupe, et ma dernière espérance.

Je restai étendu sur la glace; mes membres commençaient à se raidir, et le sang qui coulait de ma bouche se gelait aussitôt sur mes lèvres. Je ne gémissais plus, la rage seule me donnait encore la force de grincer les dents d'une manière convulsive. Parvenu à ce dernier degré de l'infortune, la Providence vint encore à mon secours. Un paysan sorti d'une maison voisine arriva pour puiser de l'eau; ma situation lui fit

pitié, il m'adressa quelques paroles, d'un ton qui m'encouragea à implorer son assistance. Je lui expliquai par mes signes la perte que je venais de faire; il me comprit, repêcha mon schako à l'aide du seau qu'il portait, et me le rendit après l'avoir rempli d'eau.

Je témoignai ma vive reconnaissance au brave paysan, et me mis à traîner mon schako, que j'étais incapable de porter. Je n'avais pas traversé la rue, qu'il était recouvert par une épaisse couche de glace. Alors je le roulai comme un baril, sans crainte de perdre une seule goute de ma provision.

Rentré dans la salle je n'eus pas la force de dire un mot. Montrant du doigt l'eau qu'on m'avait demandée je tombai au pied d'un lit : il était vide; on m'engagea bien vîte à y grimper avant le retour des infirmiers occupés d'emporter le corps qui y gisait tout à l'heure. Je me cramponnai donc après le grabat, où je parvins à me fourrer avec tous mes haillons, et là, sur les dépouilles fumantes du trépassé, au milieu des exhalaisons fétides qu'il avait laissées, je reconquis une vie qui, quelques minutes plus tard, se fût éteinte pour jamais. Le blessé qui m'avait promis de la soupe, m'en apporta dans une assiette de bois; c'était du

pain noir détrempé dans de l'eau chaude; j'y fis honneur et dormis là-dessus d'un sommeil qui dura jusqu'au moment de la distribution des vivres.

Les porteurs étant par hasard, ce jour-là, des Français, me donnèrent une bonne portion d'un gruau au gras, fait avec une sorte de blé concassé. A dater du lendemain je reçus ma ration comme les autres, et bientôt je sentis mes forces renaître avec mon appétit.

Si quelqu'un, avant mon entrée à l'hôpital, m'avait proposé de me placer dans une salle close, où j'aurais une espèce de lit, où je recevrais une espèce de nourriture, j'aurais regardé cet homme comme un père, comme un sauveur; maintenant que je jouissais de ces avantages, j'oubliais leur efficacité pour ne songer qu'à leur insuffisance. La ration de vivres surtout me paraissait d'une extrême exiguité, et ce n'était pas sans concevoir des soupçons, que chaque distribution terminée, je voyais sortir notre marmite très-bien garnie de potage, quoiqu'il n'y eût plus qu'une salle à servir après la nôtre. Dès que je pus me lever, j'endossai une mauvaise capote que m'avait laissée mon défunt prédécesseur, et suivant de loin les porteurs jusqu'à l'entrée de la cuisine, je me con-

vainquis que nos cuisiniers qui étaient Italiens, faisaient, aux dépens de nos estomacs, des réserves dont ils gratifiaient un détachement de leurs compatriotes.

La fraude était évidente; mais à qui se plaindre? Il n'y avait là ni économe ni directeur; toute l'administration se composait d'un caporal et quelques soldats russes, dont la principale occupation était de rosser à coups de corde les prisonniers qu'ils avaient chargés de nettoyer les salles, et qui, selon eux, ne s'acquittaient pas avec assez de zèle de ces fonctions importantes. Ce n'était pas devant de pareils juges que j'aurais porté mes réclamations. Plus dispos que les camarades de notre salle, puisque je ne me ressentais plus de mes blessures, et que, par un bonheur extraordinaire, j'étais parvenu à préserver de la gelée toutes les parties de mon corps, à l'exception de l'orteil du pied droit, je résolus de me faire leur protecteur.

Dès le lendemain je descendis de bonne heure à la cuisine. La marmite était pleine; je m'empare aussitôt de l'un des bouts du bâton fixé en travers de l'anse, et j'attends. Bientôt arrivent deux prisonniers, dont l'un passe son épaule sous l'autre bout; je veux imiter son mouvement, mais le fardeau excède la mesure

de mes forces. — Camarade, dis-je à mon compagnon, si nous portions la marmite à la main, il me semble que ce serait plus commode; nous la chargerions ensuite au pied de l'escalier. — Eh! dites donc, les autres! s'écrie-t-il en ricanant, cette poule mouillée qui me propose de porter la marmite à la main! — Çà te va bien encore à toi, d'être porteur: me dit celui que j'avais supplanté; allons, mauviette, vas te coucher, tu feras mieux! — Il a peur d'attraper un tour de reins, ajoute un troisième en levant la main comme pour indiquer que je ne valais pas une claque, et çà veut être porteur! Sacré Samson l'allumette! Un seul de ces Italiens baragouinait le français, les autres le parlaient assez bien: — Ze serai bien courieux, dit-il, de savoir à quoel corps il pou appartenir, ouen galliard de sta trempa; demandez-loui oun pou lo nom de son réziment.

En toute autre occurrence, je n'aurais pas souffert ces sarcasmes; ils étaient les plus forts, il fallut me résigner, et je regagnai tristement notre salle, mais en jurant toutefois que je ne tarderais pas à prendre ma revanche. En effet, quelques jours après je me sentis assez fort pour risquer une seconde épreuve; je retournai à la cuisine, et cette fois, en dépit des quolibets

et des murmures, je plaçai le bâton sur mon épaule.

Armé de la grande cuiller, dont j'avais eu la précaution de m'assurer, je présidai à la distribution, et me chargeai d'indemniser largement mes camarades des retenues illégalement exercées sur eux et sur moi. Le peu d'importance de mes fonctions ne me mit pas à l'abri de la jalousie et de la haine des autres porteurs. Pour se débarrasser de moi, ils dirent aux Russes que j'étais un ancien infirmier. Un jour je me sentis réveiller d'une manière assez brutale par un de nos gardiens. Il m'ordonna de le suivre, et me conduisit près d'un petit caporal, notre chef suprême, qui m'enjoignit de venir prendre ses ordres tous les matins. Il me fit monter ensuite dans une des salles du second étage, et me mit entre les mains un balai, ce qui m'expliqua de reste le genre de service qu'on attendait de moi.

C'était à l'une des extrémités de cette salle qu'on avait déposé mes anciens compagnons de prison : les trois quarts n'étaient plus ; le reste gisait sur de la mauvaise paille. L'excès de leur misère me fit paraître la mienne supportable, et je m'occupai avec moins de dégoût à enlever les ordures et la boue glacée ; car dans ce dor-

toir, qui n'était chauffé que par un petit poêle rarement allumé faute de bois, quoique le pays en fût couvert, il faisait si froid que les malades gelaient jusque dans leur lit.

J'avais reçu le titre d'infirmier, mais dans cet hôpital, où jamais je ne vis ni médicamens, ni médecins, j'étais plutôt un homme de peine. Chaque matin je me rendais avec mes collègues dans la chambre où couchaient les Russes. Comme elle était très-bien chauffée, nous avions soin d'y arriver de bonne heure, et nous avions ordinairement le temps de faire un bon somme avant qu'ils eussent terminé leurs génuflexions, leurs prières et leurs petits signes de croix. Dès qu'ils étaient prêts, ils se divisaient par escouades de deux ou trois hommes, et nous emmenaient avec eux pour chercher les provisions que nous placions sur des traîneaux auxquels on nous attelait. Toutes ces corvées nous valaient à la distribution du soir une cuillerée de soupe, supplément qui était prélevé aux dépens de la masse commune.

Dans le magasin où nous prenions nos vivres, je vis un spectacle que je n'oublierai de ma vie. Un pauvre soldat russe était couché à plat ventre par terre, et entièrement nu, sauf son pantalon, qu'on lui avait laissé; à côté de

lui était un sous-officier armé d'un énorme faisceau de baguettes qu'il rompit les unes après les autres sur son dos, le coupant à chaque coup, et faisant ruisseler le sang... Cet exécuteur des hautes-œuvres de la discipline militaire y allait de tout cœur : cependant pour l'animer encore davantage, s'il était possible, un jeune officier, à la figure douce, comme la plupart des officiers russes, se levait par intervalle du banc où il était assis, puis il venait reprendre sa place, d'où, avec une imperturbable tranquillité, il regardait fumer la peau de sa victime. Les cris et les gémissemens du soldat auraient attendri des sauvages, mais l'officier ne fut pas content que les baguettes n'eussent volé en éclats jusqu'à la dernière, et que, des épaules aux reins, ce corps sur lequel on frappait ne fût couvert d'entailles. J'ignore quelle faute ou quel crime avait commis le patient, mais si une semblable condamnation pouvait être justifiée, comment excuser le sang-froid barbare de l'officier qui présidait au châtiment, et l'impassibilité stupide du caporal qui exécutait la sentence? O Russes! peuple de bêtes féroces, sous une enveloppe d'homme, je vous détestais déjà; maintenant je ne puis que vous vouer à l'exécration!

Comme, malgré le supplément qui me revenait, ma ration n'était pas toujours proportionnée à mon appétit, je devais être à la piste de toutes les ressources. J'avais remarqué dans la chambre de nos gardiens deux sacs de biscuit posés contre le mur, et près desquels le hasard nous plaçait quelquefois. Un matin, ayant les mains croisées sur le dos, je m'avisai de palper en tous sens un des sacs, pour tâcher d'arriver à l'ouverture, ou à quelque trou. Je parvins à rencontrer un endroit faible; mes doigts l'eurent bientôt percé, et ne revinrent se placer tout doucement dans mes poches que pour y déposer deux poignées de biscuit, juste récompense de ma hasardeuse tentative. Je ne manquai pas de continuer le même manège, et toujours avec succès, si bien qu'en peu de temps j'eus en ma possession une assez grande quantité de biscuit, que je cachai soigneusement au chevet de mon lit.

Il est si rare que l'homme sache s'arrêter dans sa bonne fortune! je me l'étais pourtant promis; mais une fois l'occasion se présenta si favorable que je ne pus résister. Les Russes étaient encore à faire leur prière; mes mains s'égarent comme de coutume, et je manœuvre avec la sécurité la plus parfaite, lorsque soudain le

petit caporal se lève brusquement, me saisit à la poitrine, précisément à l'endroit de mon petit magasin, et ouvrant ou plutôt arrachant ma capote jusqu'à la ceinture, fait rouler sur le plancher les morceaux de biscuit, qui viennent se placer autour de moi comme autant de témoins accusateurs.

Le délit était flagrant : la punition ne se fit pas attendre. Je fus aussitôt saisi par trois Russes qui me dépouillèrent de ma capote et m'appliquèrent une correction, qu'en conscience je méritais bien un peu, mais qui aurait pu être moins rigoureusement administrée; je fus ensuite chassé de la chambre, avec défense d'y jamais rentrer. L'arrêt exécuté, je courus, triste et meurtri, me jeter sur ma paillasse, à qui seule je fis confidence de mes douleurs.

Il y avait quatre heures au moins que j'étais couché sur mon lit, sans souffler mot à mes camarades, et je commençais à croire que le temps des corvées était passé pour moi; mais le petit caporal n'avait pas entendu m'en dispenser. Au moment où il faisait son inspection dans les salles, il s'aperçoit que je ne fais pas partie des travailleurs; il demande où je suis, et veut être conduit près de mon lit. J'entends venir quelqu'un d'un pas rapide et j'ai le pressentiment

que c'est lui. Ne pouvant l'éviter, je feins de dormir profondément, et lorsqu'il arrache ma couverture, je me tourne de son côté, en poussant des plaintes et des gémissemens qui ne sont pas tout-à-fait simulés. Peu touché de mes doléances, le petit caporal m'ordonne de me lever, je ne bouge pas; il me tire par le bras, je résiste, et dans cette petite lutte, deux ou trois morceaux de biscuit tombent, et éveillent de nouveaux soupçons. Ma paillasse est à l'instant fouillée, et l'on y trouve mon précieux dépôt.

Il n'est pas besoin de dire que cette découverte fut le signal d'une seconde correction encore plus rude que la première. Dès-lors les Russes me firent acheter ma chétive nourriture au prix des travaux les plus pénibles et les plus abjects. Le lendemain, je fus chargé de fendre la glace dans les escaliers, devant les portes, de balayer et d'enlever les immondices. Mais dans mon malheur, il me restait une consolation : soit commisération, soit oubli, le caporal m'avait laissé mon biscuit, et je continuai à jouir de la cuiller de soupe supplémentaire.

Les Russes présidaient à nos pénibles travaux, mais bien enveloppés, bien embéguinés, et les mains dans des gants d'une énorme épaisseur. Quant à nous, mal nourris, à peine couverts,

nous versions des larmes de sang. La besogne terminée, nous retournions bien vîte à nos grabats, ou, dès que nos sens étaient un peu reposés, le froid se faisait sentir avec une intensité inouïe. Dans les deux salles voisines de celle où j'étais, un grand nombre de malades eurent plusieurs parties du corps gelées; chez quelques-uns, le tronc seul était intact.

Il y en avait qui dans cet état conservaient une force d'ame extraordinaire. Un caporal d'infanterie n'avait de gelé que le bout des pieds lorsqu'il entra à l'hôpital; après un mois de séjour dans son lit, il fut atteint jusqu'aux genoux : à mesure que le principe de désorganisation faisait des progrès, les chairs se desséchaient, et devenaient comme de la momie. Au milieu de ses souffrances, cet homme, du caractère le plus énergique, était parfois d'une gaîté folle : — Ah! bien, disait-il, ayez donc des jambes pour qu'elles soient arrangées comme çà! Je vous demande un peu ce que j'en f... à présent! et ce n'est pas le tout, elles sont lourdes comme des pièces de quarante-huit... Impossible de les lever. En vérité, je crois que si ce n'étaient mes jambes, je marcherais. Oh! je les mettrai à la réforme !...

Un matin, ses camarades avaient remarqué

depuis long-temps beaucoup de mouvement sous sa couverture ; ses mains paraissaient y déployer une grande activité. — Eh bien! caporal, que faites-vous donc là ? — Rien, je défais les jarretières de mes guêtres. — Farceur ! — Non, non, ce n'est pas de la farce, je me déchausse. Et pendant qu'il plaisantait de la sorte, faisant toutes les grimaces de quelqu'un qui s'opiniâtre sur un cordon pour le rompre : — Ah!... soupira-t-il de satisfaction, c'est bien heureux ! m'a-t-il donné du mal! mais c'est le dernier. Puis élevant la voix : Eh! les amis, avez-vous des boules vous autres? voilà une quille.., et c'était sa jambe qu'il lançait au milieu de la salle...

Malgré notre habitude de ne plus nous étonner de rien, cet acte d'un stoïcisme outré nous pétrifia.

Pendant quelques jours les prisonniers ne s'entretenaient que de ce fait, qui ne tarda pas à être connu de tout Minski, Les autorités, pénétrées d'admiration pour cet intrépide soldat, le firent transporter à l'hôpital des Russes, où il y avait des médecins et des chirurgiens, et qui n'était pas comme le nôtre un simulacre d'hôpital. Tous les secours de l'art furent prodigués à notre camarade : on lui fit une double amputation au-dessus des genoux. Tant que dura

l'opération, qui fut longue, il ne cessa pas de plaisanter ; il plaisantait encore le quinzième jour qui la suivit : c'était le jour de sa mort.

CHAPITRE XI.

La Convalescence.

Criminelle insouciance du gouvernement russe. — Quelques prisonniers sortent de l'hôpital. — Ils sont logés chez les habitans. — Je ne suis plus considéré comme malade. — Mon appétit me désole. — Je veux donner ma démission. — Subterfuge pour quitter l'hôpital. — Une huitaine chez Job. — Mon hôte l'israélite. — Illusions. — Les petits pâtés de sarrasin. — Comment je les gagne. — Scènes d'avarice. — Les flagellans. — Je suis fendeur de bois. — Le Polonais, cuisinier d'un seigneur. — J'en fais un dieu. — Mon juif capitule. — Ma position s'améliore. — Je ne gèle plus.

Malgré l'abandon dans lequel le gouvernement russe laissait nos malades ainsi que nos blessés, et sa criminelle insouciance à leur égard, on en vit quelques-uns qui parvinrent à se rétablir. Dans les premiers jours de février, plusieurs sortirent de l'hôpital : j'appris qu'ils étaient logés chez les habitans ; j'enviai d'autant plus leur bonheur, que mon estomac devenait de plus en plus exigeant, et qu'on ne me donnait pas à manger la moitié de ce qui m'était nécessaire.

Ma santé était bien un titre pour me sous-

traire à cette diète, puisque de l'ébranlement terrible que j'avais éprouvé, il ne restait de traces qu'une extrême faiblesse et l'absence de mes cheveux, dont ma tête se trouvait complètement dégarnie. Mais je n'étais plus considéré comme malade; j'étais infirmier, c'est-à-dire, balayeur; et le caporal qui m'avait revêtu de ces nobles fonctions, dont je m'acquittais si bien, ne consentirait certainement pas à accepter ma démission. Pour n'avoir pas de débat à ce sujet, je me faufilai avec un détachement de cinq hommes qui sortaient de l'hôpital, sous la conduite d'un soldat russe. Lorsque celui-ci eut désigné un logement à chacun de ses prisonniers, il fut fort surpris d'en voir un sixième, sur lequel il ne comptait pas : cependant je réussis à lui faire entendre que je lui avais été confié comme les autres, et qu'il devait me loger comme eux. Il parut réfléchir, m'ordonna de l'attendre dans une maison voisine, s'en alla je ne sais où, et revint me prendre pour m'installer chez un juif, au faubourg de l'Est. Je passai une huitaine chez cet hôte, qui était pauvre comme Job. Ce laps de temps écoulé on me plaça chez un boulanger qui demeurait dans une rue basse derrière la place. Un boulanger, un fabricant du plus précieux des co-

mestibles ! oh ! il était à parier que chez lui on ne me refuserait pas du pain, et que je ne serais pas réduit à ne subsister que du peu de soukari et de gruau qu'on nous distribuait tous les cinq jours.

En entrant dans sa maison, je respirai une odeur des plus appétissantes : des petits pâtés de sarrasin, cuits dans des pots de terre, fumaient encore ; le boulanger venait de les tirer du four : j'en savourai le goût dans de délicieuses émotions. Que je serai bien ici ! disais-je à part moi ; et puis quelle douce température ! quelle bonne chaleur ! Un four allumé presque constamment ! il me semblait que mon boulanger fût un des plus achalandés de la ville. Je ne me trompais pas ; mais il était juif, et qui pis est juif polonais. Je pus jouir de la chaleur à discrétion, cela ne coûtait rien ; quant au pain et aux petits pâtés, c'était une autre affaire. Il était écrit dans la Genèse, ou peut-être dans le Talmud, qu'à moins de les acheter par mon travail, je devais seulement en avoir la vue.

Le bon juif avait besoin de moi : je devins son tireur d'eau les jours où il lui arrivait de faire des fournées extraordinaires. Alors mon salaire pour ce labeur, aussi pénible que dan-

gereux, à raison des glaces et de la neige, qui couvraient la terre, était un petit pâté de sarrasin. Ce revenant-bon, qui valait bien deux liards, se renouvelait deux ou trois fois la semaine quand la besogne donnait.

Le juif n'avait pas encore eu si bon marché d'un manœuvre : aussi prenait-il avec moi les manières les plus aimables et un air tout-à-fait gracieux. Il poussa même un jour la galanterie jusqu'à me conduire avec lui à l'étuve commune des bains de vapeur. Là j'eus un singulier divertissement : une cinquantaine d'hommes tout nus s'aspergeaient et se fustigeaient les uns les autres ; on eût dit d'une congrégation de flagellans... Mon juif m'apprit que ce plaisir ne coûtait rien, alors je ne m'étonnai plus qu'il me l'eût procuré. Cependant j'espérais que tôt ou tard il se convertirait à quelque libéralité, et que, s'humanisant insensiblement, il finirait par m'admettre à sa table, ou tout au moins par en distraire quelques bribes en ma faveur : mais cette fantaisie ne lui vint jamais.

Dans le voisinage de mon boulanger, je voyais chaque matin un homme qui fendait du bois : il s'y prenait de très-bonne heure ; mais il s'interrompait à chaque instant, rentrait en courant dans sa maison où l'appelaient, sans

doute, d'autres occupations, et revenait ensuite se livrer de nouveau à son premier travail. Curieux de savoir qui ce pouvait être, je m'approchai de lui sans affectation, et, lui adressant la parole, je l'appelai : *Pagniai*, ce qui le fit sourire ; car, m'abusant sur la signification de ce mot, je ne croyais ne lui donner que le titre de monsieur, et, sans m'en douter, je le déifiais. Ce sourire m'enhardit. Son bois se fendait à merveille. Je tâchai de lui persuader qu'il était dur, et je lui offris de l'aider. Il me remercia ; mais, peu de minutes après, il fut obligé de quitter sa besogne pour aller remuer ses casseroles : il était cuisinier d'un seigneur !... Alors je m'empare de la cognée, je me mets à l'ouvrage, je fends le bois, je le débite avec une telle ardeur, qu'à son retour mon brave Polonais ne peut s'empêcher de me témoigner sa satisfaction. — *Dobre, dobre*, me dit-il, et il retourna du côté de la maison.

O surprise ! ô jubilation, que je ne saurais exprimer : il reparaît bientôt avec une énorme platée de pois et un bon morceau de pain. Tout cela est pour moi, pour moi seul !... Il me le donne, et m'invite à le manger. — Ah ! cher pagniai ! m'écriai-je, comme s'il eût pu me comprendre ; vous pouvez être sûr, mon bonhomme,

que vous me verrez tous les jours; je veux fendre pour vous toute cette pile de bois ; et, quant au juif, il peut bien tirer son eau lui-même , et aller à tous les diables. Je ne sais si mes gestes furent plus clairs que mes paroles pour le bon Polonais; mais dès ce moment je trouvai chez lui, chaque jour , le même travail, et chaque jour aussi la même récompense.

L'israélite, qui ne soupçonnait pas que maintenant je fusse en position de dédaigner les petits profits, ne manqua pas, dès qu'il lui fallut de l'eau , de me dire d'en aller chercher; mais je lui répondis que j'étais obligé d'aller à l'instant même chez un Polonais qui me donnait à manger tant que je le désirais, et que, quant à lui, il ne devait plus compter sur mon travail à moins qu'il ne se décidât à me payer convenablement. A ce mot *payer*, que j'avais su rendre très-intelligible, mais qu'il avait feint d'abord de ne pas comprendre , la figure du juif s'alongea, et il fit une mine horriblement refrognée. Cependant il poussa un profond soupir, son visage se déplissa , et il finit par m'offrir deux petits pâtés de sarrasin... J'en exigeai trois; il soupira derechef, les plis de son visage se reformèrent ; il me refusa et je sortis me dirigeant vers la demeure du Polonais. Pour le moment

je n'y avais que faire ; mais ce que j'avais prévu arriva. Le juif, pris au dépourvu, me fit rappeler par un de ses enfans, et consentit à me livrer les troit petits pâtés toutes les fois qu'il aurait besoin de mes services.

Pour me sustenter, j'avais donc maintenant, outre ma ration journalière de prisonnier, neuf petits pâtés par semaine, du poids d'environ deux livres, et un bon repas, apprêté chaque jour par mon ami le cuisinier. Avec de telles ressources je ne pouvais tarder de regagner mon ancienne vigueur. D'un autre côté, j'étais parvenu à me procurer les vêtemens indispensables pour me garantir du froid, et puis l'hiver marchait vers son déclin, et mes regards plongeaient dans un riant avenir.

CHAPITRE XII.

Les Cantonnemens.

Départ de Minski. — Nous sommes plusieurs centaines. — Un de nos camarades veut s'échapper. — Les Cosaques le battent et le laissent pour mort. — Notre arrivée à Bobruisk. — Les Cosaques à la croix. — On nous jette dans des casemates. — Notre effroi. — Le camp et la briqueterie. — Nous allons confectionner des briques pour réédifier Moscou. — Nous revenons à Bobruisk. — On nous disséminе dans les villages. — Les paysans hospitaliers. — Nous travaillons. — Point de nouvelles de la Grande-Armée. — Les seigneurs et les serfs. — Mœurs et usages des Lithuaniens. — Leurs repas. — Leur habitation. — Leur costume. — Leur religion. — Le petit cochon béni. — Le lustre et la fumée. — Les visiteurs pendant le dîner.

Nous touchions à la fin de mars ; le printemps approchait, et les Russes se relâchaient de leur rigueur envers nous, en même temps que la saison. Minski renfermait encore quelques centaines de prisonniers, qui devaient à leur énergie morale, à une constitution robuste, ou à toute autre circonstance, d'avoir échappé aux calamités dont l'hiver avait accablé la Grande-Armée. Tous commençaient à reprendre la gaîté naturelle aux soldats français,

et à ressentir la douce influence du printemps et de son soleil.

Le beau temps paraissant fixé, les Russes se décidèrent à en profiter pour nous conduire à Bobruisk, et de là, disait-on, au centre de la Russie. Après avoir reçu du soukari pour plusieurs jours, une première colonne, dont je faisais partie, se mit en route, escortée par les Cosaques. Le voyage s'acheva sans autre événement que la punition ou plutôt le supplice d'un de nos compagnons, qui fut arrêté en voulant s'échapper : les Cosaques le dépouillèrent de ses habits, l'attachèrent à un arbre, et le frappèrent si rudement à coups de fouet et de baguettes, qu'il ne put plus se relever : l'on fut obligé de l'abandonner dans une cabane de paysan.

Vers le milieu du sixième jour, nous entrâmes dans une ville sur la rive droite de la Bérésina... c'était Bobruisk. Elle est bâtie en bois au milieu de terrains sablonneux et de marais. A notre arrivée, des Cosaques à pied, qui portent sur leurs bonnets des croix de cuivre, nous dirigèrent vers les remparts, où ils nous firent descendre dans des casemates.

Nous tremblions d'être confinés dans cet horrible séjour, lorsque fort heureusement on vint

nous en tirer pour nous conduire à quelque distance de la ville sur les bords de la Bérésina. Là, on nous mit en possession d'un vaste terrain qui, sans aucun doute, avait été occupé par les troupes russes ou françaises : c'était un véritable camp, où s'élevaient de longues et larges baraques soigneusement construites avec des branchages et de la mousse, et garnies de leurs lits de camp.

En face des baraques et sur le bord escarpé de la rivière, était une grande briqueterie, et tout autour s'étendaient au loin d'immenses marécages. On disait qu'on allait nous employer à confectionner des briques pour rebâtir Moscou : peut-être l'annonce de ce projet n'était-elle qu'une façon de nous humilier. Quoi qu'il en soit, on disposa tout comme si nous devions faire un long séjour en ce lieu ; on y fit apporter une grande chaudière pour notre cuisine, et les Russes ajoutèrent à nos vivres ordinaires un petit morceau de lard. Une haute-paie proportionnée à notre travail nous fut promise.

Nous n'avions pas commencé, qu'un ordre nous fit rentrer à Bobruisk, d'où l'on nous dissémina dans les villages environnans. Celui qui me fut assigné, ainsi qu'à une vingtaine d'autres prisonniers, était à cinq lieues de la ville,

sur la gauche de la route qui conduit à Bogattchen. Nous y arrivâmes l'avant-veille de Pâques, et trouvâmes les paysannes occupées à laver, frotter et nettoyer l'intérieur de leurs maisons. Il était naturel que nous fissions les officieux près de bonnes gens dont nous allions devenir les commensaux. Chacun se mit donc à aider et à travailler de son mieux : aussi dès le soir même nous fûmes admis à la table de nos hôtes ; et si nous n'eûmes point à nous louer de la bonté et de la délicatesse des mets, au moins nous pûmes manger à notre appétit.

Dès-lors un nouveau genre d'existence commença pour nous : tous nos camarades avaient reçu un accueil aussi cordial que celui qui nous avait été fait ; nous ne pouvions plus douter des dispositions bienveillantes des habitans ; nous n'avions plus à défendre chaque jour notre vie contre la faim et le froid : il ne nous restait qu'à tâcher d'abréger les heures si longues d'une journée désœuvrée.

Tantôt nous parcourions les prairies, les forêts et les marécages, soit avec les paysans, soit avec leurs femmes, que nous nous fîmes un devoir de toujours respecter. Tantôt nous allions cueillir des herbes ou des champignons ; quelquefois nous nous reposions dans les bois ;

là, les yeux fixés en l'air, nous admirions l'agilité des écureuils dont ils sont remplis, ou bien encore l'industrieuse activité de l'abeille rapportant son butin dans des tronçons d'arbres creusés, et suspendus aux sapins. Souvent nous passions des heures entières à écouter le chant des oiseaux, de ceux surtout dont les coups de bec frappés continuellement contre les ruches font retentir au loin ces asiles silencieux. Enfin nous allions visiter nos camarades cantonnés dans les villages voisins, et nous baigner avec eux dans une petite rivière qui arrosait une prairie derrière un de ces hameaux.

Dans cette situation, si heureuse lorsqu'on la compare à tout ce que nous avions souffert, les idées de patrie et de liberté commencèrent à se réveiller et à réchauffer nos cœurs. Nous cherchions à deviner la position de notre armée : nous nous la représentions belle, forte, formidable ; elle allait s'ébranler : les Russes ne tiendraient pas devant elle. Le génie de Napoléon et la bravoure de nos soldats nous étaient de sûrs garans du succès.

Cependant aucune nouvelle ne nous arrivait, et les illusions firent place à de vives inquiétudes, à l'impatience, à l'ennui, aux tristes pensées. Les désastres dont nous venions d'être

les témoins et les victimes nous faisaient craindre qu'après tant de victoires, la France ne fût enfin entrée dans une veine de malheur. Nous formions mille conjectures désolantes; c'eût été à en périr, si pour nous distraire, nous n'avions eu sous les yeux des peuples, des mœurs et des usages nouveaux pour nous. Il nous semblait étrange de voir des hommes qui en possédaient d'autres, et d'autres hommes en majorité qui souffraient qu'on les possédât... Ces nobles, si riches, que presque tout le sol leur appartient; ces nobles si fastueux, si braves, si hospitaliers, nous ne concevions pas qu'avec des vertus, des lumières, et une éducation de civilisés, ils continuassent à faire deux espèces de l'humanité : les seigneurs et les serfs. Ce que je vais dire de ces derniers, que j'ai eu tout le temps d'observer, marquera dans cette relation un temps d'arrêt, qui, après cette longue série d'énormes souffrances et de misères accumulées, permettra du moins au lecteur de reprendre haleine pour arriver à des vicissitudes d'un autre genre et non moins cruelles.

Aux environs de Bobruisk, tout annonce encore la Russie, et quoique les habitans y professent généralement le catholicisme, on n'aperçoit aucune différence entre leurs pratiques

religieuses et celles des Russes. Dans les quatre villages qu'occupaient nos cantonnemens, il n'y avait ni église, ni chapelle, ni prêtre; chaque paysan priait chez lui, agenouillé devant un saint personnage peint sur bois et placé au fond de la maison vis-à-vis de la porte d'entrée. Ce saint est leur fétiche, leur manitou, et ils l'ont en grande vénération.

Les paysans lithuaniens ont une figure moins âpre que les Russes proprement dits. Ce n'est pas là le type tartare, au fond duquel, en dépit de tous les semblans de douceur, il y a toujours du tigre. Bien qu'ils ne soient pas grands, ils ne laissent pas d'être robustes et braves. Ils sont hospitaliers, loyaux et francs; mais la politesse leur est inconnue.

Leurs habitations sont, comme celles des Russes, des troncs de sapin aux extrémités desques ils font des entailles qu'ils emboîtent les unes dans les autres, et qui forment les quatre angles du bâtiment. Les trous et les interstices sont bouchés avec de la mousse, et la couverture est ou en chaume, ou en planches d'une grande épaisseur. Une chambre où couche la famille; une seconde pièce pour serrer les grains, les outils et les instrumens aratoires; un four en briques, détaché du mur, à droite

ou à gauche de l'entrée : voilà la maison du paysan lithuanien. Les granges et les étables en sont toujours séparées. Dans la plupart des villages, toutes les maisons forment deux rangées parallèles; quelquefois elles sont placées sur une même ligne, mais toujours à un assez grand intervalle les unes des autres. Il n'y a ni maçon, ni charron, ni charpentier; le paysan lithuanien fait tout par lui-même : il bâtit sa demeure, il fabrique sa voiture, son traîneau, sa charrue et tous les autres objets en bois qui lui sont nécessaires; il n'a besoin pour cela que de sa hache, dont il est constamment armé quand il sort.

Les racines nourrissantes, telles que les pommes de terre, les betteraves, les turneps, sont conservées dans des espèces de silos assez profonds pour être à l'abri de la gelée. Tout cela sert à alimenter, pendant l'hiver, des vaches assez mauvaises laitières, des moutons, des cochons noirs, quelques poules qui pondent rarement, et des oies qu'on engraisse pour le seigneur; car les trois quarts du temps le serf de la Lithuanie ne vit guère mieux que son bétail. Du pain de seigle, fait la plupart du temps avec le son et la farine provenant des grains écrasés entre deux pierres, de la choucroûte,

des betteraves cuites et servies en grande eau, sont ses mets ordinaires. Il prend une cuillerée de ce liquide, mord une bouchée de pain, et continue ainsi. Les jours de grande fête, le millet ou le *kucha*, espèce de bouillie de gruau assaisonnée de quelques petites morceaux de lard, remplace le bouillon de betteraves. Les crêpes de sarrasin, faites dans une poêle économiquement graissée avec un lambeau d'étoffe imprégné de saindoux, sont encore un régal.

La boisson ordinaire est la *kowasse*, espèce de bière aigrelette que l'on obtient en faisant fermenter dans de l'eau de vieilles croûtes de pain auxquelles on ajoute un peu de son. Le dimanche, les paysans à qui leur bourse permet d'aller chez le juif y boivent du *vodski*, eau-de-vie de pomme de terre. Le four est allumé régulièrement deux fois par jour, à dix heures et à cinq, afin d'y faire les apprêts des deux principaux repas. Alors, comme il n'y a pas d'autre issue pour la fumée que la porte d'entrée, par laquelle assez fréquemment le vent l'empêche de s'échapper, il devient impossible de rester dans l'habitation tant que dure la cuisson des légumes.

Un repas intermédiaire se fait vers les deux heures : celui-là consiste tout simplement en

un morceau de pain que les paysans mangent avec du sel, dont ils font une très-grande consommation. Jamais ils ne se mettent à table qu'après s'être lavé les mains, et avoir fait leur prière devant le saint de la maison. Le repas terminé, la table est lavée avec soin... Propreté et sobriété sont deux vertus qui sont communes parmi eux.

Il ne se permettent la viande que dans les occasions les plus solennelles. Je n'en vis qu'une seule fois chez mes hôtes; c'était un petit cochon de lait qu'il portèrent tout cuit à Bobruisk pour le faire bénir, et qu'ils mangèrent le jour de Pâques.

Rien de si rare en ce pays que le pain blanc; beaucoup de seigneurs eux-mêmes n'en mangent pas; car un des premiers effets de la servitude est de priver ceux qui la maintiennent des avantages et des jouissances d'une civilisation avancée. Dans plusieurs villages on pétrit un mélange de farines d'orge, d'avoine et de sarrasin, ce qui fait un pain assez agréable à voir, parce qu'avant de le mettre au four les femmes ont grand soin d'en lisser la surface avec les main trempées d'eau. Elles rendent ainsi la croûte luisante; mais mal lié, mal levé, rempli de son et de parcelles de graines con-

cassées au lieu d'être moulues, l'intérieur est détestable.

Les paysans lithuaniens n'ont pas de lits ; ils étendent des peaux de mouton ou de la paille sur un large coffre qui fait tout le tour de la salle, et qui sert de banc. C'est là qu'ils s'asseient dans le jour, et qu'ils couchent pendant la nuit. Dans l'hiver, toute la famille va se percher sur le four, d'où elle ne descend que pour satisfaire aux plus pressans besoins de la nature. Leur mobilier est des plus pauvres; il consiste en une table, deux ou trois sièges de bois, un métier à tisser, des seaux et quelques autres ustensiles de ménage.

Une casaque de drap blanc très-grossier descendant à mi-cuisse, et maintenue par une ceinture de cuir ou de corde; un pantalon de même étoffe que la casaque en hiver, et de toile en été; un bonnet de toile, des souliers en écorce de tilleul ou de bouleau nattée comme nos chaussons de lisières; telles sont les principales pièces de l'habillement des hommes. De larges bandes de toile dont ils s'enveloppent les jambes et les pieds, leur servent de bas. Les femmes portent également une casaque, mais seulement quand il fait froid; alors elles mettent aussi des bottes. Quelquefois, quand la saison est très-

rigoureuse, elles revêtent une houpelande faite de peaux de brebis, et façonnée aux épaules avec assez d'art. Leur coiffure habituelle est un morceau de toile carré, dont elles savent former un bonnet d'un genre particulier. Les Lithuaniennes ont en général le teint blanc, des belles formes, la gorge charmante, et beaucoup d'agrément dans la taille. Elles ne sont pas d'une cruauté inouïe, et il n'est pas rare qu'elles se montrent sensibles aux prières que de copieuses libations accompagnent.... Je veux parler des filles : les femmes mariées sont d'un abord plus difficile. Ainsi que les femmes russes, elles accouchent debout, les mains appuyées contre la muraille, et le corps légèrement incliné.

La plique, qu'on appelle aussi la maladie polonaise, est fort répandue dans la Lithuanie, et notamment dans les campagnes, où il n'y a pas de médecins. Quelle que soit la maladie, les paysans ne connaissent d'autre remède que l'eau miellée : aussi parmi eux la mortalité est-elle considérable, et la durée de la vie moyenne très-courte, bien qu'ils aient des vieillards, et même des centenaires.

Pendant mon séjour j'ai eu l'occasion de voir des enterremens. Les funérailles se font avec la plus grande simplicité. On récite sur le bord

de la fosse des prières pour le mort; et quand le corps y est déposé, les parens y placent un pot dans lequel ils ont mis du bois brûlé ou des charbons. On revient ensuite au village, et les hommes vont s'enivrer chez le juif qui tient l'auberge du lieu.

L'on ne rencontre pas un paysan qui sache lire. Un jour, dans un logement, j'étais occupé à écrire; mon hôte entre, s'approche de moi pour voir ce que je fais, et, d'un air étonné s'écrie : *Zsototack ckrim!* (vous savez écrire) je lui réponds *oui*. Il sort, je continue; cinq minutes après il accourt avec sa femme, son frère, sa sœur et quelques voisins qu'il était allé chercher: tous m'entourent et me regardent écrire en poussant des exclamations de surprise : à leurs yeux j'étais un être extraordinaire.

Sous ces climats où les soirées sont si longues, on remplace la chandelle par des éclats de bois résineux, dont il y a toujours ample provision sur le four. Quelquefois on s'éclaire avec un seul de ces éclats, d'autres fois avec plusieurs posées dans une cuvette de tôle, suspendue comme un lustre au milieu de la chambre. La lumière qu'elles jettent est toujours assez vive; mais avec la flamme il se dégage une fumée si épaisse que, malgré de fréquens lavages, tout

l'intérieur de la maison, à partir des bancs jusqu'au toit, est noir comme l'âtre d'une cheminée. J'ai parlé de la propreté des paysans lithuaniens, et je crois que c'est un mérite qu'on ne leur contestera pas : à cet égard, leurs femmes peuvent rivaliser avec celles des Hollandais ; cependant, par un contraste qui m'a paru bizarre, pendant le repas elles laissent entrer les cochons, qui viennent jusque sous la table gronger entre les jambes, et ramasser les débris.

QUATRIÈME PARTIE.

La Russie.

CHAPITRE XIII.

Le Départ pour la Sibérie.

On nous donne quelques *piètacks*. — Nous savons le goût du vodski. — Un *casino* dans les champs. — Le sujet de nos entretiens. — Les soldats pseudonymes. — Mon ami Gracioso. — Le type du farceur de régiment. — La comédie. — Le départ imprévu. — Courts adieux. — Plusieurs détachemens de prisonniers. — Le point de réunion. — Mouvement de l'armée russe. — Nos conjectures. — Grande alarme en Russie. — Projet de désertion. — On hésite. — Les objections. — Je les lève toutes. — Notre projet est arrêté. — La première occasion. — Nous la saisissons. — La pluie vient à propos. — Heureuse confusion. — Course à travers champs. — Nous revoyons les bords de la Bérésina. — Les trois baraques et un dépôt de la manufacture de Sèvres. — Je veux construire un radeau. — Le gué qui n'en est pas un. — La première leçon de natation. — Comment nous nous procurons du feu. — Le supplice des cousins.

Les Français aiment à se voir entre eux, à se rapprocher, à causer, à se divertir ; si nous avions eu de l'argent, nous n'aurions pas manqué de nous donner rendez-vous chez le juif. Mais les Russes nous firent distribuer une seule fois quelques *piètacks*, et nous n'en eûmes tout juste que pour savoir le goût du *vodski*. Il fallut donc chercher un lieu de rassemblement où nous pussions venir gratis : nous choisîmes pour

notre *casino* une grange isolée à l'une des extrémités du village. Là, assis sur la paille, nous faisions de longues séances, où la France n'était pas oubliée. Napoléon et la Grande-Armée revenaient à chaque instant dans nos conversations... Chacun émettait son idée sur ce qui devait se passer : on ne savait rien, mais on présumait.

C'est durant ces entretiens, dont les souvenirs et les espérances faisaient tous les frais, qu'on apprenait à se connaître. Ceux qui se convenaient mutuellement se liaient entre eux, on devenait amis, mais sans jamais se demander son nom : cela se pratique ainsi parmi les soldats. Le nom du pays, le titre du grade, le numéro du régiment, l'indication de l'arme, ou bien quelque sobriquet pris du caractère de celui à qui on le donne, de sa tournure, ou d'une circonstance particulière de sa vie, sont des désignations suffisantes pour appeler ou répondre quand on est appelé. A l'armée, dans une garnison, dans une déroute, tout le monde est pseudonyme.

De tous les prisonniers, celui que je recherchais le plus particulièrement était un Parisien : on aurait pu l'appeler *court en pattes*, car il était petit et gros ; la *Passoire*, car la petite-

vérole l'avait horriblement marqueté; le *Basset*, car il avait les jambes cambrées ; enfin, quoique bien pris, il était bâti de façon qu'il y aurait eu trente-six manières de l'appeler. Mais en marchant, le Parisien se balançait crânement : élevant ses épaules, se renversant le dos, écartant ses bras courbés, la paume des mains tournée en dedans, penchant sa tête, se pavanant sous ses guenilles, il aspirait à se donner des grâces; c'est ce qui fit que nous le nommâmes *Gracioso*. A Paris, Gracioso n'aurait été qu'un beau faubourien, mais sous les drapeaux il avait pris des manières; il avait comme on dit le chique militaire, et puis il était enjoué, spirituel et vif dans la répartie. Il contait, il inventait. En toute occasion il avait toujours quelque chose ou à dire ou à faire : c'était un mot, une grimace, une contorsion, une gambade, une imitation grotesque. — Sacré singe, vrai sans-souci, disaient les autres; il faut rire malgré soi! Enfin, mon compatriote, mon ami Gracioso, était le véritable type du farceur de régiment.

Sa bien heureuse humeur me mit aussi en veine de gaîté : pour rompre la monotonie de notre séjour, je m'avisai de créer un spectacle, et je brochai à la hâte quelques scènes burles-

ques, dans lesquelles Gracioso figurait le principal personnage.

Nous nous étions associés trois ou quatre camarades. Déjà chacun sait son rôle, et nous sommes prêts à donner notre première représentation, à laquelle ont été conviés les prisonniers du village voisin, lorsque, le 14 mai au matin, un paysan, qui remplissait sans doute les fonctions de bourgmestre, vient faire sa ronde dans tous les logemens, et nous annonce qu'il faut partir à l'instant même pour Bobruisk, où, dit-il, on viendra nous prendre pour nous conduire en Sibérie.—En Sibérie! s'écrie Gracioso; et notre comédie donc! ah bien! le tour est fameux! en Sibérie! moi qui comptais, avant six mois d'ici, pincer mon rigodon à l'Ile-d'Amour, ou au Grand-Salon de la Courtille, chez mon cousin Desnoyers..... Allez vous y faire mordre à présent!

Notre désappointement fut extrême; Gracioso seul ne se montrait pas consterné.... En moins de cinq minutes nous fûmes prêts: notre bagage était léger, il se bornait à la simple musette, espèce de sac dans lequel nous mettions nos vivres. Nous fîmes nos adieux à nos bons Lithuaniens; mais auparavant nous eûmes soin de bien déjeûner et de couper chacun un gros

morceau de pain... A dix heures et demie nous quittâmes notre cantonnement. Un seul paysan était chargé de diriger notre petite colonne, qui, après deux heures de marche, atteignit la grande route, où un grand nombre d'autres prisonniers ne tardèrent pas à nous rejoindre.

En arrivant au point central de réunion, nous fûmes tout surpris de voir des équipages de guerre, des officiers, des régimens de cavalerie, de l'infanterie, de l'artillerie, et de nombreux détachemens de recrues qui se rendaient à Bobruisk avec rapidité. Ce grand mouvement, cette activité extraordinaire, la précipitation de notre départ, les figures sombres et sérieuses des soldats qui défilaient devant nous, tout enfin semblait se réunir pour nous convaincre que l'armée française avait repris l'offensive, que l'armée russe était vigoureusement repoussée, et que, dans la crainte d'une nouvelle invasion, le Czar allait déployer toutes ses forces. — Je parierais qu'ils auront reçu une brûlée, nous dit Gracioso en se frottant les mains; si l'on pouvait leur avoir donné une bonne pile! là, que le diable en prenne les armes... Nous exprimions tous les mêmes vœux, et dans les conséquences que nous tirions de ce déplacement de troupes, nous ne nous trompions pas... c'é-

tait la victoire de Lutzen qui avait jeté l'alarme en Russie.

Nous allions toujours sans guide et sans escorte. Notre colonne, continuant à s'alonger, se sépara en petits pelotons. Gracioso et moi nous nous tenions en arrière avec deux jeunes conscrits et deux caporaux d'infanterie, l'un béarnais, l'autre auvergnat. Dans ce groupe, nous nous connaissions tous, et nous avions confiance les uns aux autres. Pendant que je cheminais un peu en avant de mes camarades, je me retournai tout à coup, et leur fis signe d'arrêter. — Mes amis, leur dis-je, lorsque nous sommes partis ce matin, je n'étais pas du tout décidé à aller en Sibérie; mais je vous déclare que, d'après ce qui se passe sous nos yeux, je suis bien déterminé à ne pas même entrer dans Bobruisk : selon moi, c'est le moment de déserter ou jamais. — Bravo! bravo! s'écrièrent à la fois Gracioso, le Béarnais et l'Auvergnat. — Bien parlé, Marin de la garde: dit à son tour Gracioso; brûlons-leur la politesse à ces chinois de Russes. — Je crois, repris-je, que les Français ne sont pas loin : du courage, et nous ne tarderons pas à les revoir. — Eh bien! conscrits, dit Gracioso aux deux plus jeunes, vous êtes là comme des *quoniam bo-*

nus; voyons, qu'en pensez-vous? Ils répondirent qu'ils feraient comme nous. Alors, examinant avec soin tous les accidens du terrain, et nous concertant à voix basse, nous continuâmes de marcher sur la route, tantôt seuls, tantôt au milieu des Russes, qui nous eurent bientôt dépassés.

Nous étions tous bien décidés à recouvrer notre liberté; mais, après le premier enthousiasme, on se mit à réfléchir, et les objections commencèrent. — Une chose qui m'embarrasse, dit l'Auvergnat, c'est pour demander les chemins; cette diable de langue, le plus malin n'y entend goutte : si c'était dans nos pays... — Ah oui! réplique Gracioso, on te fera des Polonais qui parlent charabia! — Si seulement nous avions de l'argent ou des vivres, observe le Béarnais... — Moi, dit un des conscrits, ce qui me refiche, c'est que nous sommes nu-pieds. — Tu passeras chez mon condonnier, lui dit Gracioso, qui n'était pas mieux chaussé, il te fera une paire d'escarpins... — Et quand il y aura des rivières et des marais à traverser, dit à son tour le second conscrit, comment feront-ils, ceux qui ne savent pas nager? — Ils plongeront, répond Gracioso. — Non, non, repris-je, ceux qui ne savent pas nager. je me

charge de le leur apprendre en quelques heures ou de les passer sur mon dos (Gracioso me saute sur les épaules). Allons, laissez donc! — Ne vous fâchez pas, Marin; Marin, surtout, ne vous fâchez pas... — Quant à de l'argent, continuai-je, nous n'en avons pas besoin; il ne nous faut que des vivres, et nous en aurons; tous les barons parlent français, ils aiment et estiment notre nation; ils s'empresseront certainement de venir à notre secours, et leurs paysans eux-mêmes ne seront pas assez durs pour nous refuser un morceau de pain; et puis soyez sans inquiétude, nous ne nous perdrons pas; ne vous ai-je pas raconté que je me suis échappé de l'île de Cabréra sans autre guide que le soleil et les étoiles? — Le soleil, le soleil, murmura l'Auvergnat, c'est çà que nous le voyons souvent! — Allons, dit Gracioso, n'as-tu pas peur qu'il nous fasse faux bond? puisque le Marin t'en répond; un marin, c'est croyable, j'espère; çà connaît le Nord, et nous... N'est-ce pas, Marin, que vous avez la boussole dans la tête? — Oui, oui, mes amis, n'ayez pas peur, je suis sûr de mon fait; je ne me dissimule pas que nous aurons à vaincre de grandes difficultés, mais avec de la résolution et de la persévérance nous arriverons. — Ah! si j'avais des

souliers! répète un des conscrits. — Encore toi, avec tes souliers! interrompt Gracioso; tu ne vois pas que tu nous scies avec tes souliers! — Eh! mon Dieu, repris-je, des chaussures, est-ce d'aujourd'hui que nous n'en avons pas? Rejoignons l'armée; là, on nous donnera ce qui nous manque. — Eh bien! en avant! s'écrièrent ensemble l'Auvergnat et le Béarnais. — En avant! répète Gracioso; nous aurons de tout à gogo, et nous brosserons les Russes. D'abord, moi, je vais en avant. Sans doute *Dur-à-cuire* (il voulait dire l'Empereur) leur a déjà fait voir le tour; mais il faut que je sois là pour le bouquet; il faut que j'attrape la croix, il n'y a pas à dire; vous me porterez les armes, conscrits!

Les conscrits que Gracioso plaisantait étaient maintenant tout aussi résolus que lui. Notre fuite était donc un projet définitivement arrêté, et nous étions bien décidés à le mettre à exécution le plus tôt possible.

Ce ne fut qu'à un quart de lieue environ de Bobruisk, que nous crûmes pouvoir tenter la fortune. Une pluie fine tombait depuis une heure; bientôt elle se change en une averse. et comme on apercevait déjà la ville, les soldats russes, qui jusque-là s'étaient trouvés constam-

ment à une petite distance de nous, ou en avant ou en arrière, doublent le pas pour aller y chercher un abri. Dans le même moment, un régiment de dragons qui avait mis pied à terre à l'entrée du pont se hâte de remonter à cheval pour entrer dans Bobruisk.

Ces deux circonstances occasionnent une sorte de confusion, à la faveur de laquelle nous nous élançons sur la droite, à travers la forêt. Aussitôt, courant, sautant par-dessus les troncs et les buttes de terre, évitant ou franchissant les piles de bois qui s'élevaient de toutes parts, nous nous éloignons, sans oser regarder derrière nous. Enfin, après un grand quart-d'heure, tout hors d'haleine, nous nous arrêtons sous un sapin.

Nous n'y restâmes que le temps de respirer, et dès que nous fûmes en état de nous remettre en marche, appuyant toujours à gauche, nous tâchâmes de gagner les bords de la Bérésina : il nous fallut une heure pour les atteindre. Alors chacun de nous s'approcha avec empressement pour revoir ce fleuve auteur et témoin du plus horrible de nos désastres. En cet endroit, la Bérésina coule dans un lit profondément encaissé, et les hautes et sombres forêts qui le dominent donnent à la surface de l'eau une

teinte noire qui porte à l'ame une sorte d'effroi.

Le bonheur d'être libres, et peut-être aussi le retour du beau temps, qui nous permettait de revoir les doux rayons du soleil, bannirent promptement de nos esprits les idées lugubres et les tristes souvenirs. Obligés de longer la rivière jusqu'à ce que nous eussions trouvé quelque moyen de la traverser, nous continuâmes à suivre gaîment l'escarpement de la rive, qui s'adoucit peu à peu et nous conduisit par un chemin en pente douce à une jolie pelouse élevée seulement de quelques pieds au-dessus des eaux de la Bérésina.

La fatigue que nous éprouvions, et la nuit qui commençait à devenir obscure, marquèrent là notre première halte ; nous nous étendîmes sur l'herbe, et le sommeil ne tarda pas à venir fermer nos yeux.

A notre réveil, que la fraîcheur et la rosée rendirent matinal, nous fûmes fort étonnés de voir non loin de nous trois baraques que l'obscurité nous avait cachées la veille. Après nous être assurés qu'elles étaient abandonnées, nous y entrâmes, et nous y prîmes un vieux pot qu'on y avait laissé, au milieu de quelques rebuts de vaisselle de terre que Gracioso nous avait signalés comme un dépôt de la manufacture de Sè-

vres. Je fus tenté de démolir une de ces chaumières, afin d'en employer les charpentes à nous construire un radeau ; mais je réfléchis à la longueur du travail et au danger d'une surprise. D'ailleurs, comment rassembler les pièces de bois, où nous procurer les liens nécessaires, et ensuite des avirons pour nous diriger et lutter contre le courant? Ces considérations me déterminèrent promptement à renoncer à mon idée.

Nous reprîmes donc notre chemin, nous avançant toujours entre le fleuve et la forêt, qui était à une cinquantaine de pas sur notre droite. Au bout de quelque temps nous parvînmes à un point où, par un coude très-enfoncé, la Bérésina forme une espèce de baie hérissée de joncs dont la pointe perçait la surface de l'eau. Pensant avoir rencontré un gué, nous nous déshabillons sur-le-champ, et nos haillons perchés sur notre tête, nous nous risquons au milieu des herbes ; mais nous n'allons pas loin ; bientôt nous avons de l'eau jusqu'au menton.—Marin, Marin! me crie Gracioso, eh! le conscrit qui s'enfonce dans la *julienne!* et en effet, il n'avait plus pied. Je le saisis comme il allait disparaître, et pour que ceux qui ne savaient pas nager ne se noyassent pas, nous revînmes tous sur le bord.

Je vis qu'il était urgent de donner ma première leçon de natation ; je choisis un endroit propice, et je commençai à enseigner les mouvemens aux deux conscrits ainsi qu'au Béarnais, tandis que Gracioso et l'Auvergnat, qui étaient capables de se tirer d'affaire, profitaient de l'occasion pour s'exercer. — Attention, criait Gracioso en s'adressant à mes élèves, voilà comme on fait la coupe... voilà comme on se tient sur le dos, çà va tout seul... hardi ! conscrits !... hardi ! Béarnais ! retournez-vous, il n'y a rien de si facile ; vous feriez la planche si vous n'étiez pas dès bûches..... A-t-il du mal avec eux, notre amiral ?... ah ! chiens de plomb... faut-il aller chercher les vessies ?.... Non, non, des liéges, n'est-ce pas ? un grand morceau comme la plaine des Sablons... Remuez donc, conscrits.... qu'est-ce qui vous gêne ? est-ce votre caleçon ?.... Marin, Marin, tenez de près la sangle, on va boire un coup.

Une séance de deux heures dans l'eau, et la marche que nous avions faite, nous avaient ouvert l'appétit ; nous mangeâmes un peu de pain et de l'oseille crue ; puis, ce festin terminé, nous reprîmes le chemin qui nous avait amenés ; et après que nous eûmes parcouru plusieurs lieues dans la forêt, sans nous écarter de

la Bérésina, nous aperçûmes un village assez considérable. Nous avions bien envie de le traverser, espérant qu'il nous offrirait quelque ressource ; mais si près de Bobruisk, il y avait le danger d'être arrêtés : nous nous décidâmes donc à faire un long détour, et nous entrâmes dans un sentier qui semblait se diriger par la forêt vers le point que nous voulions atteindre ; mais il aboutissait à de vastes marécages, au milieu desquels il se prolongeait sur des rondins de bois qui ne nous empêchaient pas d'avoir de l'eau jusqu'au jarret.

— Ah bien ! en voilà une, de grenouillière ! s'exclamait à chaque instant Gracioso ; puis il demandait : — Est-ce que nous allons coucher là-dedans ? Cette fois, Marin, vous y avez la main pour naviguer. — Çà commence joliment à m'embêter, marmotait l'Auvergnat ; çà roule sous les pieds : ces b... de Cosaques, c'est eux la cause.... Ah ! je te leur revaudrai çà. — Il est en colère, l'Auverpin, reprenait en riant Gracioso. Tu t'apaiseras, mon ami : nous allons arriver à l'auberge tout à l'heure ; je te ferai bassiner ton lit, sois tranquille. — Eh ! tais-toi donc, badaud ! — C'est vrai, dit le Béarnais, on n'entend que lui : il a toujours la parole... A la bonne heure le Marin, il ne dit mot, et il va toujours.

Nous allâmes tant et si bien que la nuit nous surprit.... Où trouver maintenant un abri, et surtout une place sèche pour pouvoir nous reposer?..? Nous cherchons long-temps ; enfin nous avons découvert à peu près ce qu'il nous faut ; mais nous sommes transis par l'effet de l'humidité, nous n'avons point de feu, et pas le moyen de nous en procurer. Me rappelant le procédé des sauvages, j'essaie de frotter violemment deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre. Gracioso riait à s'en tenir les côtes. — Si vous faites du feu d'une patte, me disait-il, je veux bien que le diable me casse l'autre.

Je frotte long-temps, et ses quolibets ne cessent pas. — Il va nous faire des tours de physique, répétait-il. — Tu te moques, observait l'Auvergnat à ce ricaneur; tiens, ceux-là ne sont que des conscrits, ils t'en apprendront. As-tu vu quelquefois l'essieu de bois prendre feu rien qu'en tournant dans son moyeu? — Non. — Eh bien! tais-toi. Tenez, donnez-moi, Marin, j'ai la poigne plus forte que vous. Je passai les morceaux de bois à l'Auvergnat, et il y alla de si bon cœur, qu'à la fin nous les vîmes s'enflammer. — Hein! dit-il à Gracioso, en lui portant brutalement les bouts de bois sous le nez, çà te la coupe! — Ah! que c'est gentil ce

que tu fais là !... veux-tu te sauver, vilain marsouin ! — Est-ce que tu prendrais la mouche, par hasard, répliquait l'Auvergnat, tu ne vois pas bien que je plaisante. — Ah ! oui, tu es encore un beau moineau pour plaisanter... tiens, tu es gai comme un croque-mort le jour de la Passion.

A peine eûmes-nous établi notre feu, que nous fûmes assaillis par des myriades d'insectes qui nous couvraient de leurs brûlantes piqûres. Nous cassâmes des branches d'aulne, dont nous agitions vivement le feuillage dans tous les sens. Mais, malgré nos efforts, cette nuée dévorante nous entourait toujours; sans cesse les escadrons ailés revenaient à la charge avec le plus opiniâtre acharnement. — Polissons de cousins ! disait Gracioso, persévérant dans son humeur joviale. Savez-vous, Marin, qu'ils ne sont pas du tout aimables les cousins du pays!... Ah mais vraiment, ajouta-t-il en se grattant alternativement partout, ma parole d'honneur, il n'y a pas sur mon corps large comme un centime qu'ils n'aient dégusté... C'est que c'est très-sérieux, çà me démange et j'enfle; je ne suis qu'ampoules! Vous verrez que demain matin je vais être comme un ballon. Faut-il aimer le petit tondu ! faut-il l'aimer pour s'exposer à

des avanies pareilles! Ah! que je voudrais lui montrer ma peau : elle en est criblée... je gage que s'il nous voyait dans cet état, il nous ferait tous barons... oui, barons, c'est le moins..... ah! jarni coton, mam'selle Suzon, çà me dévore... eh! les autres, sentez-vous çà comme moi?... quelle chienne de jouissance... oh... oh... c'est trop fort; il me ferait comte de l'empire! Et à mesure qu'il prenait, qu'il nous donnait des titres, il se mettait tout en sang.

Mais nous n'étions pas moins tourmentés que lui. Pendant sept mortelles heures il nous fallut endurer ce supplice, sans pouvoir goûter un instant de sommeil.

Heureusement nous avions avec nous Gracioso pour nous impatienter et nous faire rire. Il gouaillait les conscrits; il forçait le Béarnais à se défendre d'être Gascon; il faisait jurer l'Auvergnat, et moi, il m'amusait, bien que quelquefois je fusse obligé de le rappeler à l'ordre. En somme, il nous faisait à tous passer le temps, et nous avions en lui une merveilleuse distraction.

CHAPITRE XIV.

L'Ile et le Hameau.

La seconde leçon. — Nous tentons le passage. — Trois de mes compagnons se donnent peur. — Colère de Gracioso et de l'Auvergnat. — Le dernier morceau de pain. — Le hameau de l'île et l'habitation du seigneur. — Nous sommes attaqués par des chiens. — On nous prend pour des voleurs. — Le coup de fusil. — L'accident de Gracioso. — Ses reproches. — On est de mon avis. — Les coups de hache. — Le chemin en biais. — Le gué impraticable. — Grande joie. — L'entrechat de Gracioso. — Trois décisions importantes. — A tour de rôle. — Je suis désigné par le sort. — Nous sommes affamés.

Dès que le jour nous eut permis de lever le camp, nous nous empressâmes de sortir du marécage et de regagner les bords de la Bérésina; nous ne nous arrêtâmes qu'à midi : alors la chaleur se faisant vivement sentir, je songeai à donner à mes élèves leur seconde leçon de natation. A la hauteur où nous étions, la rivière n'était pas très-large, et la rive opposée paraissait d'un accès facile. Après la leçon, je déterminai mes camarades à tenter le passage. Je fis d'abord deux voyages pour transporter tous nos effets; j'essayai ensuite de faire placer un

des conscrits derrière moi, les deux mains appuyées sur mes hanches, de manière à ce qu'il n'eût plus à agir que des pieds.

Nous nous essayâmes quelque temps au bord de l'eau, et tout eût été le mieux du monde, si le camarade avait pu bannir la peur. Après bien des irrésolutions, au moment de partir, il ne put jamais se décider. — Allons, Béarnais, dis-je, montrez que vous êtes plus hardi que lui. J'eus beau piquer l'amour-propre du Béarnais, il ne voulut pas; l'autre conscrit ne se souciait pas non plus de s'aventurer, et tous trois prétendaient qu'ils n'étaient pas assez forts, et qu'il fallait attendre une troisième leçon, ou bien aller jusqu'à ce qu'un gué se présentât.

Cependant Gracioso ainsi que l'Auvergnat étaient parvenus de l'autre côté. Le premier, en me voyant revenir seul pour chercher notre bagage, se mit à lancer contre le Béarnais et contre les conscrits un feu roulant d'épigrammes et de lazzis de toutes les couleurs. — Qui m'a bâti des pékins de cette espèce? ils sont donc de la race des chats!... O panades! panades! L'Auvergnat grognait : — Pour des conscrits, je conçois, je leur pardonne; mais pour un Béarnais, un Gascon, que çà se fait toujours valoir! Sacré propre à rien!.... Et çà est capo-

ral encore! Ah! que je voudrais qu'un bon Cosaque lui tombe sur le dos.

Je tâchai d'apaiser l'Auvergnat, et quand il eut assez tempêté, nous repassâmes tous trois la rivière.

Ces allées et ces venues nous avaient fait perdre beaucoup de temps, et, ce qui était plus malheureux encore, nous avaient donné un violent appétit. Nous en étions à notre dernier morceau de pain : il y passa complètement, malgré toutes les remontrances d'une prudente économie. Nous marchâmes ensuite jusqu'à la chute du jour, et, rentrant alors dans la forêt, nous allâmes y chercher un refuge et du repos.

Le lendemain, même marche, mêmes exercices de natation, même appétit, mais plus de pain, et par conséquent plus de déjeûner. Vers les onze heures, nous apercevons tout à coup une petite île, au milieu de laquelle s'élève un hameau et une assez jolie maison, que son apparence nous fait juger être celle du seigneur. Deux ponts sont établis pour la communication. Après nous être bien concertés, nous nous hasardons à en traverser un, dans le double but de demander des vivres et de voir s'il n'y aurait pas quelque bateau dont nous pussions disposer pour passer la rivière.

La maison du seigneur, où nous voulions nous adresser d'abord, était située au bout de l'île à droite. Au lieu de nous y rendre directement, nous faisons le long tour, en prenant à gauche, afin de pouvoir faire notre inspection sur le bord de l'eau; mais hélas ! à peine sommes-nous à moitié chemin, que deux gros chiens sortent d'un taillis en aboyant, et nous attaquent avec fureur. Nous sommes saisis d'épouvante, et nous voilà sautant par-dessus des toiles étendues sur l'herbe, et prenant à toutes jambes la ligne la plus courte, pour sortir de cette île malencontreuse. Nous nous sauvions comme des voleurs, et sans doute les habitans eurent l'idée que nous en étions, puisqu'au moment même où nous atteignions la forêt, on nous lâcha un coup de fusil qui ne blessa personne.

Le pauvre Gracioso ainsi que l'un des conscrits avaient été mordus, le premier à la fesse et le second au bras gauche, ils restaient un peu en arrière de nous ; mais le coup de feu leur rendit du courage et des forces, et, quoiqu'il y eût alors moins de danger, puisque nous étions dans le bois, et que les chiens avaient cessé de nous poursuivre, nous n'en continuâmes pas moins de courir. Quand nous nous ar-

rêtâmes, nous étions tellement essoufflés que pendant quelques minutes il nous fut impossible de prononcer une parole; mais ensuite nous ne pûmes nous empêcher de rire aux éclats, en voyant l'air piteux et les grimaces du petit conscrit. Quant à Gracioso, il souffrait aussi de sa morsure; mais ce qui lui faisait le plus de peine, c'est que son pantalon avait été déchiré; il en raccommodait les lambeaux avec des épines, en guise d'épingles. — Joli début! s'écriait-il, belle réception, ma foi, de la part des maîtres et des chiens! Les uns nous prennent pour des canards sauvages, et les autres pour des gigots de mouton! Si du moins ma *pelure* n'était pas entamée! mais c'est çà qui est le plus guignonant. Où est-il donc celui qui nous vantait tant la bonté de ces honnêtes barons? Cette apostrophe s'adressait directement à moi. — Mon cher Gracioso, lui répliquai-je, vous qui êtes un garçon d'esprit, comment pouvez-vous dire de pareilles choses? Leur avez-vous parlé à ces barons pour les accuser; et ne voyez-vous pas que notre mésaventure n'est due qu'à notre imprudence? Nous nous sommes présentés en troupe comme des étourdis, tandis qu'un ou deux d'entre nous seulement auraient dû se diriger vers la maison; alors je ne doute pas

qu'on ne nous eût fait un tout autre accueil.

Chacun fut de mon avis. — Le Marin a raison; il faut écouter le Marin, disaient les conscrits et le Béarnais. Si nous l'avions écouté hier, nous serions à présent de l'autre côté de la rivière. Je vis que si nous tentions de nouveau le passage, ils ne reculeraient plus devant l'entreprise. Et comme il était d'autant plus urgent de prendre ce parti, que nos estomacs grondaient faute de vivres, je proposai de nous mettre en route à l'instant même pour tâcher de découvrir un point où le trajet de la Bérésina fût facile à effectuer.

Vers les six heures du soir, nous venions de quitter la grande forêt, et nous marchions dans un petit bois qui continuait à longer la rivière, lorque nous entendîmes retentir des coups de hache. Nous écoutâmes attentivement, et nous dirigeant en silence du côté d'où partait le bruit, nous pûmes bientôt apercevoir à travers les branches trois paysans qui taillaient des arbres au bord de l'eau. Après les avoir dépassés nous nous mîmes en observation derrière des arbrisseaux, afin d'examiner et de reconnaître la position. La rive opposée était beaucoup plus basse que celle où nous nous trouvions; la forêt qui la bordait était souvent

interrompue par des terrains cultivés, et dans l'éloignement, on découvrait une vaste plaine semée çà et là de gros bouquets de bois. En reportant la vue de notre côté, on remarquait un sentier qui allait aboutir en biais à la rivière. Certainement il y avait là un gué dont la direction devait être transversale.. Persuadés que nous ne nous trompions pas, nous attendîmes là avec la plus grande impatience que la nuit fût venue et que les paysans fussent partis.

Ils ne tardèrent pas. Dès qu'ils se sont retirés, nous nous mettons nus, et, nos paquets de hardes bien ajustés sur nos têtes, nous entrons tous les six dans l'eau, sur une seule file. C'est moi qui vais en avant pour sonder le passage : c'en est un, mais pour le moment il n'est pas guéable. Je ne suis pas à moitié chemin, que déjà j'ai perdu pied. Je me retourne et fais part à mes compagnons de ma triste découverte. Allons ! leur dis-je, il n'y a pas à hésiter, il faut faire le reste à la nage. Je transporte d'abord nos paquets sur l'autre rive ; l'Auvergnat et Gracioso s'élancent après moi ; nous abordons, et je reviens chercher les deux conscrits ainsi que le Béarnais. Cette fois ils sont résolus : je les guide, les aide, les soutiens, et au bout de quelques minutes nous nous

trouvons tous réunis de l'autre côté de la rivière. Il nous semble dès-lors que nous avons franchi les limites de la Russie; nous sautons comme des enfans, nous bondissons de joie. L'un fait dix culbutes sur l'herbe; l'autre chante à gorge déployée; nous sommes obligés de le faire taire: Gracioso se place dans une position d'escrime: — *Une, deux*, crie-t-il, *à toi, à moi la paille de fer;* il se fend à fond, comme s'il avait un adversaire devant lui. Gracioso bat des entrechats: il nous dit qu'il va passer un six; il n'arrive pas mais en retombant, il prend une des ces poses gracieuses qu'il a souvent admirées à la Gaîté ou à l'Ambigu-Comique.

Lorsque notre ivresse fut un peu calmée, nous tînmes conseil. — Laissez parler le Marin, dit Gracioso, en venant appuyer sur l'une de mes épaules sa figure contre la mienne; le Marin est notre chef de file... c'est lui qui doit avoir la parole... Voyons, parlez, Marin... — Oui, oui, oui. Tous sont disposés à m'entendre. — A présent, dis-je, que nous avons laissé la Bérésina derrière nous, le premier pas est fait, et le premier pas est toujours le plus difficile. Nous rejoindrons, je n'en doute pas; mais il ne faut pas commettre d'imprudence. D'abord, je pense que nous ne devons pas nous arrêter

avant de nous être procuré des vivres.—Adopté, interrompit Gracioso, car mon estomac bat la breloque d'une fière force. — Nous serons encore plus d'une fois dépourvus, continuai-je; et, pour trouver notre subsistance, il nous faudra entrer dans les villages; mais je ne vois pas la nécessité de nous exposer tous. L'un de nous, deux au plus se détacheront, afin de s'assurer des dispositions des habitans, et surtout pour voir s'il n'y a pas de chance de rencontrer des Cosaques ou des Russes. — Ah! oui, interrompit Gracioso, car ce sont des vilains messieurs. — Comme cette reconnaissance, poursuivis-je, n'est pas sans danger, nous irons chacun à notre tour; et pendant que ceux qui seront désignés s'avanceront, les autres se tiendront à l'écart ou se cacheront dans les bois. —Bien tapé, mon amiral, dit Gracioso; et tous les camarades approuvèrent.

On tira aussitôt au sort pour savoir qui commencerait, et je fus désigné avec l'Auvergnat. Ces résolutions prises, nous continuâmes à remonter le cours de la Bérésina, en suivant un chemin qui obliquait à gauche. Il me serait impossible d'indiquer avec précision l'endroit où nous avons traversé le fleuve. Cependant ce dut être dans la direction de Swislocz,

à dix ou douze lieues au-dessus de Bobruisk.

Maintenant, dans cet itinéraire, je ne compterai plus les journées de notre périlleuse pérégrination. Nous marchons; mais au milieu de nos perpétuelles inquiétudes, de nos craintes, de nos agitations sans cesse renaissantes, les dates nous échappent, et nous n'avons guère le loisir de les remarquer.

Notre vie n'est plus qu'un véritable vagabondage dans le temps comme dans l'espace. Les jours et les nuits s'écoulent; mais pour nous il n'y a plus d'époques que les incidens de notre course, que les faits qui nous atteignent, les occurrences bizarres qu'on ne peut jamais oublier. Tout le reste se résume en un bloc d'adversité et de misère; c'est le fond du tableau; les épisodes seuls se dessinent, et, je le crois, toujours avec un vif intérêt. Après cela nous errons par la pluie battante qui, durant la plus grande partie de 1813, tomba comme un déluge sur ces contrées. Nous errons, nous demandant chaque jour où nous sommes, et ne l'apprenant pas.

Dans cette situation, la faim est notre tourment habituel; puis avec elle, ce sont des transes qui se renouvellent à chaque instant. Les aboiemens inopinés d'un chien, les cris des pà-

tres, dont ces vastes forêts ont retenti, un cheval qui secoue sa crinière, non loin de nous, le craquement d'une branche que le vent a rompue, le bruit subit d'une voiture : tout nous fait fuir, tout nous épouvante, et les bois ne sont plus assez noirs, assez épais pour nous cacher. A chaque souleur nous voudrions pouvoir nous enfouir à cent pieds sous terre.

Nous avons besoin de nous approcher des habitations, des hameaux, des bourgs, des villages; c'est là qu'est notre pain. Pourtant l'aspect de chaque maison nous fait trembler, et le soin de notre sûreté nous interdit les sentiers battus.

Les plaines découvertes n'existent pas pour nous, on nous verrait : notre route est une route à obstacles; ce sont des rivières sans pont, de profonds ravins, des marais fangeux, d'impénétrables broussailles sur la lisière des forêts. Nous ne pouvons faire un pas sans être arrêtés, sans être obligés à de pénibles détours; la clarté du jour est notre guide; et c'est elle aussi qui suspend notre course, et qui nous rejette avec les bêtes fauves au milieu des bois, où nous sommes réduits à brouter et à nous nourrir d'herbes que nous ne connaissons pas, de champignons qui peut-être sont vénéneux; et avec

ces dangers de toute espèce, ces privations, presque sans intervalles, point de repos à espérer, point de nuits tranquilles... Les cousins, que je ne vis nulle part en aussi grande quantité, ne nous laissent pas de répit : nous attendons les ténèbres avec impatience, car elles sont notre liberté, et ils nous font maudire les ténèbres... Nos visages sont en feu, ils sont tuméfiés ; nos yeux en aperçoivent les boursouflures ; nos mains, nos jambes, notre poitrine, notre cou, toutes les parties de notre corps sont imprégnées du poison corrosif que les terribles insectes ont déposé dans notre épiderme ; nous brûlons, nous nous déchirons avec nos ongles, nous nous ensanglantons... Au martyre que nous endurons, on dirait qu'on nous a passé la chemise du centaure Nessus !...

Voilà la carrière dans laquelle nous sommes entrés ; nous ne rétrograderons plus.

CHAPITRE XV.

Gracioso.

Nous sommes arrêtés par des marécages. — Une nuit à la pluie. — La faim nous presse. — Les dix francs de récompense. — Deux par deux. — Les femmes ont peur. — Le produit de la collecte. — Le pain qui étrangle. — L'effet d'un bon accueil. — Les deux chasseurs. — Je vais à la découverte avec l'Auvergnat. — La grosse blonde et les bonnes religieuses. — Le pain de seigle et les fromages à la pie. — On s'effraie et nous nous effrayons. — Nous devenons méfians. — La maison à cheminées. — Gracioso en belle humeur. — C'est son tour et celui d'un conscrit. — Il tombe bien.

La nuit approchait; un vent de sud-ouest soufflait avec violence et amoncelait sur nos têtes de noirs et épais nuages, qui déjà couvraient et obscurcissaient tout le ciel. Nous pressons le pas, mais arrêtés bientôt par un marécage nous réfléchissons qu'il est trop tard pour nous y engager, et nous rentrons dans le bois, où nous choisissons un abri. La pluie commençait à tomber; elle dura presque toute la nuit, et malgré les arbres nous ne cessâmes pas d'être mouillés.

Le lendemain au point du jour nous traversâmes à la hâte les marais qui nous avaient ar-

rêtés la veille, et au lever du soleil nous aperçûmes devant nous un village. — Marin, me dit Gracioso, voilà des maisons là-bas; est-ce que nous allons vous attendre ici? c'est que je suis pressé moi; je meurs de faim; aussi je promets dix francs de récompense payables à Paris, rue des Cordiers, n.° 6, à la première pomme de terre, betterave ou carotte qui voudra avoir seulement deux minutes d'entretien avec moi... — Moi je n'y tiens plus, dit à son tour le Béarnais. —Nous n'y tenons plus, répètent les conscrits... — Eh bien! arrive qui plante, reprit Gracioso. allons tous ensemble au village! et au petit bonheur!...

Il se mit à imiter avec sa bouche le bruit d'un tambour qui bat le pas accéléré: nous le suivîmes et nous entrâmes dans le village, sans avoir pris d'autre précaution que de nous informer près d'un petit pâtre s'il n'y avait ni Russes, ni Cosaques. Comme le seul but de notre expédition était d'obtenir quelques vivres, il fut décidé que nous nous séparerions, et que nous irions deux à deux frapper aux portes de toutes les maisons. Dans quelques-unes notre aspect hideux effrayait tellement les femmes, qu'elles refermaient à la hâte leur petite fenêtre et ne répondaient plus; dans d'autres on nous donnait

des morceaux de pain plus ou moins gros. A la fin de notre tournée nous en avions de quoi remplir deux musettes. Mais quel pain ! Il était de pur sarrasin, et par économie, l'on y avait laissé cette enveloppe du grain, qui, comme on le sait, ressemble assez à des écailles de poisson. Les premières bouchées, grâce à notre appétit, passèrent assez facilement, mais le repas ne s'acheva pas sans force grimaces que nous faisait faire ce maudit son, qui nous ratissait le gosier. — Ah ! pour le coup, dit Gracioso, en ayant l'air de s'étrangler, j'ai une arête dans la gorge ; mauvaise décoction, Marin, tout-à-fait mauvaise : ce n'est pas là notre pain de Gonesse.

Le bon accueil que nous avions reçu des paysans remonta un peu notre moral et dissipa une partie de nos craintes. Notre provision de pain suffit pour nous sustenter pendant quelques jours, et lorsqu'elle fut épuisée, nous entrâmes dans d'autres villages, où l'on fut plus ou moins libéral à notre égard, mais où il ne nous arriva aucune catastrophe.

Un matin nous étions cachés dans une forêt ; de notre refuge nous voyons passer à quelque distance de nous deux hommes vêtus à la française et portant chacun un fusil sous le bras. Nous les suivons d'abord de l'œil, ensuite nous

nous avançons sur leurs traces, et nous apercevons devant nous une assez grande maison isolée au milieu des bois. Ils y entrent l'un et l'autre. — Je me tromperais bien, dit Gracioso, oh ! ce n'est pas une cassine, il doit y avoir là de la bonne réjouissance. Qui va en parlementaire ? A qui le tour ? — Au Marin et à moi, répond l'Auvergnat. — Eh bien ! bon vent, l'Auvergnat, et ne reviens pas les mains vides !

Nous nous dirigeons vers l'habitation et nous arrivons ; après quelque hésitation nous pénétrons sous le vestibule ; une porte nous fait face : nous frappons.

Probablement on n'avait pas entendu, et nous n'osions pas redoubler, quand une grosse fille blonde, bien fraîche et bien jouflue, ouvrit une porte latérale. Elle allait sortir ; à notre aspect, elle s'arrêta, jeta un cri, et recula pour refermer la porte sur elle ; mais notre attitude suppliante la retint sur le seuil, et elle marmota quelques mots comme pour s'enquérir du motif de notre visite. — *Fransous prisonnier, misérables, un peu de klieba*, répondîmes-nous.

Alors elle rentra, et au bout de quelques minutes elle reparut accompagnée de deux personnes vêtues de noir. A leur costume, il nous sembla que c'étaient des religieuses. Elles s'em-

pressèrent d'abord ; mais tout à coup elles ralentirent le pas, puis soudain elles s'arrêtèrent, étonnées et effrayées sans doute de notre état de dénuement. Ce fut donc à distance qu'elles nous parlèrent et que nous échangeâmes, dans deux langues différentes, plusieurs phrases que notre pantomime rendait significatives.

Les deux religieuses nous avaient parfaitement compris : elles se retirèrent, et, immédiatement après, nous les vîmes revenir, l'une tenant dans ses mains deux fromages à la pie, l'autre un pain de seigle de huit ou dix livres. Oh ! les bonnes femmes ! puisqu'elles nous montrent des dispositions favorables, il faut en profiter : levant quatre doigts d'une main, je tâche de leur indiquer que quatre de nos camarades nous attendent dans la forêt. Cette précaution nous valut la moitié d'un autre pain, et nous nous éloignâmes après bien des remercîmens, dont elles nous eussent volontiers tenus quittes, car elles n'étaient pas fort rassurées.

Nous rejoignîmes nos compagnons, qui, du plus loin qu'ils nous virent avec des provisions, firent de grandes démonstrations de joie. Fort bien ! disions-nous, le pays est hospitalier ; avec de l'humilité et de la confiance, nous aurons accès chez les seigneurs. Toutefois, nous mé-

nageâmes nos vivres. Il fut convenu qu'ils dureraient trois jours; et comme j'étais chargé de la distribution, je sus rendre la décision irrévocable.

Le troisième jour expiré, nous n'avions plus rien, et il fallut quitter de nouveau les forêts pour se mettre en quête. Nous ne sommes pas à deux portées de fusil d'un village; pour y arriver, il ne nous reste plus qu'à traverser un champ où deux hommes et quelques femmes sont occupés à arracher de mauvaises herbes. Nous avançons; mais les femmes, qui étaient baissées, se relèvent, et aussitôt, en courant du côté des deux paysans, elles jettent des cris d'effroi. Surpris, épouvantés à notre tour, nous fuyons à toutes jambes. Peut-être n'eût-on pas songé à nous poursuivre; mais alors on ramassa des pierres, les paysans s'arment de bâtons, on nous donne la chasse, et nous regagnons rapidement la forêt, où nous ne nous arrêtons que quand les paysans ont cessé d'inquiéter notre retraite.

Nous nous étions dispersés, et nous ne pensâmes à nous rallier que long-temps après. Nous reconnûmes alors que nous avions fait une imprudence. Nul doute qu'en nous voyant en troupe, à proximité d'un bois, on ne nous eût pris

pour une bande de brigands. — Ah! quelle suée, dit Gracioso, quelle suée! mais aussi nous sommes fichus comme l'as de pique! ayons-nous la mine d'honnêtes gens? Oh! décidément le capitaine d'habillement se moque de nous... Il y a là deux caporaux; qui est-ce qui le dirait? sans ses galons, un caporal, ce n'est qu'un homme, pas davantage. — C'est toujours plus qu'un Parisien, répartit l'Auvergnat. — L'avez-vous entendu, Marin? est-elle grosse, celle-là? Ah! mon pauvre Auvergnat... tu auras encore de l'avancement, va: tu es assez bête pour faire un tambour-major.

D'après la leçon que nous venions de recevoir, il était bien évident que nous n'avions qu'un rôle à jouer, qu'une seul tactique à adopter: celle du loup, qui flaire avant de se mettre en campagne, et qui rentre sous bois à la moindre circonstance qui l'effarouche. Ce n'est pas que, subitement attaqués, nous ne fussions gens à nous défendre, bien que sans armes; mais ce moyen devait être notre pis-aller. Nous avions besoin d'un autre courage: nous désertions; les privations auxquelles nous nous étions exposés n'avaient qu'un but... notre liberté; nous n'avions qu'une seule idée: *rejoindre;* et Dieu sait les obligations que nous

imposait cette ferme volonté! La prudence devait être l'unique règle de notre conduite. Nous voilà donc plus méfians, plus craintifs que jamais; ce n'était plus qu'après une hésitation extrême que nous approchions des villages; un paysan isolé suffisait pour nous inquiéter: nous l'abordions toutefois; mais si celui-là se laissait facilement approcher, s'il voulait bien nous abandonner le morceau de pain qu'il avait emporté pour son repas, s'il nous rassurait sur la présence des Russes, cet autre que nous rencontrions le lendemain se mettait sur ses gardes; il nous parlait brusquement, et lui demandions-nous si les habitans de son endroit étaient hospitaliers, il nous invitait à nous en assurer par nous-mêmes; ses réponses étaient: *nicz naï* (je ne sais pas), ou *niéma* (je n'en ai point).

Dans les premier jours de juin, après avoir passé douze heures à chercher notre route à travers d'immenses marécages, nous étions revenus sur la lisière d'une forêt, mais plus fatigués et plus affamés encore que nous ne l'avions été jusque-là..... Tout à coup, de chaque côté du sentier que nous suivons, se déploient de vastes champs cultivés, et devant nous se dessine un élégante habitation, que le nombre de

ses cheminées nous signale comme une de ces maisons de seigneurs toujours bien pourvues, qui sont en effet les greniers d'abondance de la Pologne. — On fricasse ici, dit Gracioso, en faisant un temps d'arrêt grotesque, et en tirant son chapeau à une cheminée d'où s'échappait de la fumée ; puis, se grimant comme quelqu'un qui se délecte à humer quelque bonne odeur... Heun, çà sent la Râpée, çà sent la matelotte ; je parie qu'ils sont là-dedans cinq, six à table, et qu'ils ne nous ont pas seulement attendus. Ces gens-là connaissent si peu les usages ! on est si Savoyard en Pologne ! Dites donc, Marin, allez donc leur dire qu'on ne se conduit pas comme çà. — Des plaisanteries, lui répondis-je, ne sont pas des raisons ; allez vous-même, car c'est votre tour et celui de... le nom m'échappe. — Bah ! vraiment, c'est mon tour ! c'est différent, reprit Gracioso ; en ce cas, c'est donc à moi à faire le menu : que voulez-vous que je vous apporte ? un poulet rôti à point, une dinde aux truffes, des pieds de mouton à la poulette, ou bien une anguille à la tartare ?..... Voyons, décidez-vous : aimez-vous mieux du pain sec... Oui, du pain sec, n'est-ce pas ? c'est plus nourrissant. Allons, en route, camarade ! puis s'arrêtant : Savez-vous

que j'ai une fameuse venette.... Ce n'est pas le tout que les Polonais soient polis, il faut encore qu'ils soient honnêtes..... Et puis s'il y avait des Cosaques..... quelle soupe ils nous tremperaient!....

C'est avec ces différentes pasquinades, et en faisant les contorsions de peur les plus comiques que le pauvre Gracioso s'acheminait vers la maison du seigneur. Embusqués derrière de gros sapins, nous le suivions des yeux ainsi que son camarade, qui avait fait quelque difficulté pour l'accompagner. Quand il fut tout près de l'entrée principale, Gracioso se retourna vers nous, et là, le dos renversé, les jambes écartées l'une de l'autre, les bras tremblotans, et la bouche toute grande ouverte, il imitait d'une manière burlesque le frémissement convulsif des niais de mélodrame dans une scène d'effroi; enfin, regardant de droite et de gauche, il fait encore quelques gestes bouffons, il s'avance, nous croyons qu'il va frapper. Il pose les doigts sur le marteau et les retire brusquement, secouant sa main comme s'il se l'était brûlée... mais il revient en déterminé et frappe enfin.

La porte s'ouvrit presque immédiatement. Alors, prêtant l'oreille, nous entendîmes un bruit confus de voix, avec un accent singulier :

— *Ah ponjour, Mossié Français!..* Comment portez-vous?... Vous venir Minski? A ces paroles succédèrent de grands éclats de rire, et nous n'entendîmes plus rien. Ce nouveau genre de réception nous inquiéta quelque peu, puis beaucoup. — Je ne sais, dis-je à mes compagnons, mais il y a là-dedans de l'ironie et de l'insulte... J'ai bien peur pour nos camarades... les seigneurs de ce pays parlent mieux français que cela... Et prudemment nous commençons à battre en retraite, mais à très-petits pas. Nous écoutâmes et attendîmes encore. — C'est inutile, dis-je au bout d'une demi-heure, ils sont perdus, partons.

Le cœur attristé, nous fîmes le tour de la propriété, et tous nos doutes furent éclaircis; trois chevaux avec de petites selles très-hautes étaient attachés par la bride à un treillis qui séparait l'écurie d'un grand verger. Nous poussâmes ensemble le même cri : — *Ils sont dans les mains des Cosaques!* Aussitôt pleins de terreur, nous nous enfonçons dans la forêt; là, nous nous arrêtons, nous revenons sur nos pas pour jeter un dernier regard. L'œil au guet, nous prêtons en même temps une oreille attentive; si nous pouvions nous être trompés! Mais le bruit de plusieurs voix et un hourra qui n'é-

tait pas équivoque. ayant éclaté : — Décampons bien vîte, dit le Béarnais; et un quart-d'heure après nous courions encore.

Pauvre Gracioso! que sera-t-il devenu? et son camarade! ses pressentimens n'étaient que trop fondés, quand il hésitait à approcher du château!...

CHAPITRE XVI.

L'Hospitalité.

Le paysan et le tonneau. — Il est bienveillant. — Nous nous sommes bien orientés. — Le baron silencieux. — Le quartier de pain. — Nous serons bientôt nus. — Nous regrettons Gracioso. — Nous voyons de haut. — Nous ne sommes plus que trois. — Le moulin sans toiture. — Premier sommeil sur la paille. — Nous vivons de racines. — Nos misères au comble. — Nous touchons à notre dernier jour. — Les exhortations d'un jeune homme. — Il nous pousse par les épaules. — Encore un baron. — Premières nouvelles de la grande armée. — Mon désenchantement. — La baronne et les jeunes Polonaises. — Soins touchans. — Une alerte. — On nous fait cacher. — L'ukase de l'empereur Alexandre. — Notre bagage. — La lettre de recommandation et la bourse. — Les dames polonaises en prières. — Adieu !... adieu ! — Un nom que j'ignore. — Nowogredeck.

Nous étions à huit ou dix lieues au sud-ouest de Minski, que nous avions dépassé. Vers dix ou onze heures, un village se trouva devant nous, et, sur la porte de la première maison, nous aperçûmes un paysan occupé à nettoyer un tonneau. L'ordre de notre service se trouvant dérangé par la perte de nos deux compagnons, aucun de nous ne voulut aller en éclaireur pour prendre des informations ; c'est en vain que je stimulai le Béarnais et le conscrit, ils ne ré-

pondirent rien. Pour en finir nous nous mîmes tous les quatre en campagne. A notre approche le paysan suspendit son travail et nous vit venir sans témoigner aucune crainte. Nous étions exténués ; il nous fit entendre qu'il compatissait à notre état, et il se déplaça pour nous guider et nous montrer la maison du seigneur de l'endroit. A l'entendre c'était un digne homme, très-humain : *Dobre pana, dobre.* Chemin faisant je lui fis quelques questions qui avaient trait à la route que nous devions suivre, et par ses réponses j'acquis la conviction que nous nous étions bien orientés.

Derrière un massif d'arbres, nous trouvâmes le baron. C'était un homme de cinquante ans environ, au front vénérable, aux longues et épaisses moustaches, déjà grisonnantes; enveloppé dans sa capote à la polonaise, la tête recouverte d'un bonnet fourré, les deux bras appuyés sur une palissade, il semblait méditer. Il nous vit venir à lui sans bouger, écouta notre requête du plus grand sérieux, sans nous interrompre, sans même nous adresser un mot. Après que nous lui eûmes fait l'exposé de nos misères il se frotta le menton dans ses mains, nous tourna le dos, entra chez lui, en sortit avec un morceau de pain bis-blanc, nous le don-

na, et nous laissa le remercier et partir sans avoir l'air d'y faire la moindre attention.

Ce quartier de pain venait à point, mais il fut bientôt dévoré et n'augmenta guère nos forces. Marchant depuis long-temps exposés à des pluies continuelles, nous étions transis sous nos hardes, qui, déjà en très-mauvais état lors de notre départ, étaient maintenant réduites en lambeaux. Depuis au moins six jours, nous n'avions pu nous sécher entièrement une seule fois. Les nuits surtout étaient cruelles au fond de nos forêts : nous éprouvions d'horribles frissons, qui nous réveillaient en sursaut et interrompaient cent fois notre sommeil. Au point du jour le découragement s'emparait de nous : notre humeur était surtout rembrunie depuis la perte de ce pauvre Gracioso, dont l'inépuisable gaîté ne se démentait jamais. Oh! qu'il nous faisait faute, ce pauvre Gracioso! Avec lui tout était supportable, et dans nos misères, il n'y en avait pas de si grande dont il ne pût nous faire rire : aussi combien nous le regrettions! Nous nous disions : — Peut-être n'est-il pas tué ; mais il vaudrait mieux qu'il fût avec nous; et plus nous allions, plus nous sentions qu'il nous manquait.

Le second ou le troisième jour après la perte

de nos deux compagnons, nous nous trouvâmes sur un monticule assez élevé, où nous fîmes une petite pause, autant pour souffler et gémir, que pour prendre connaissance du pays que nous parcourions. Partout de belles prairies, à gauche une petite rivière et un moulin abandonné, à droite une jolie maison blanche, et pour y arriver un étroit sentier qui séparait en deux une pièce de seigle. La pluie n'ayant cessé de tomber depuis vingt-quatre heures, nous étions trempés jusqu'aux os; et pour dernière angoisse, il n'y avait rien, absolument rien dans notre bissac. — Comment diable allons-nous faire pour nous tirer de là? dit le conscrit; et comme personne ne répondait à cette interrogation. — Ah! c'est là votre avis? reprit-il, en ce cas, bonne chance et bon courage; pour moi, j'abandonne la partie, il n'y a pas de chien qui tiendrait à ce métier, j'en ai assez, et je n'en puis plus; qu'il y ait des Russes, ou qu'il n'y en ait pas, je me rends à la maison là-bas; ils feront de moi ce qu'ils voudront; qu'ils m'éreintent de coups, qu'ils me tuent, je m'en f... Voyons, me suivez-vous?... Une fois, deux fois, trois fois... Non!.. bonsoir donc. Et il partit.

Nous le vîmes descendre la colline d'un pas ré-

solu et enfiler le sentier. Alors nous l'appelâmes à grands cris : nous avions la ferme persuasion que cet entêtement était simulé, et qu'il nous saurait gré de notre obstination à le rappeler ; mais c'était un parti pris, nous pûvions en juger aux gestes de ses bras et aux mouvemens de ses épaules ; il pressa sa marche et nous le perdîmes de vue.

Nous voilà donc réduits à trois, le Béarnais, l'Auvergnat et moi. Ceux-ci étaient des montagnards de vingt-cinq à vingt-six ans, endurcis à la fatigue, et comptant plusieurs campagnes. J'étais le plus jeune ; mais j'avais par-devers moi onze années de service dans la marine ; façonné encore enfant à l'obéissance passive, éprouvé par deux années de séjour à Cabréra, île horrible, d'où je m'étais échappé moi treizième ; puis marin de la garde, c'est-à-dire soldat d'un corps d'élite, le premier de l'armée peut-être ; de plus, soldat par goût, rêvant l'épaulette, rêvant la croix d'honneur, rêvant tout ce que peut rêver un jeune homme, on concevra que les malheurs, les privations de toutes sortes devaient me trouver tenace ; et sur ce point mes deux compagnons ne me cédaient en rien.

J'ai dit que sur notre gauche nous avions vu un moulin à eau : nous nous y rendîmes, croyant

y trouver un abri, mais la toiture en était enlevée ; il fallut voir ailleurs. Une planche servait de pont sur la petite rivière ; nous gagnâmes la rive opposée, et courûmes, à travers des marais fangeux, nous réfugier dans les bois qui étaient au-delà.

Je n'ai plus les lieux présens, et d'ailleurs leur description, qui n'apprendrait rien au lecteur, serait fatigante par sa monotonie ; si je trouve plus loin le nom d'un village, je le dirai, et alors celui qui voudra avoir une idée de ces pays pourra recourir à un guide plus sûr que mes souvenirs. Quant à moi, je ne saurais l'entretenir d'autre chose que de forêts et de marécages : c'étaient là, je le répète, nos lieux de refuge ; l'aspect d'un village nous donnait la fièvre, et rien au monde n'aurait pu nous décider à le traverser, tant la peur d'y rencontrer des Russes nous dominait ! Le coin d'un bois était notre observatoire, et encore une fois, ce n'était que d'après les protestations les plus positives d'un paysan isolé, que nous nous décidions à aller demander des secours à la chaumière la plus voisine ; l'aumône, ne fût-elle alors que de quelques onces de pain, suffisait à notre nourriture d'un jour, trop heureux si nous pouvions y ajouter quelques racines,

que pendant la nuit nous allions arracher à la terre !

Tout en cherchant les bois, nous découvrîmes un gîte dans une grange écartée : c'était la première fois que, depuis Bobruisk, nous trouvions un lit de paille ; nous nous y étendîmes avec ivresse. — Quelle heure peut-il être ? disait l'un de nous. — Dix heures, répondait un autre. — Et à quelle heure viendra le jour ? — A trois. — Nous avons donc cinq heures de sommeil... ô bonheur !... oui ; mais la crainte de les dépasser faisait que ce bonheur ne nous profitait pas, et que, réveillés en sursaut avant minuit, appréhendant qu'un second sommeil ne nous menât trop loin, nous prîmes le parti de déménager.

Depuis que j'ai promis un nom de lieu, il s'est écoulé une quinzaine de jours, pendant lesquels notre triste position n'a fait qu'empirer : ce nom, c'est *Nowogrodeck*, ville qu'on nous apprit exister aux environs ; mais il est un autre nom que je voudrais connaître de préférence : c'est celui de la digne famille qui nous donna l'hospitalité.

Nous touchions aux derniers jours de juin, et sans doute aussi à notre dernier jour... Nous étions si misérables, et tellement exténués par

un jeûne de soixante-douze heures, qu'à peine nous pouvions nous soutenir. Nous n'osions plus poser sur le sol nos pieds meurtris, enflés, tout couverts d'écorchures ; le Béarnais seul était assez ingambe ; il était depuis deux heures à la lisière d'un bois, lorsqu'il vit venir, de son côté un jeune homme en habit-veste et chapeau rond. Aussitôt il accourut pour nous demander s'il devait l'aborder et l'interroger. — Oui, oui, abordez, risquez tout, répondîmes-nous en nous hâtant autant qu'il était possible ; et nous arrivâmes pour nous rencontrer juste avec le jeune homme, qui fit un geste d'effroi, et se fût enfui peut-être si nous n'eussions pris une attitude humble pour implorer sa compassion. Il voulut bien nous entendre, et à notre grand étonnement, il nous montra à environ cent cinquante pas une maison de seigneur, où, disait-il, on nous donnerait l'hospitalité. — Et les Russes ? lui dîmes-nous. — Pas de Russes, *Pana iest Rouskinis*, répondit-il ; et il ajouta : le seigneur y est, et il n'y a pas de Russes. Là-dessus il nous poussa tous les trois par les épaules, et il nous quitta ; mais son regard semblait nous dire : Si je n'étais pas pressé, je vous y conduirais bien volontiers ; cependant, allez, allez. Et tout en marchant

rapidement, il se retourna deux fois pour nous faire de la main et des yeux la même exhortation.

En supposant même qu'il nous induisît en erreur, il n'y avait pas à balancer. Soutenus, l'Auvergnat et moi, par le Béarnais, nous prîmes la direction du château que l'angle de la forêt nous avait caché, et bientôt nous fûmes en face d'un jeune homme d'environ vingt-huit ans, vêtu à la française avec beaucoup d'élégance. Persuadé qu'il parlait le langage d'une nation dont il adoptait le costume, je m'avançai, et lui adressai ces mots : — Monsieur, nous sommes de malheureux prisonniers français échappés des mains des Russes ; nous venons avec confiance vous demander quelques secours ; vous voyez en quel état nous sommes. — D'où venez-vous, et où allez-vous ? dit-il d'un ton grave. Et après que j'eus satisfait à ces questions, il reprit : — Mais votre armée est encore loin ; je doute très-fort que vous puïssiez traverser les armées russes et prussiennes. — Et prussiennes, Monsieur ?.... — Ah ! vous l'ignoriez ? (En effet, notre étonnement était à son comble.) Oui, ajouta-t-il avec humeur, et prussiennes.... C'est une défection générale. Je vous plains sincèrement, mes amis. Puis en-

trant dans quelques détails, il nous parla de plusieurs victoires remportées par les Français (ce qui nous soulagea un peu) ; mais bientôt il appuya sur la complication des évènemens politiques, sur les résultats difficiles à prévoir, d'une seconde lutte plus acharnée encore que la première.

Quel désenchantement pour moi ! moi crédule, qui, sur la foi de quelques mots, que pendant la retraite j'avais pu recueillir de la bouche de l'Empereur, supposais qu'après s'être réorganisée sur le Niémen, notre armée était rentrée dans la Samogitie et la Lithuanie, et qu'elle était maintenant en pleine marche sur Saint-Pétersbourg ! Il fallut bien encore avaler ce calice d'amertume, et nous en remettre à la Providence du soin de notre conservation. C'étaient les premières nouvelles que nous avions des armées : nous étions atterrés au point de ne pouvoir proférer une seule parole.

Cependant le jeune seigneur, du ton le plus amical, nous invita à le suivre. Il appela, les portes s'ouvrirent, et à peine entrés, nous fûmes entourés de cinq ou six jeunes femmes qui, en nous voyant, jetèrent des exclamations de douleur : — Jésus Marie ! Jésus Marie ! Pau-

vres malheureux ! pauvres infortunés ! Voyez donc dans quel état est celui-ci ! et celui-là qui ne peut se soutenir !.... Toutes ces paroles consolantes étaient dites en français. On nous fit asseoir, on nous glissa quelques nippes sous les *pieds*, et soudain ce fut dans tout le château un mouvement général.

La maîtresse du lieu donnait les indications : l'une revenait avec du linge, l'autre avec de la charpie; on apportait des vivres, de l'eau-de-vie, des fauteuils, oui, des fauteuils de salon!... et déjà la baronne était à genoux, lavant, épongeant mes pieds, quand le jeune seigneur arriva tout effaré... — Les Russes! les Russes! rentrez tout cela. Dépêchez, dépêchez! Jamais je ne vis une pareille alarme. En un clin d'œil, tout disparut, et on nous remit entre les mains d'un valet de chambre qui reçut l'ordre de nous conduire en lieu de sûreté. Celui-ci nous faisant passer par une porte de derrière, nous mena tout près du château dans un champ de seigle, où il nous recommanda de nous coucher à plat ventre et de ne pas plus remuer que si nous étions morts.... Ah! quels braves gens, nous disions-nous tout bas, après qu'il se fut éloigné.

Nous étions là depuis une heure, occupés à mordiller, à hacher des brins d'herbe, quand

nous entendîmes quelqu'un frapper dans ses mains; nous levâmes un peu la tête, et nous reconnûmes le valet de chambre, qui nous fit signe de le suivre. Nous nous levâmes, et il nous conduisit dans une grange voisine, où l'on avait disposé de la paille fraîche pour notre coucher. Nous n'y fûmes pas plus tôt, que nous y reçûmes la visite de la baronne, qui, remise de son trouble, vint continuer son pansement si brusquement interrompu. — Dieu soit loué! Ils sont partis! dit-elle. Oh! vous ne vous faites pas d'idée dans quelle mortelle inquiétude nous étions!.... En prononçant ces mots, elle était encore tout émue, et sur l'azur de ses yeux pleins de douceur brillait une larme que la joie de nous savoir délivrés d'un danger imminent y avait épanchée.

— Pauvres jeunes gens! reprit-elle, que vous devez avoir souffert! Oh! nous vous plaignons de toute notre ame, et nous vous admirons; comment ne pas être touché de tant de courage! Sa voix modulait chacune de ses expressions; c'était la ravissante mélodie de la compassion unie à l'enthousiasme.... Je l'entends encore, cette mélodie; elle caresse encore mon oreille avec ses accens consolateurs!... Et je la vois cette créature du ciel, avec son sourire d'ange, sa taille aérienne,

sa chevelure d'or, dont les boucles ondulaient sur un cou plus blanc que le fin tissu de sa robe, dont les plis gracieux dessinaient les contours les plus suaves.... Qu'elle était là belle, sensible, sublime lorsqu'à la vue de trois hommes portant sur eux l'empreinte de la pauvreté, les stigmates d'une longue souffrance et toutes les souillures de la misère la plus profonde ! elle ne s'abandonnait qu'à l'élan d'une vive sympathie, aux inspirations d'une charité à toute épreuve !... Elle était devant moi, les deux genoux à terre, assise sur les talons, et penchée sur ma jambe, qu'une de ses femmes soutenait. — Pauvre jeune homme ! répétait-elle chaque fois qu'elle pressait un peu les chairs ; dites-moi si je vous fais mal.... Et moi, les yeux pleins de larmes, je ne pouvais que répondre : — Mon Dieu, Madame, que je suis confus, que je suis reconnaissant de tant de bontés ! Permettez, Madame, je ferai bien cela moi-même. — Oh ! reprenait-elle avec un sourire des plus affables, vous n'y gagneriez pas ; je m'y entends mieux que vous, et puis n'y faites pas attention : et tout bas dans mon cœur je disais : ma mère, ô ma mère ! ces soins me la rappelaient..... Pendant qu'elle me les prodiguait, mes deux camarades dégourdissaient leurs pieds dans une grande bassine

d'eau tiède qu'on avait apportée. — Je serai à vous tout-à-l'heure, leur disait-elle; mais votre compagnon est plus malade, et c'est par lui que j'ai dû commencer.

Quand vint leur tour, l'Auvergnat et le Béarnais voulurent lui épargner la peine qu'elle avait prise avec moi; mais elle insista, et ils ne purent se défendre d'accepter ses services. Elle songeait à tout; rien n'échappait à sa sollicitude; les ordres volaient, et elle ne s'interrompait pas dans la tâche qu'elle s'était imposée. — Avez-vous fait chauffer la bière, demandait-elle à ses suivantes? On lui présenta une petite aiguière. — Vous y avez mis du sucre? — Oui, Madame la baronne. — C'est bien. C'était une lotion pour nos blessures.

On lui passa ensuite des bandes et de la charpie imprégnée de je ne sais quel onguent, et c'est elle seule qui l'appliqua.... — Femme de Dieu! ne cessait de s'écrier l'Auvergnat; oh! il n'y en a pas deux comme vous; vous pouvez vous vanter d'être bonne! Pour faire trêve à nos remercîmens, elle nous parla de la visite des Russes. —Savez-vous bien, nous dit-elle, que nous avons couru de grands risques et que s'ils vous avaient surpris ici... — Eh quoi! Madame, m'écriai-je, il y aurait eu du danger pour vous? Beaucoup,

reprit-elle : l'exil en Sibérie et la confiscation de nos biens, voilà le châtiment que le débonnaire Alexandre réserve aux Polonais qui enfreindront sa défense de donner asile à des Français. —Ah ! Madame, s'il en est ainsi, il faut que nous nous éloignions à l'instant même. — Non pas, reprit-elle, vous resterez jusqu'à ce qu'on vous ait pourvus des choses les plus indispensables pour votre route; songez d'abord à bien vous reposer cette nuit, à bien dormir, et demain, nous verrons... Allons, dans une heure, je vous enverrai à souper, et en prononçant ces mots elle sortit.

— Le diable torde le cou à l'empereur Alexandre, à lui et à toute sa séquelle de Cosaques! dit l'Auvergnat quand elle se fut retirée.

On ne tarda pas à nous servir un repas si copieux, que je ne me souvenais pas d'en avoir fait de semblable, même quand j'étais le pensionnaire du cuisinier d'un seigneur. Le lendemain, le déjeûner ne fut pas moins substantiel : de l'excellent pain, de la bière, des côtelettes de mouton... Quel changement de fortune! Depuis bientôt quatre mois, c'était la première fois que nous mangions réellement.

Dans le château, l'on ne s'était pas couché... Parentes, amies, domestiques, la baronne avait

mis en réquisition tout le monde, afin de confectionner divers objets nécessaires pour remonter un peu notre garde-robe. Vers les quatre heures l'après-midi, tout était prêt. Nous vîmes entrer le valet de chambre du baron avec un paquet qui contenait un pantalon et une chemise pour chacun de nous : le peu de nippes que nous possédions avaient été lavées, appropriées, raccommodées ; nos pauvres capotes dont la corde commençait à s'user, avaient été également restaurées.

Notre toilette achevée, le valet de chambre nous conduisit au château, où, dans la salle d'entrée, nous trouvâmes la baronne occupée à disposer notre bagage. Elle tenait un grand bissac dans lequel nous vîmes mettre deux pains assez gros qu'on avait fait cuire pendant la nuit, un quartier de lard, du gruau, quelques sachets de farine, et un pot pour faire notre cuisine dans les bois. La généreuse baronne avait tout prévu. Elle allait, revenait, s'arrêtait pour réfléchir encore à ce qui pouvait nous manquer. Quoiqu'elle eût un nombreux domestique, elle agissait plus qu'elle ne commandait : aussi était-elle tout en nage, et ses joues s'animaient des plus belles couleurs.

Au moment où l'on fermait le sac, elle se

ravisa tout à coup : — Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, où ai-je donc la tête? j'omettais le plus essentiel; et elle courut à une chambre voisine, où elle prit un briquet, de l'amadou, des allumettes, de la charpie, des bandes, de l'onguent, et plusieurs autres petits objets qu'elle glissa dans un coin du bissac. Nous étions pénétrés de tant de bontés. — Voyons, demandait-elle aux personnes qui l'entouraient, je n'oublie rien? Eh! bon Dieu, des cravates; et celui-là qui n'a pas encore de chaussure..... C'était de moi qu'elle parlait. Vîte et vîte, elle vole chercher des cravates, et revient aussitôt avec une charge de bottes et de pantoufles fourrées : j'eus beaucoup de peine à en trouver à ma convenance; elles étaient toutes d'une grandeur énorme, et bien plus propres pour la chambre que pour le voyage; enfin, pourtant je me pourvus tant bien que mal.

Nous n'avions pas encore revu le baron; il entra. — Messieurs, nous dit-il, j'aurais beaucoup de plaisir à vous garder ici, mais ma maison est particulièrement surveillée; à chaque instant les Russes nous tombent sur les bras, et très-certainement ils finiraient par vous découvrir. Je me vois donc forcé de vous recommander à l'un de mes amis; voici une lettre

pour lui ; mon valet de chambre vous conduira. Je pris la lettre et au même moment la baronne me remit une petite bourse, en ayant la précaution de m'indiquer la manière de la cacher, ainsi que l'usage que je devais en faire. Je le répète, une mère n'a pas plus de sollicitude pour ses enfans : c'était les larmes aux yeux que nous recevions ses avis ; nos cœurs suffoquaient, et nous ne pouvions que répéter cent fois : — Ah ! mon Dieu, Madame, que vous êtes bonne ! que vous vous êtes donné de peine pour nous ! Comment pouvoir reconnaître... Croyez que nous n'oublierons jamais tant de soins, tant de bontés !...

Notre guide était prêt ; il montait un superbe cheval noir. — Allons, partez, mes amis, dit le baron, et soyez heureux !... — Oui, oui, ils le seront, reprit la baronne ; le bon Dieu les conduira dans leur patrie. — Et si la fortune favorise vos armes, ajoute le baron, et que vous reveniez dans ces contrées, tâchez de vous rappeler la position de ce château, où des Français seront toujours bien venus. — Faites mieux, Monsieur le baron, lui, dis-je en prenant une de ses mains que je pressai contre mes lèvres ; faites mieux, dites-nous votre nom, pour qu'il reste à jamais gravé dans nos cœurs, je réponds

que vous n'aurez pas besoin de nous l'écrire.— Oui, oui, dit-il, j'en suis persuadé; mais!.. c'est inutile. Adieu, mes amis... Allons! de la prudence, et du courage.

Nous partons, précédés du valet de chambre. Parvenus sur une petite éminence, nous voulons donner un regard de gratitude et de regret à ce noble manoir où nous avons été si bien accueillis. Qu'apercevons-nous en nous retournant? sur la terrasse en avant du château, des femmes sont en prières, au milieu d'elles est la vertueuse châtelaine, à genoux, les mains jointes, et les yeux au ciel qu'elle invoque avec ferveur, et en arrière du groupe, un jeune homme, la tête penchée, les mains au front, paraît absorbé dans une rêverie profonde. C'est le baron... Quel recueillement! Elle prie Dieu pour nous cette noble famille! L'émotion que nous fait éprouver cette vue est si vive, que nous ne pouvons nous dire un mot de ce que nous ressentons. Nous sanglotons malgré nous, nos jambes tremblent : à travers les pleurs qui mouillent nos yeux, nous ne distinguons plus qu'un vague mouvement dans lequel tous les objets se confondent... La commotion est trop forte, nous ne pouvons la supporter plus longtemps. Adieu! adieu! disons-nous. Nos mains

s'étaient alternativement posées sur notre cœur et sur notre bouche, comme pour en détacher cette parole à peine articulée. Muets et silencieux nous poursuivîmes notre chemin.

Maintenant, me faudra-t-il mourir sans avoir revu cette famille, cette femme si humaine, si dévouée que pour nous racheter la vie, elle ne craignit pas d'exposer la sienne? Hommes riches, voyageurs, ô vous tous qui courez du midi au nord, si vous avez lu ces pages, veuillez acquitter la dette d'un soldat. J'ai parlé des environs de Nowogredeck : si le hasard guide vos pas dans ces contrées, informez-vous du château qu'habite la famille la plus vertueuse. Là, vous trouverez le baron et son épouse; vous leur direz que le plus jeune, le plus souffrant, le plus misérable des trois prisonniers auxquels, dans l'été de 1813, ils donnèrent l'hospitalité, leur a voué une reconnaissance éternelle, et que, de tous ses souvenirs, le plus cher est celui des Polonais.

Mais depuis lors, tant d'évènemens se sont passés! Une révolution a péri, et avec elle la Pologne qu'elle devait régénérer; et c'est peut-être, hélas! au fond de la Sibérie, qu'il faudrait porter l'expression des sentimens qui m'animent. Dans ce naufrage, où la vengeance a in-

fligé à la vertu tous les châtimens du crime, que sont-ils devenus, nos amis, nos bienfaiteurs? Dieu veuille les avoir préservés!

CHAPITRE XVII.

Catastrophes.

La lettre de recommandation. — On nous appelle. — L'officier de santé français. — Un baron qui ne nous reçoit pas. — Il nous fait donner de l'argent. — La panade au lard. — Nous restons sur notre appétit. — Le système que nous nous proposons de suivre. — Nous chantons. — Précautions minutieuses. — Les paniques et les déviations. — Le défaut de renseignemens. — Un métier de loup. — Les champignons et les fraises sauvages. — Emportemens contre les Cosaques. — La pièce de blé. — Nous sommes surpris par les Russes. — Fatale méprise. — Notre bagage nous sauve. — Une perte qui nous désole. — Nous tombons au milieu d'une colonne de Russes. — Les pierres qui se réveillent. — Les Cosaques au puits. — Course et station. — Actions de grâces. — Deux jours et demi sans manger. — J'ai perdu une partie de notre argent. — Achats chez le juif. — Joie d'un avenir prochain. — Rencontre nocturne. — Le plongeon. — Les Cosaques nous prennent pour des bêtes fauves. — Le Béarnais a le dos en sang. — Nous passons une rivière à la nage.

Il était presque nuit quand nous arrivâmes sur les propriétés du seigneur auquel nous étions recommandés. A une faible distance du château, notre conducteur nous fit coucher dans un champ de seigle. — Restez là, nous dit-il, je vais vous annoncer, et si rien ne s'oppose à ce qu'on puisse vous recevoir, soyez persuadés qu'on ne tardera pas à venir vous chercher.

Au bout d'un quart-d'heure nous entendîmes marcher et remuer les épis; on approche, et bientôt quelqu'un appelle à voix basse : — Français, Français ! êtes-vous là ? Nous nous montrons. — Messieurs, nous dit la personne qui avait appelé, le baron m'a chargé de vous exprimer tout son regret de ne point vous recevoir, mais il a déjà chez lui un officier de santé français; et il ne pourrait recueillir d'autres personnes sans exposer, lui d'abord, et celui qu'il veut bien garder dans son habitation. — Monsieur, répondis-je, nous ne demandons point à entrer. Nous ignorons en quels termes est conçue la recommandation du généreux seigneur qui nous a fait conduire ici; mais quels qu'ils soient, nous connaissons l'ukase de l'empereur Alexandre, et nous ne voudrions pas faire courir à monsieur le baron les chances d'une nouvelle infraction. Il y a déjà assez de générosité de sa part à cacher, au péril de sa fortune et de son existence, un de nos compatriotes. — Sans doute, reprit l'inconnu; mais en arrivant ici, cet officier de santé parlait le polonais avec assez de facilité, et comme depuis il s'est perfectionné dans cette langue, les Russes ne peuvent que s'y méprendre.

Cet envoyé du seigneur polonais était peut-

être le chirurgien lui même, je le soupçonnai du moins, mais je n'en fis rien paraître. Après que nous eûmes encore échangé quelques paroles : Tenez, dit-il, voici ce que le baron me charge de vous remettre. C'étaient trois pièces de monnaie de la valeur d'à-peu-près douze francs.

Dès qu'il se fut retiré, nous gagnâmes la forêt voisine, où nous fîmes les apprêts de notre souper, qui consista en une panade au lard, que nous ne laissâmes pas refroidir, car manger chaud était, pour nous le bien suprême. Afin de ménager nos ressources, nous restâmes sur notre appétit.

Ne marcher que de nuit afin de n'être plus obligés de s'interdire les chemins frayés; au point du jour se réfugier dans les bois, ou s'en écarter le moins possible; n'entrer dans les villages qu'à bon escient, et seulement quand nos vivres seraient épuisés, pour nous approvisionner auprès des juifs qui font tout le commerce du pays, tel était le système que nous nous proposions de suivre; mais nous ne devions toucher à notre argent qu'à la dernière extrémité.

Nous mîmes dès la nuit suivante notre projet à exécution : nous quittâmes nos bois et nos

marécages, marchant d'un pas délibéré, et quelquefois nous émancipant jusqu'à fredonner la petite chanson auvergnate ou béarnaise; mais cette licence était rare, et nous ne la prenions jamais qu'à demi; car le moindre souffle, le moindre craquement nous mettait dans les transes; et pour peu qu'un de nous tournât la tête, c'en était assez pour que les deux autres se missent en mesure de gagner la forêt.

Nos précautions pour éviter les Russes étaient tellement minutieuses, que nous fûmes trois jours et trois nuits sans rencontrer personne. Pendant le jour, le moindre bruit suffisait pour nous faire suspendre nos préparatifs de cuisine, et nous ne les reprenions jamais qu'après le long intervalle d'un silence absolu. La nuit n'était pas non plus exempte d'alarmes : nous avions des paniques de toute espèce, et les mille et une fascinations des ombres nous mettaient en émoi. Des baliveaux, dont une brise faisait vacilier la tête flexible, étaient des cavaliers qui allaient lentement en se balançant sur leurs chevaux. Dans un champ de chanvre, les sommités touffues des tiges qui dépassaient les autres, figuraient, pour notre imagination, la coiffure d'officiers russes, dont les plumes de coq flottaient au gré du vent. Chacune de ces

illusions concourait à déranger notre marche. D'autres déviations des plus étranges résultaient du défaut de renseignemens. Combien de fois, quand nous croyions avoir fait beaucoup de chemin, ne nous est-il pas arrivé de revenir juste au point où nous avions délibéré pour nous assurer notre direction !

Ce métier de loup finit par lasser notre patience : toujours des bois, toujours des marécages. Quand sortirons-nous donc de là, disait le Béarnais ? — Vous savez, lui faisais-je observer, que nous n'avons presque plus de vivres, et qu'il faut prolonger la durée du peu qui nous reste ; si nous quittons les bois, nous n'aurons plus la ressource des champignons et des fraises sauvages. — Belle ressource ! se récriait l'Auvergnat ; j'aimerais autant de l'eau... çà ne tient pas au ventre. — C'est vrai, reprenait le Béarnais ; çà passe ni plus ni moins qu'une lettre à la poste ; et encore, pour trouver cette belle denrée, nous nous exposons à nous perdre ; et puis, Marin, je vous dirai que je ne m'arrange pas du tout de la compagnie de ces cousins, qui depuis Bobruisk n'ont pas cessé de nous mettre la figure et les pieds en capilotade. Dieu vivant ! des cousins et des Cosaques, je crois d'honneur que l'empereur des Russiens n'a que cela à son

service. — Ah ! oui, dit encore l'Auvergnat, il faut convenir qu'ils nous ont joliment travaillés, et qu'il serait bien temps un peu que nous puissions les travailler à notre tour..... Qu'ils viennent donc dans l'Auvergne, les capons ! qu'ils y viennent donc ! Je parle des Cosaques ; mais il ne s'y frotteront pas... Je leur travaillerais le casaquin, moi, à mon tour... Que je puisse les joindre seulement ! — Oh ! reprit le Béarnais, il faudra qu'ils nous payent tout ce que nous avons enduré....

Pendant qu'ils causaient ainsi, chacun pour soi, sans se soucier d'avoir un interlocuteur, je continuais de marcher sans rien dire. Nous étions justement alors dans un marécage, et harassés de fatigue par les efforts qu'il nous avait fallu faire pour désembourber nos pieds. — Eh ! parbleu ! dit l'Auvergnat, voyez le beau risque qu'il y aurait à traverser cette pièce de blé, et à gagner là-bas la grande route pour rejoindre ensuite ce grand taillis qui est de l'autre côté ! puisque vous dites qu'il faut marcher à l'ouest, il me semble qu'il est par-là en plein : nous nous épargnons ainsi cette grande promenade de bois et de marais que le ciel confonde, et dont nous ne trouverons jamais la fin. Voyons, est-ce décidé ? est-ce à l'ouest qu'on

marche ou non? — Dam, répondis-je, c'est comme on voudra; pour moi, je ne m'y oppose pas : mais le pays est bien nu, et en cas de surprise, il faudra se rendre. Au surplus, essayons; mais auparavant regardons bien; ne voyez-vous personne? — Non. — En ce cas, va pour ce qu'a proposé l'Auvergnat, et en route.

Nous arpentons lestement le terrain, et la route franchie, nous entrons dans un autre champ de blé, en suivant un sillon. Parvenus au milieu, nous faisons une pause, et mettant bas notre bissac, nous nous étendons au soleil. Il y avait une demi-heure que nous jouissions de ce repos, et nous étions en pleine sécurité, lorsque nous entendons près de nous des voix et un bruit de pas. Inquiets, nous nous levons à moitié, et nous voyons quatre soldats russes qui s'avancent assez rapidement. — Où diable vont-ils donc? disons-nous tout bas; et ne pouvant deviner leur intention, à tout évènement, nous nous décidons à ramper pour arriver au taillis..... Nous y sommes bientôt; mais au moment où l'un de nous écarte les pailles pour passer sa tête, il est aperçu par les quatre soldats. L'éveil leur est donné; ils vont nous voir. Nous nous levons tout effarés, et eux, non

moins stupéfaits que nous, hésitent sur ce qu'ils ont à faire. Cette rencontre si imprévue de part et d'autre provenait de ce que, en croyant déboucher dans le taillis, nous avions débouché sur un chemin de traverse qui le séparait du champ de blé.

Cependant les Russes se sont élancés sur nous, et nous nous débattons machinalement sous leurs mains, quand l'un d'eux apercevant notre bagage court pour s'en emparer; un second le suit, puis un troisième. Mes compagnons sont en fuite; mais mon Russe me tient encore. D'un coup de poing sur l'avant-bras je lui fais lâcher prise, et je me sauve à toutes jambes, sans regarder derrière moi, sans être même tenté de ramasser un de mes souliers fourrés qui est resté dans la vase.

Je veux atteindre mes compagnons; mais eux, persuadés que je suis prisonnier, et sentant quelqu'un qui les talonne, redoublent de vîtesse. J'aurais bien voulu leur crier: c'est moi! mon haleine était si courte, et ma bouche tellement desséchée que je ne pus parvenir à proférer une syllabe... Enfin, suffoqué, sans force, sans voix, je tombai. Alors seulement mes camarades se retournèrent et me reconnurent. Nous étions à quinze pas environ les uns des

autres, pâles, le cœur battant et l'oreille encore attentive.... C'en était fait de nous, si dans ce moment les Russes se fussent présentés; mais ils ne se soucièrent pas de nous donner la chasse, et nous en fûmes quittes pour notre bagage. Cette perte nous fut sensible; certainement c'était peu de chose qu'un petit sachet de gruau et quelques cuillerées de farine; mais en les ménageant bien, il y avait là de quoi nous préserver de la mort encore pendant quatre jours. C'était peut-être notre vie qu'ils emportaient, ces maudits Russes; cependant, ce que nous regrettions le plus, c'était notre pot de terre, notre briquet, notre amadou et nos allumettes. Le manque de ces objets dérangeait toutes nos combinaisons.

Tristes, consternés, nous rentrâmes dans la forêt, où nous marchâmes jusqu'au déclin du jour. Alors nous en sortîmes pour suivre la grande route, où nous projetions de faire pendant la nuit le plus de chemin possible. Nous avancions; mais bientôt, par-devant, par-derrière, de tous côtés, nous entendons des chants, des sifflemens d'hommes; on crie, on appelle, on répond; nous voyons allumer des feux, et c'est justement sur la route : ce sont des bivouacs qui s'établissent. Il serait imprudent de

vouloir les traverser : nous faisons un grand circuit, et dès que nous les avons dépassés, en venant reprendre notre direction, nous tombons au milieu d'une colonne de soldats qui marchent dans le plus grand désordre. Heureux de ne pas être aperçus, nous la laissons s'écouler, et presque immédiatement après elle, nous traversons sur un petit pont de bois une rivière que je crois être la Stchara.

Il pouvait être minuit.... Parvenus sur l'autre rive, nous voulons nous acheminer vers un gros bourg que nous avons remarqué sur une hauteur.... Nous faisons quelques pas, et bientôt notre vue s'arrête sur une foule confuse d'objets blancs tellement rapprochés les uns des autres qu'ils interceptent le chemin ; il en est encombré. — Nous ne sommes pourtant pas aux environs de Saint-Flour, dit l'Auvergnat ; quelle tapée de pierres ! Pendant qu'il se récrie d'étonnement, derrière nous arrivent une foule de soldats russes. La clarté de la lune qui commence à paraître pourrait nous trahir ; nous n'avons pas de temps à perdre, et vite chacun de nous ajuste de l'œil et du pied celle de ces pierres qui lui semble la plus solide.... Chacun s'élance... grand Dieu ! sur le dos d'un Russe enveloppé de sa capote grisâ-

tre..... Les dormeurs que la chute a surpris se réveillent en sursaut, avec des jurons affreux. Nous chancelons, nous roulons au milieu d'eux, et nous nous relevons pour retomber, car la précipitation, la peur et des obstacles que nous ne savons plus éviter, ne nous permettent pas de reprendre notre équilibre. Toutefois, nous courons, enjambant, sautant, trébuchant, culbutant par-dessus ces corps, tellement pressés que nos pieds ne touchent pas une seule fois la terre. Pendant ce trajet, à travers les têtes, les jambes, les épaules que nous foulons, nos yeux tendus n'embrassent que l'espace qui nous reste à parcourir.... Qu'il est grand encore! oh! jamais, non, jamais nous ne nous tirerons de là! nous sommes perdus! Le désordre augmente : de tous côtés c'est une explosion de murmures; mais quand ils ont lieu, nous sommes à quelques pas de ceux qui se plaignent. Ils cherchent, ils demandent : l'ouragan a passé, ils ne voient rien, et, en grommelant, ils se laissent retomber sur le sol, où ils reprennent leur première position. Quinze soldats au moins s'étaient levés sur leur séant : pas un ne se rendit compte de cette alerte.

Oppressés, suant à grosses gouttes, nous atteignîmes enfin le haut de la côte. Nous en-

trâmes dans le bourg où il y avait des Cosaques : nous les vîmes occupés à abreuver leurs chevaux auprès d'un puits qui était au milieu d'une place. Nous la traversâmes d'un pas rapide, et filant par une ruelle, nous fûmes bientôt dans les champs. Là fut notre première station, et nous nous jetâmes dans les bras les uns des autres, sans pouvoir proférer une parole....

Quand j'eus recouvré le souffle et la voix : — Ah ! m'écriai-je, c'est le ciel, c'est Dieu qui nous sauve ! dix fois indigne celui qui dira non ! Mais la gratitude de mes camarades égalait pour le moins la mienne, et mon exclamation ne trouva pas d'opposans.

A chaque fois que nous avions une aventure de ce genre, nous nous promettions d'être à l'avenir plus circonspects, mais nous ne tardions pas à nous relâcher de notre prudence; souvent la nécessité elle-même nous contraignait à donner beaucoup au hasard ; nous étions alors téméraires jusqu'au prochain fâcheux accident, puis nous nous tenions de nouveau en confiance, et cela durait tant que la défiance elle-même ne nous avait pas replongés dans l'excès de la plus cruelle misère.

A dater de cet évènement, nous restâmes

deux jours et demi sans manger, sans même goûter la moindre racine.

Étourdis des périls que nous avions courus, ne rêvant que Russes, que Cosaques, les voyant sans cesse autour de nous, croyant entendre leurs pas dans toutes les directions; frappés d'une pusillanimité d'enfant, nous étions incapables de renouer les pensées de notre salut. Soixante heures s'écoulèrent, pendant lesquelles nous n'osâmes sortir d'un bois marécageux. Il est tel arbre, noueux, biscornu, couvert de mousse et le pied dans la vase, qui, s'il pouvait parler, donnerait l'historique de ces heures d'angoisse, pendant lesquelles nous faillîmes ne pas retrouver notre courage.

Habitués aux plus rudes privations, nous semblions avoir fait un pacte avec notre estomac; cependant il réclama si impérieusement, qu'il fallut se résigner à une excursion pour laquelle je me dévouai. Depuis que nous avions fait une brèche à la bourse de la baronne, l'argent qu'on nous avait remis en dernier lieu était notre principal avoir; dans la crainte d'une catastrophe, je propose de n'emporter avec moi que la moitié de nos finances, et afin d'égaliser les parts, je veux remettre une des pièces à mes deux compagnons; mais j'ai beau chercher, secouer

et retourner mes guenilles, les pièces ne se retrouvent pas. Le rouge me monte au visage, et déjà mes deux compagnons m'adressent des reproches. — Ah çà ! elles se sont donc fondues, ces pièces ! disait l'Auvergnat; faut-il être hustuberlu ! n'avoir que çà à penser et le ficher en déroute! çà serait un enfant on lui f.... le fouet. — Aussi, demandait le Béarnais, quand je proposais de le prendre pour le mettre dans ma poche de côté, pourquoi vous y êtes-vous opposé, Marin ? — Je ne répondais rien.... — Oui, répétait l'Auvergnat, pourquoi vous y êtes-vous opposé? Oh ! vous pouvez vous vanter de nous avoir fait là un fameux chef-d'œuvre!

Moi, qui me croyais le moins étourdi, et par conséquent le meilleur gardien, j'avais perdu cet argent précieux, duquel dépendait peut-être notre existence; j'étais désolé : de désespoir, de rage, je m'arrachais le peu de cheveux qui me restaient. — Allons ! allons ! Marin, me dit l'Auvergnat, ce qu'on en dit, ce n'est pas qu'on en parle; ce qui est fait est fait; il n'en sera ni plus ni moins; à quoi çà sert de vous mettre comme çà sens dessus dessous? une fois que l'argent est semé, il ne repousse plus; puisque c'est une affaire faite; on met un *p*, et tout est dit. Vous avez offert d'aller dans le pays ; il faut par-

tir, mon homme... Je ne me le fis pas répéter.

Mon expéditionfut couronnée d'un plein succès. Un juif qu'on m'indiqua, et dont je trouvai la porte ouverte, me donna, pour la moitié de ce que nous possédions, du pain et un petit pot d'une liqueur fermentée. Mes camarades, qui me suivaient de loin, me rattrapèrent, et nous échappâmes encore une fois à la mort.

Le reste de notre argent nous aida à vivre pendant quelques jours; il nous eût duré une fois autant sans la rapacité des juifs qui, devinant à notre air contraint et toujours pressé que nous n'avions pas le temps de choisir et de marchander, ne laissaient pas échapper l'occasion de vendre cher et de nous tromper sur le compte de la monnaie qu'ils nous rendaient.

Nous commencions à découvrir un pays moins triste. Notre gaîté revint aussitôt que nous fûmes un peu pourvus. Quelquefois nous repassions nos infortunes en croquant au pied d'un arbre quelques provisions. — Savez-vous, disait l'Auvergnat, qu'on n'en verra pas beaucoup comme nous; pour n'être pas morts cent fois, il faut que nous ayons l'ame chevillée dans le corps... et quel chemin nous avons fait!... hein? — C'est vrai, répondait le Béarnais; nous avons tourné, passé, repassé par les mêmes places :

si l'on mettait tout çà au bout l'un de l'autre, je parie que cela ferait des milles et des milles... et presque jamais de pain..... la famine partout. C'est pourtant cette gueuse d'idée de rejoindre qui nous donne des forces.... quand on veut bien une chose.... ce que c'est... aussi j'espère bien que çà nous comptera. — Certainement, camarades, leur disais-je, çà nous comptera. Quelle satisfaction de pouvoir dire en arrivant : Tous les Français ne sont pas morts en Russie ; en voici trois qui viennent reprendre l'uniforme, et qui ont juré de ne pas mourir ailleurs que sous leurs drapeaux. Alors chacun s'empressera autour de nous; on nous questionnera; nous raconterons nos souffrances, nos privations, nos aventures; cela viendra aux oreilles des chefs; ils voudront nous voir; on nous présentera à un colonel, à un maréchal, à l'Empereur même, et peut-être l'Empereur dira-t-il : Voilà de braves gens; qu'on leur donne la croix, et qu'ils rentrent dans les rangs.... — Vous croyez, Marin? observait le Béarnais. — J'en suis persuadé. — Sapristi, Marin ! s'écriait-il avec enthousiasme, si c'est comme çà, dépêchons-nous, ne moisissons pas ici ; allons, preste ! levons-nous et partons. Telle était l'espérance qui faisait quelquefois diversion à nos misères.

Un soir, nous sentions vivement cette joie d'un avenir prochain : le ciel était étoilé, la température était douce ; il nous semblait que nous pouvions faire vingt lieues dans la nuit, tant nous étions animés et pleins d'espoir! D'abord nous suivons un chemin tortueux qui dessinait les sinuosités de quelques chaînes de montagnes ; puis, par une pente douce, nous arrivons à des marécages, dont le croassement des grenouilles, qui retentissait dans ces solitudes, nous avait signalé la proximité.

Là, le chemin, en se prolongeant, formait une sorte de chaussée assez élevée ; heureux de pouvoir ainsi par extraordinaire passer le marais à pied sec, nous parlions presque haut, lorsque l'éclat d'un grand nombre de voix vint tout à coup nous obliger à baisser le ton. Des cavaliers paraissent s'approcher... Le bruit encore assez éloigné de leur marche nous préoccupe ; et tandis que nous ne songeons qu'à éviter leur rencontre, nous nous trouvons presque face à face avec un Cosaque qui précède d'une cinquantaine de pas le gros de la troupe. Il nous a vus. Sans l'attendre, je me jette vivement sur le Béarnais, qui tombe sur l'Auvergnat, et en moins d'une seconde, nous voilà déboulant l'un sur l'autre au fond du marécage,

Une fois débrouillés, nous avons de l'eau jusqu'au menton; mais nous ne bougeons plus.

— Aïe! aïe! mon Dieu! crie le Béarnais qui, dans sa chute, a eu le dos déchiré par une racine. Nous lui posons la main sur la bouche, et pendant que nous sommes dans cette position, les chevaux des Cosaques, effarouchés par notre plongeon, défilent au grand trot, se cabrant, ruant, se dressant sur les jambes de derrière et ne pouvant se remettre de leur frayeur, malgré les coups de fouet et les cris de leurs maîtres. Deux ou trois s'entêtent à reculer; mais l'éperon les emporte, et nous sommes enfin délivrés de nos transes.

Sans doute, le bruit que nous avions fait en tombant ainsi que les plaintes sourdes de notre camarade, furent attribués à quelque bête fauve; autrement on ne concevrait pas que nous ayons échappé dans cette occasion, où nous étions tenus de si près.

Nous sortîmes de l'étang dans un piteux état: nous étions couverts de fange et d'herbages. Il fallut tordre nos vêtemens et nous occuper à nettoyer la blessure du Béarnais, qui, dans le premier moment, était tenté de me la reprocher. — Vous êtes blessé, lui dis-je, mais vous êtes libre; et convenez que sans ma présence

d'esprit, nous serions à présent perdus. Il en convint.

Le seul moyen de nous réchauffer sous nos haillons était de marcher et de mettre tous nos membres en mouvement ; mais bientôt nous fûmes arrêtés par une rivière. Notre première idée fut de suivre ses bords ; cependant nous réfléchîmes que l'obscurité nous empêchait peut-être d'apercevoir un gué, et cette considération nous décida à attendre le jour loin de la route tracée, de peur de quelque nouvelle mésaventure.

Le jour vint, et le gué ne se trouva pas : il était sept heures du soir que nous le cherchions encore... Alors nous prîmes notre parti, et nous passâmes la rivière à la nage.

CHAPITRE XVIII.

L'Ermitage.

Nous n'avons plus d'argent. — Les paysans désintéressés. — Comble de la détresse. — Encore l'hospitalité chez un baron. — Bonnes nouvelles. — Un franc ennemi des Russes. — L'espoir d'une paix prochaine. — Nous habitons une bicoque. — L'oubli de la consigne. — Le roman de Ducray-Dumesnil. — Nous nous ennuyons à périr. — Conversation avec le baron polonais. — Grief contre Napoléon. — La haine héréditaire. — Ce qu'est la Pologne. — Les paysans patriotes. — Le congrès de Prague. — Le baron propose de nous nourrir pendant trois ans. — Quatre jours bien longs. — Le coup-d'œil à la lucarne. — Les deux moissonneuses égrillardes. — Les baisers qui volent. — Une figure de mauvais présage. — On nous annonce la reprise des hostilités. — Les conseils du baron. — Le brusque adieu. — On n'a pas songé à garnir notre bourse. — Quinze jours perdus. — Les pommes de terre et les navets.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis notre station dans le marais, et ce laps de temps, employé en marches et contremarches continuelles, avait suffi et au-delà pour épuiser nos faibles ressources. Nous ne mangions plus depuis vingt-quatre heures ; l'espérance seule nous soutenait, mais elle ne pouvait nous mener bien loin..... Au moins, quand nous avions quelque argent, nous pouvions compter sur l'assistance des juifs :

lés quelques pièces que nous possédions nous servaient à apprivoiser les paysans; pour les aborder, nous n'avions qu'à les faire briller à leurs yeux. Alors ils ne s'effrayaient plus; ils les prenaient, les regardaient, les retournaient d'un air assez indifférent, se laissaient aller à la commisération et nous les rendaient. Maintenant nous n'avions plus rien pour les rendre accessibles, plus rien pour tenter la cupidité des juifs.

C'est parvenus à ce comble de la détresse, qu'en nous dirigeant vers le sud, nous arrivâmes à trois lieues Est de Bialistock. A l'issue d'une vaste plaine où l'on faisait la moisson, un joli chemin s'offre sur notre gauche, nous le suivons, et il nous conduit en face d'un château. Ne trouvant personne à qui nous adresser pour prendre des renseignemens, nous approchons de cette demeure. Dans la cour, dont une porte à claire-voie ferme l'entrée, est un paysan occupé à fendre du bois; il lève la tête, et nous lui faisons signe de venir à nous. Il hésite, puis il se décide; alors nous lui disons qui nous sommes, et comme il affirme qu'il n'y a pas de Russes chez le seigneur, nous le prions de nous annoncer; aussitôt il nous quitte, et revient avec l'ordre de nous introduire.

Le baron était un homme d'environ quarante

ans, d'une riche taille, et d'une figure très-caractérisée. Il avait les cheveux noirs, et sous ses sourcils épais, son œil pétillait de vivacité. Au moment où nous le vîmes, il était en frac bleu et en bottes à l'écuyère : on aurait pu le prendre pour un de nos officiers de grenadiers à cheval. Il avait une belle voix sonore, et s'exprimait en français avec une grande facilité. Après l'échange des premières paroles, comme nous restions debout, pour nous obliger à nous asseoir, il nous poussa sur une banquette, et se mit lui-même à cheval sur une chaise. Là, il nous interrogeait, nous interrompait, et s'étonnait que nous eussions pu échapper aux Russes. — En vérité, disait-il, vous avez joué de bonheur, car je rencontre partout ces animaux-là; puis il s'engagea dans la politique, et calcula les chances des opérations de l'armée française. Il nous apprit que nos troupes avaient battu les Russes et les Prussiens, et voyant le plaisir qu'il nous faisait, il sortit, revint avec des papiers et des lettres qui constataient les triples victoires de Lutzen, Bautzen et Wurschen.

Cependant nous mourions de besoin. Mes compagnons, inquiets de ce qu'il n'avait pas l'air de s'en apercevoir, me touchèrent du coude

pour m'engager à aborder le chapitre des subsistances. Je me mis alors à raconter notre existence dans les forêts, et je ne manquai pas de dire que, depuis Bobruisk, la faim avait été le plus horrible de nos tourmens.—Pauvres Français! s'écria-t-il; mais aussi vous n'êtes pas assez confians dans les Polonais : il n'en est pas un qui vous refusât des secours, ni qui fût capable de vous trahir.

J'avais parlé trop tôt, car le cuisinier arrivait nous portant à boire et à manger. Au train dont nous allions, le baron vit bien vîte que cette pitance ne suffirait pas ; il ordonna qu'on mît la broche.—Je sais, dit-il, que les Français aiment le rôti; je veux que la broche tourne pour des Français : elle a malheureusement déjà trop tourné pour ces gredins de Russes. Pour nous faire prendre le temps en patience, il nous annonça qu'il y avait une suspension d'armes. — La paix, ajouta-t-il, ne peut tarder à être conclue. Des négociations sont entamées, et ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'en attendre chez moi le résultat. Vous vous épargnerez ainsi beaucoup de dangers et de misère. —Oui, objectai-je; mais ce terrible ukase, qui défend de donner asile à des Français! —Aussi, répondit-il, ne vous garderai-je pas ici : à une

demi-lieue de cette habitation, j'ai une bicoque où je vous enverrai; mon valet de chambre sera seul dans la confidence de votre retraite, et nous nous moquerons des Russes.

Après que nous eûmes fait honneur au rôti, on pensa à notre translation, et le baron s'occupa de nous procurer tout ce qu'il supposait nous être nécessaire pendant notre séjour. Je le priai de nous faire donner des plumes, du papier et de l'encre, afin de pouvoir correspondre avec lui. Cette demande excita sa surprise: il s'étonnait, sans doute, qu'un soldat sût écrire, et dès ce moment je crus m'apercevoir qu'il nous traitait encore avec plus de bienveillance qu'auparavant.

Quand nous partîmes il était nuit. La bicoque où nous conduisit le valet de chambre était située entre deux forêts, au milieu d'un vaste champ: elle avait dû être la demeure d'un garde; maintenant elle était sans porte, et dans un état complet de dégradation. Un grenier était le seul endroit à peu près logeable; nous nous y installâmes, et bientôt après nos provisions arrivèrent.

Le baron nous avait expressément recommandé de ne pas sortir. — Évitez surtout, nous avait-il dit, de vous faire voir des paysans: ce n'est pas qu'ils soient capables de vous dénon-

cer ; mais quand ils sont ivres ils jasent, et une indiscrétion de leur part pourrait nous compromettre. Il fallut donc nous enfermer dans notre taudis, et nous y tenir coi.

Au bout de deux jours, nous nous ennuyions à périr : un beau soleil couchant nous fit oublier la consigne ; nous ne pûmes nous empêcher de sortir et d'aller rôder aux environs. Le lendemain nous poussâmes un peu plus loin, et notre promenade commença de meilleure heure ; le surlendemain, nous fîmes une excursion nouvelle. Chaque soir nous ramenait quelques heures de liberté ; mais les journées n'en étaient pas moins longues. Afin d'avoir un moyen de nous distraire, j'écrivis au baron, en le priant de nous envoyer quelques livres français, et dès le jour suivant, une voiture attelée de deux superbes chevaux s'arrêta devant notre ermitage. Le baron y était avec sa femme. Ce fut elle qui me remit plusieurs volumes, en disant du ton le plus affable : — Je ne sais si vous avez lu cet ouvrage, dans tous les cas il ne peut manquer de vous intéresser ; il y est question de malheurs, et comme vous avez beaucoup souffert, vous saurez y compatir. C'était un roman de Ducray-Dumesnil : *Paul* ou *la Ferme abandonnée*.

Les deux époux craignant d'être remarqués, mirent pied à terre, et nous invitèrent à les accompagner dans la forêt. Chemin faisant, le baron nous exhortait à la patience, et nous entretenait de nouveau de son espoir d'une paix prochaine. — Je ne puis prévoir, disait-il, quelles en seront les conditions ; mais je doute fort qu'elles puissent satisfaire les vœux de Napoléon, et encore moins les nôtres. Ah ! si ce damné d'homme avait voulu, nous n'en serions pas où nous en sommes : la Pologne se fût levée en masse ; nous eussions refoulé dans leur pays ces barbares qui sont exécrés de notre nation, et le midi de l'Europe eût été préservé pour long-temps. Les Polonais reconnaissans n'auraient formé qu'un faisceau, un rempart formidable, que toutes les hordes de la Russie n'auraient pu franchir sans couvrir notre sol d'un million de cadavres. Nous avons été trompés dans notre attente ; nous nous résignons : mais les circonstances peuvent changer, et la Providence venir à notre secours.

C'était avec la joie la mieux sentie que nous entendions ce bon et digne Polonais s'électriser au nom sacré de patrie, et maudire ses oppresseurs. — Imaginez-vous, continua-t-il, que ces animaux-là (c'était son expression favorite)

ont envoyé vingt fois chez moi, de Bialistock, pour m'offrir des places dans leur administration. J'ai toujours refusé, parce que je veux qu'ils sachent que je ne suis pas fait pour servir d'instrument aux étrangers qui pèsent sur mon pays ; mais ils ne se lassent pas, et ils reviennent incessamment à la charge : aussi ai-je aposté un homme pour me prévenir de l'approche de leurs députations. Aussitôt je prends mon bonnet, je me mets au lit, et je fais le malade. Je voudrais qu'ils fussent bien pénétrés de la haine cordiale que mes compatriotes et moi nous portons à leur nation ; ce serait une sorte de vengeance et de dédommagement. Cette haine, nous savons l'inculquer à nos enfans, car il faut qu'elle nous survive, il faut qu'elle soit éternelle ; et, grâce au ciel ! nos enfans nous comprennent : tôt ou tard, ils seront les vengeurs de leurs pères, et les libérateurs de leur pays.

Nous ne pouvions qu'applaudir aux sentimens généreux du baron. — Monsieur, lui dis-je, il n'est pas plus permis de mettre en doute le patriotisme des Polonais, que leur bravoure, dont ils ont donné tant de preuves, en tout temps, et partout. En France, on les admire, et je crois que d'eux à nous la sympathie est des

plus vives. Cependant, vous l'avouerai-je? à mon entrée en Pologne, l'état de dégradation morale de vos paysans, leur misère, leur ignorance, leur servitude.... et aussi leur servilité, m'ont frappé d'étonnement. Vous tapissez un peu sur la porte, ajoutai-je en souriant; et, à voir à l'étranger vos Polonais voyageurs et vos guerriers, on vous garantirait le peuple le plus instruit, le plus civilisé de la terre.

— C'est parfaitement observé, dit la baronne: luxe et indigence, intelligence et stupidité; voilà notre Pologne, toute de contrastes. — Comment voulez-vous qu'il en soit différemment? reprit le baron: ne sommes-nous pas sans existence politique, sans gouvernement national, sans industrie, sans commerce, et partant sans finances? — Et vos paysans sans propriétés, dis-je. — Ah! si votre empereur avait voulu! il le pouvait.... C'est une magnifique partie manquée; il faut que nous restions encore Russes. Que faire à cela? Patience!.... Et le baron soupirait.

Mais pour en revenir à nos paysans, poursuivit-il, les supposez-vous donc si malheureux? Ils n'ont nul souci de leur existence, à laquelle nous sommes obligés de pourvoir; d'ailleurs, ils naissent, vivent et meurent dans cet état,

sans se douter d'un meilleur sort. Et comme il me vit hocher la tête : — Je vois bien, ajouta-t-il en caressant un gros dogue qui était à ses côtés, que vous allez me dire : c'est là, précisément, l'existence de mon Poufki. Soit, la comparaison serait juste ; mais enfin à qui la faute? Ce mal prend sa source trop haut, et ne peut nous être attribué. Ne sommes-nous pas les héritiers de nos pères? Ah ! si elle se reconstituait jamais, notre pauvre Pologne, on ferait faire quelques pas en avant à nos paysans.

— A merveille, Monsieur, mais il vous faudrait des lois pour les protéger contre l'arbitraire. Il faudrait que toute la noblesse fît de grands sacrifices pour les rendre membres intéressés de la grande famille, et pour les faire jouir de quelques rayons de lumière. Je crois que l'une des principales causes du partage de vos provinces provient de la profonde ignorance de l'immense majorité de votre population, et de ce que vous êtes restés stationnaires au milieu du progrès. Si vos peuples eussent été à la hauteur de la civilisation des autres peuples de l'Europe, lors de l'invasion de votre pays par les Russes, croyez-vous, Monsieur, qu'ils n'auraient pas mieux compris leurs intérêts et leurs dangers ? Au lieu de trente mille

hommes qui se sont si héroïquement dévoués à Praga pour l'indépendance de la Pologne expirante, elle en aurait eu deux cent mille à opposer à ses perfides et cruels ennemis. Mais les nobles se croyaient à eux seuls la nation ; ne voulant de la liberté que pour eux seuls, ils se sont trouvés seuls pour la défendre. Qu'importe en effet à vos paysans, d'être Russes, Prussiens, Autrichiens ou Polonais, leur condition devant toujours être la même?

— Je vous arrête là, s'écria le baron ; détrompez-vous, et croyez bien qu'ils tiennent à la qualité de Polonais ; fussent-ils plus malheureux encore, ils seraient aussi attachés à leur pays, que vous au vôtre; au surplus, s'ils manquaient de patriotisme nous saurions leur en inspirer.

— Qu'ils soient attachés au sol qui les a vus naître et à leurs mœurs, je le conçois, Monsieur, et c'est naturel ; mais qu'ils aient comme nous le sentiment intime de la patrie dans l'état de servitude où ils sont, c'est ce que j'ai peine à croire. — Il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mais encore une fois, avant la liberté individuelle, il nous faut l'indépendance nationale. — Patrie ! Indépendance ! voilà précisément les deux mots que les Fran-

çais n'ont pas voulu nous aider à prononcer... Au diable votre politique, je n'y comprends rien. Et puis, tenez, on ne saurait se prononcer sur le compte d'un peuple ballotté depuis si long-temps et de tant de façons différentes. Laissez toutes les nations qui le dévorent rentrer chez elles, et alors, venez vous informer de ce qu'il est, et de ce qu'il doit être. C'est dans quelques années qu'il pourra vous répondre, car aujourd'hui, il y a désordre, chaos, bouleversement de toutes choses. Et vous-même, en conscience, êtes-vous bien, dans le moment où je vous parle (et il me regardait de la tête aux pieds), le Français d'il y a six mois? Voyons, m'avez-vous demandé l'hospitalité du ton dont vous l'eussiez réclamée dans des temps plus heureux? Non certes; ce ton ne vous convenait plus, et la preuve, c'est que si vous l'eussiez pris, je vous aurais probablement fermé ma porte... Ainsi donc, autres temps, autres hommes. Mais donnez-moi votre main, car je n'ai pas l'intention de vous faire de la peine : les malheurs des Français sont les nôtres; espérons un meilleur avenir.

Et nous arrivâmes au bord du chemin, où le baron trouva sa voiture qui l'attendait.

— Ah çà! mes amis, nous dit-il, avant de

monter, avez-vous besoin de quelque chose? ne vous gênez pas : dites-le moi et je vous le ferai parvenir. Soyez patiens, je viendrai vous voir dans quelques jours, et probablement je vous apporterai de bonnes nouvelles. Nous fîmes nos remercîmens, et le cocher fouetta ses chevaux.

Boire, manger, dormir et nous promener le soir autour de notre baraque fut notre unique occupation. Le jour, pendant que mes camarades préparaient leur repas, je leur faisais la lecture de notre romau, avec la précaution de ne pas aller trop vîte, pour faire durer le plaisir.....

Le sixième jour, le baron vint nous voir. Il n'avait rien à nous apprendre ; seulement il nous parla d'un congrès qui devait se tenir à Prague. Il vit notre anxiété et notre impatience : — Écoutez, nous dit-il, je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps ; mais quatre jours peuvent décider bien des choses ; attendons jusque-là ; si les nouvelles sont bonnes, vous viendrez chez moi, et nous nous moquerons des Russes ; dans le cas contraire, vous vous remettrez en route. — Alors, lui dis-je, notre plus court ne serait-il pas de nous diriger sur l'Autriche ? — Vraiment oui, c'est le plus sage,

c'est le plus sûr moyen d'avoir des nouvelles de votre armée et de la rejoindre... Mais voyez, réfléchissez ; pour peu qu'il vous convienne, je me charge de vous. Je puis vous nourrir pendant trois ans, s'il le faut. J'en prends l'engagement : c'est à vous de voir si le parti que je vous propose est le meilleur à suivre, car je ne veux influencer en rien votre détermination.

Nous ne savions trop que répondre à tant d'obligeance : nous nous confondions en remercîmens, tout en murmurant à demi-voix que nous avions perdu beaucoup de temps. — Ainsi donc, dit le baron, nous ne sommes pas mieux inspirés les uns que les autres : or, dans le doute, il faut s'abstenir. Encore quatre jours, et ma foi, si nous n'en savons pas davantage, vous prendrez votre volée. Convenons seulement de nos faits : dans quatre jours, vers midi, vous vous trouverez de l'autre côté de la forêt ; je viendrai monté sur un cheval noir ; j'aurai un habit noir et je sifflerai. Deux mots d'explication vous apprendront ce que vous aurez à faire. Adieu, n'oubliez pas le signal convenu, et ne vous exposez pas.

Ces quatre jours nous semblèrent des mois entiers ; heureusement, deux jeunes paysannes égrillardes, qui, la faucille en main, venaient

couper l'orge dont notre baraque était entourée, contribuèrent à charmer un peu nos ennuis. Postés à une petite lucarne où nous fourrions alternativement notre tête, nous observions de là tous leurs mouvemens, en faisant en sorte de n'être pas aperçus. Mais, même en Lithuanie, les jeunes filles ont l'ouïe fine et le coup-d'œil prompt et délié. Peut-être nous avaient-elles entendus ou entrevus; mais ce que nous remarquions bien, c'est que l'on riait sous cape, et qu'on s'arrangeait pour nous regarder en tapinois. Enfin, l'on nous savait là. Cette assurance nous mit à notre aise, nous fîmes des signes, puis des gestes, et quand nous en vînmes à ces baisers que l'on fait glisser dans le creux de la main, on répondit par de gros rires qu'on s'efforçait en vain de réprimer. Nous avions pris goût à ce jeu, qui dura trois jours et qui fut des plus innocents.

Le quatrième jour arriva : nous nous rendîmes au lieu indiqué, et le baron, exact à remplir sa promesse, ne tarda pas à venir. Sa figure ne présageait rien de bon. Sans descendre de cheval, il nous entretint de divers bruits, et de la reprise prochaine des hostilités. — Vous ferez bien, nous dit-il, de gagner l'Autriche en toute hâte; il faut vous diriger sur Lublin : appuyez

droit au midi ; quand vous serez aux approches de cette ville, avec les plus simples indications vous pourrez vous orienter. Soyez confians dans les Polonais, abordez franchement leurs demeures ; tous vous donneront des secours et l'hospitalité ; mais, s'il est possible, redoublez de précaution pour éviter les Russes ; ceux-là ne vous ménageraient pas. Adieu, mes amis, adieu, bon voyage... Le baron piqua des deux et disparut.

Nous ne nous étions pas attendus à un adieu aussi brusque : il nous affligea, et ce fut avec bien de la tristesse que nous regagnâmes notre baraque pour y faire nos petits préparatifs de départ. L'avant-veille, on nous avait apporté des vivres : il nous en restait encore pour trois jours, à bien économiser. Quant à notre bourse, on n'y avait pas songé. Comment se faisait-il que le baron ne nous eût pas donné un peu d'argent? Était-ce oubli? que n'en demandions-nous? Dix fois il nous avait fait des offres de services ; nous aurions dû les lui rappeler ; quand nous y songeâmes il était trop tard : aussi maintenant maudissions-nous presque une hospitalité qui nous coûtait quinze jours que nous eussions pu si utilement employer.

Cependant une idée vint ranimer notre cou-

rage : Napoléon était victorieux, et sans doute il avait dû mettre à profit le temps de l'armistice pour augmenter ses forces et préparer de nouveaux triomphes; peut-être venait-il au-devant de nous : chaque jour, chaque marche devait le rapprocher de la Pologne. Une fois en Autriche, nous étions sûrs qu'il nous serait facile de le rejoindre; ce n'était plus que quelques privations jusque-là, et puis nous étions au 14 août, les pommes de terre ainsi que les navets devaient être déjà bons à manger; au moyen de cette nourriture, nous serions dispensés d'en aller quêter une autre, et peut-être nous épargnerait-elle un voyage en Sibérie.

CHAPITRE XIX.

Le Marais.

Une nouvelle région des marécages. — Nous y entrons. — Les oasis et les villages. — Nous sommes bien accueillis. — L'indication du paysan. — Nous gagnerons vingt lieues. — Des vivres pour vingt-quatre heures. — A quoi nous n'avions pas songé. — Nous voilà embarqués. — Magnifique coup-d'œil. — La demeure des Naïades. — Le grand enchanteur.—Défi aux Cosaques et à tous les Russes du monde. — L'Auvergnat embourbé. — Ce que nous prenons pour une pelouse. — Un mince repas. — Les plaintes de l'Auvergnat. — Vive querelle entre lui et le Béarnais. — Le labyrinthe et l'obscurité. — Nous nous perdons. — Une nuit dans l'eau. — Court espoir. — Le jour devient plus sombre que la nuit. — Une bataille à coups de poings. — L'île déserte. — Exaspération.

Dès que la nuit fut venue, nous prîmes notre essor, en nous dirigeant vers le Sud..... Après quelques marches nocturnes que l'aurore interrompait comme de coutume, et qui s'effectuèrent sans accident, nous entrâmes dans une nouvelle région de marécages, parsemée de bois, de terrains cultivés, d'habitations, et même de quelques villages perdus au milieu de cette mer fangeuse, où ils apparaissaient de loin en loin comme de petites îles dans un océan.

Persuadés que nous ne rencontrerions pas de Russes dans les oasis de cette mare immense, nous résolûmes d'aborder franchement le premier hameau qui se présenterait. Nous y entrâmes en effet, et nous n'eûmes qu'à nous louer du bon accueil que nous firent les habitans. Nous étions affamés, harassés; nous trouvâmes du pain et de la paille, et le lendemain, par un beau soleil, nous poussâmes en avant.

— De quel côté est Lublin? demandons-nous à un paysan qui empilait des gerbes dans un champ; à quelle distance, et par où faut-il prendre? Il nous indique de la main; mais en même temps il nous montre à gauche un marécage, et s'évertue à nous faire comprendre que si nous voulons le traverser, nous abrégerons de beaucoup notre chemin. Il comptait sur ses doigts le nombre de lieues que nous devions gagner; ce nombre allait à vingt : nous n'hésitâmes pas.

Le marécage était tout près de nous. — En route! m'écriai-je; et déjà nous y sommes entrés. On eût dit d'un lac, tant sa surface était étendue; mais nos vivres pouvaient à la rigueur nous mener jusqu'au surlendemain; après quoi un jour de jeûne ne nous effrayait pas : nous étions faits aux privations. Cependant fallait-il

encore que ce marécage eût une fin; et c'est à quoi nous n'avions pas assez sérieusement songé.

L'habitude de trouver journellement sur notre chemin quelques-unes de ces plaines vaseuses et de les traverser nous avait fait prendre immédiatement notre parti. Nous voilà embarqués, et barbottant à qui mieux mieux. Bientôt dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous n'avançons qu'avec défiance, portant lentement un pied devant l'autre, et hésitant toujours avant de le poser..... Nous cheminons entre les deux rives d'un golfe, sur lesquelles, de distance en distance, s'élèvent des meules de foin, que de loin l'on pourrait prendre pour des tours, ou pour des huttes de sauvage... Par intervalle aussi, nos yeux se reposent sur des touffes d'arbrisseaux dont les branches émaillées de fleurs retombent en cascade dans la surface liquide où leur tige a pris naissance. Ces mille arceaux épars, que double la réflection de leur image, forment un coup-d'œil des plus ravissans. C'est presque une illusion mythologique : on se figurerait le séjour des Naïades, les bosquets où elles aiment à se reposer... Ce serait du moins un rêve permis dans une nacelle qui se balancerait mollement sous ces ombrages. Quant à

nous, c'est la réalité que nous cherchons. Si nous sommes attirés vers ces bosquets, c'est parce qu'ils nous offrent l'indication toute positive d'une moindre profondeur et d'un fond plus solide.

Tout autour de nous, mais dans un incalculable lointain, se déploie un immense rideau de sapins et d'autres arbres de haute futaie d'une étonnante majesté sauvage; c'est là notre horizon, dont, suivant la distance et les divers effets de lumière, la perspective se nuance du vert au noir.

Le ciel était pur, la chaleur modérée; le soleil se montrait, et nous étions assez gais; car cet astre est un grand enchanteur. L'eau était tiède et bonne; seulement des masses d'herbes enchaînaient nos pieds et entravaient notre marche; pour se démêler dans ces inextricables filandres, il fallait tirer, au risque souvent de tomber la face en avant, et de prendre un bain complet. Mais qu'importe? point d'ennemis à craindre; là, nous pouvons défier les Russes et tous les Cosaques du monde. Aussi, pour nous distraire et nous étourdir un peu sur les désagrémens de notre situation, nous amusions-nous à les provoquer de la voix et du geste, comme s'ils pouvaient nous entendre. Que n'é-

tait-il encore avec nous, le pauvre Gracioso ! — Eh ! tas de poltrons, venez donc ! criait le Béarnais, venez donc nous donner la chasse. L'Auvergnat leur faisait le poing : — Canaille de barbus, disait-il, avec vos cogniats et vos perches si vous m'attrapez, je vous donne un merle blanc. — Approchez donc, mauvais pantins de deux sous, reprenait le Béarnais : approchez donc avec vos quenouilles qui sont longues comme un jour sans pain... Ah, s'il pouvait en venir un, que je lui en ferais voir de cruelles ! — Eh bien, qu'avez-vous, l'Auvergnat? c'était moi qui parlais ; est-ce que vous êtes pris par les jambes, ou si vous attendez les Cosaques? Je voyais qu'il s'arrêtait en grognant. — Eh ! je m'empierge, je suis comme dans un épervier. — Levez les jambes. — Vous croyez que je ne les lève pas ; en même temps avec colère il lance en arrière une ruade. — Quel paquet de filasse ! enfin, me voilà débarrassé... Ah çà ! y en a-t-il encore pour long-temps, c'est que çà me plaît tout juste. — Vous voyez devant nous ces grands arbres, lui répondis-je, c'est là que nous nous arrêterons, sur la pelouse. — Ah bien, oui, nous n'y sommes pas.

En effet, ma vue me trompant sur l'espace que nous avions à parcourir, nous n'atteignîmes

pas les grands arbres avant le milieu du jour..... Alors nous reconnûmes avec douleur que leur pied baignait dans l'eau, et que la pelouse, dont la verdure nous avait séduits n'était qu'une nappe flottante de nymphéas, d'épis flottans, et de plantes aquatiques.

Découragés, nous fîmes halte et mangeâmes en hésitant un tout petit morceau de pain; car un fâcheux pressentiment nous disait de ménager nos vivres. L'Auvergnat, d'un caractère hargneux, commençait à entrevoir des obstacles sans nombre; il s'étudiait même à les exagérer. Selon lui, nous avions la rage de toujours délibérer sans demander son avis. Nous lui répondîmes que s'il n'avait pas été consulté, il n'avait pas non plus formé d'opposition, et qu'en conséquence, il lui allait fort mal de se plaindre plus haut que nous. Cette observation ne fit que l'aigrir davantage, et le Béarnais et lui échangèrent quelques propos qui leur firent lever les bras à chacun, après quoi il fallut bien se remettre en marche.

C'était en tâtonnant, et en nous faisant un appui de tout ce qui se rencontrait sous notre main, que nous nous enfoncions dans cette forêt marécageuse. Presque à chaque pas, un trou ou une racine nous faisait chavi-

rer et nous arrachait un juron d'impatience.

La nuit vint, et nous n'avions pas encore trouvé un pouce de terrain solide; nous regardions, nous écoutions dans l'espoir de démêler, d'entendre, d'obtenir quelque indication. Des massifs de roseaux, dont une brise légère balançait les panaches; de rares percées de joncs, ou des agglomérations de longues pailles étaient les seuls objets que nous parvinssions à discerner. Un silence terrible n'était interrompu de temps à autre que par les cris lugubres de gros oiseaux, ou par les battemens de leurs ailes pendant qu'ils volaient lourdement au-dessus de nos têtes, ou qu'ils cherchaient à se percher à la cime de quelque sapin. Malgré l'obscurité, et quoique nous n'eussions aucun fil pour nous guider dans ce labyrinthe, nous continuâmes de marcher, non plus pour en sortir, nous allions au hasard, mais pour tâcher de découvrir un endroit sec où il fût possible de nous reposer.

A travers les espaces que nous laissait encore entrevoir la clarté incertaine d'un ciel étoilé, nous courions à tout ce qui était sombre, à tout ce qui nous présentait l'aspect d'une saillie; jamais nous ne pûmes trouver un emplacement qui ne fût pas couvert d'eau. Enfin, épuisés de

fatigue, nous nous arrêtâmes, et chacun se rapprocha du tronc d'un arbre, où, la main appuyée sur les racines, et la moitié du corps enfouie dans la vase, il se maintint du mieux qu'il put. C'est dans cette position que nous passâmes le reste de la nuit, constamment harcelés par des nuées de cousins, dont l'importunité n'avait pas cessé depuis la fin du jour, ce qui nous rendait comme furieux.

Nous attendions l'aurore avec une vive impatience : elle vint ranimer notre espoir, mais bientôt l'horizon s'assombrit, et nous pûmes croire que la nuit allait recommencer. Cependant, transis, transpercés, nous reprîmes notre marche, pour ne pas laisser glacer notre sang. Nous pensions que le ciel s'éclaircirait, mais de nouveaux nuages s'amoncelèrent, et en peu d'instans il se rembrunit de manière à ne plus permettre de nous orienter. Dans le vaste cintre de cette épasse voûte noire qui, de notre zénith, tombait sur l'horizon comme un drap mortuaire, pas le plus petit espace blanc, pas la moindre transparence qui pût nous faire soupçonner le Sud.

— Comment nous retrouver dans ce jour de ténèbres? pensais-je à part moi, c'est pis qu'en pleine mer; point de boussole, partout le même

spectacle; le diable s'y fourvoierait... Et nous étions tous trois debout, moi en tête, les deux autres disant : — Eh bien! Marin, allez donc! — Allez vous-mêmes, repliquai-je, êtes-vous si pressés?... marchez devant.

Après cette brusquerie, personne ne parla plus; nous restâmes très-inquiets, et n'osant plus nous interroger. Tout à coup l'Auvergnat remue ses jambes, patauge, fait grand bruit, nous dépasse et marche aussi fièrement devant nous que s'il venait de découvrir un nouveau monde. Mais ce bel élan ne devait pas le mener bien loin, au bout de trois minutes il s'adosse subitement à un arbre en croisant les bras, et nous laisse le devancer sans souffler mot; toutefois, nous remarquons qu'il fait la moue. — Eh bien! l'Auvergnat, qu'avez-vous donc? lui dis-je, est-ce que vous êtes déjà fatigué? — Je le suis, ou je ne le suis pas, çà me regarde. — Je le sais, et votre réponse me prouve que j'ai tort de m'en inquiéter. — Il y en a, reprit-il, qui se mêlent de faire les conducteurs... — Eh bien! interrompis-je vivement, qu'avez-vous à leur reprocher? — Eh! mon Dieu! ne vous fâchez pas, s'il faut prendre des mitaines pour vous parler, ajouta-t-il avec humeur, on en prendra; puisque vous êtes les conducteurs,

tout est dit, conduisez, conduisez, je vous demande bien pardon de vous avoir manqué, çà ne m'arrivera plus.

Je ne concevais rien au ton de méchante ironie de l'Auvergnat. — Aujourd'hui, lui répliquai-je, mon cher, vous pouvez conduire tout aussi bien que nous ; ne voyez-vous pas que notre flambeau est éteint, que le temps se couvre de plus en plus, et qu'il faut aller au flaire ou d'instinct? — Ah! voilà... vous en convenez, je n'avais donc pas tort hier de vous dire qu'on aurait dû réfléchir avant.... Le Béarnais ne lui laissa pas achever sa phrase. — Va donc b... de charabia, tu nous embêtes... Tu n'es jamais content... Va seul, si tu veux, et crève quand tu voudras. L'Auvergnat s'avança sous son nez, leurs poitrines se touchèrent. — Vois-tu bien, je respecte le Marin ; mais toi, mauvais Basque... Français manqué, si aussi bien nous étions ailleurs... je te ferais voir que moi, charabia, j'en avalerais quatre comme toi. — Avale un peu, essaie, grand *Ecce homo!* ailleurs, ici, partout, je me moque de toi, à pied comme à cheval, va donc... Fais seulement un geste... grand poulet-d'Inde... Eh bien! te voilà justement la gueule ouverte, c'est le moment, avale-moi donc... grand bêta... grand...

La colère dédaigneuse et insultante du Béarnais était au comble, comme celle lourde et brutale de son antagoniste ; celui-ci s'élança le premier, et les coups de poings volèrent. L'eau jaillissait autour d'eux ; bientôt ils se saisirent mutuellement, et ce fut à qui ferait chanceler l'autre, et lui ferait faire le plongeon. J'avais crié, mais vainement, je tapai donc aussi, et je ne sais pourquoi mes coups s'adressèrent de préférence à l'Auvergnat... — Eh quoi ! leur dis-je, en les voyant plus calmes, est-ce en nous déchirant ainsi, en épuisant le peu de force qui nous reste, que nous sortirons de ce bourbier ?..... Mes amis, de grâce, entendons-nous. Qui de nous veut marcher en avant ? Qui de nous veut suivre ? Voulez-vous que nous retournions sur nos pas ? Faut-il avancer ? Il faut absolument prendre un parti... Mon avis, c'est de poursuivre, est-ce le vôtre ? Voyons, décidez.

Pour toute réponse, ils rajustèrent leurs hardes, et se mirent derrière moi. La dispute n'était pourtant pas terminée ; mais les gros mots avaient remplacé les coups de poings. Je les laissai dire, et je tâchai de m'orienter.

Nous passâmes la plus grande partie de la journée à marcher : nous ne pouvions assez tôt

nous arracher à ces lieux abominables que nous jugions devoir être inhabités depuis la Création. Quand nous devrions faire deux cents lieues de plus après, disait le Béarnais, pourvu que nous sortions de là, c'est tout ce que je demande. — Ah! je t'y prends ; tu es content aussi toi, çà fait peur ; tu es comme moi à présent ; tu voudrais sortir, n'importe par quel bout...

Nous errions dans une couche d'ombres si opaques, qu'à peine notre vue s'étendait à dix pieds ; et pour nous, le midi était tout aussi bien à l'est qu'au couchant. Faisions-nous quelques pas, un obstacle nous dérangeait et nous revenions peut-être à une place où nous avions déjà passé : nous tournions le dos à notre route.

Vers le soir, à travers ce ciel lugubre qui pesait sur nous comme la plus cruelle des fatalités, il se fit une espèce de clarté, et nous aperçûmes devant nous une petite langue de terre ferme, bien garnie d'herbes, et un peu élevée au-dessus du niveau du marécage. Un rayon d'espoir vint nous mettre la joie au cœur. Nous montâmes sur cet exhaussement. O douleur.... c'était une île déserte. Nous la parcourûmes avec une curiosité inquiète, cherchant

des traces d'hommes ou de quelques animaux domestiques ; mais rien, absolument rien n'annonçait qu'elle eût été visitée depuis le commencement du monde. Il nous fallut donc en conclure qu'elle était sans accès praticable et à une grande distance de tout lieu habité. Nous balançâmes un moment avant de savoir si nous y passerions la nuit, ou si nous continuerions notre triste marche. Il nous restait à chacun un petit morceau de pain ; nous nous y prîmes à trois fois avant de nous résoudre à le manger : mais la faim l'emporta. Quant à la fatigue, notre courage fut plus fort qu'elle. Nous avions encore à peu près deux heures de jour, et nous décidâmes qu'il fallait les mettre à profit, quelque attrayans que fussent les lits de mousse que nous aurions trouvés dans l'île.

L'eau n'était pas partout d'une égale profondeur : parfois, nous en avions jusqu'aux aisselles ; alors nous frémissions dans la crainte de perdre pied, et nos rares instans de bonheur étaient de n'en avoir que jusqu'aux genoux. Nous avancions timidement, sondant avec nos pieds, tenant une jambe en suspens, la posant légèrement, pour ne pas entrer à l'improviste dans une vase sans fond ; puis, le sol nous semblait-il ferme sous nous, nous y allions avec

moins de prudence, jusqu'à la rencontre subite d'un caillou, d'une racine ou d'un trou, qui déterminait notre chute et nous faisait pousser des cris aigus.

Tout contribuait à nous exaspérer : aussi n'avions-nous plus à la bouche que des paroles de rage. Après les soupirs et les lamentations éclataient les blasphèmes et les jurons les plus horribles ; mais quel que fût le ton de nos plaintes, les racines d'arbres et les cailloux n'en étaient pas moins saillans et anguleux, ni les herbes moins épaisses, moins entrelacées.

CHAPITRE XX.

Encore le Marais.

Encore une nuit dans le marais. — Nous tombons de sommeil. — Le Béarnais s'attache sur un arbre. — Nous sommes accroupis les pieds dans l'eau. — Il vient nous retrouver. — L'Auvergnat nous réveille. — Il a vu des serpens. — Nous grimpons sur des arbres. — Les terreurs de l'Auvergnat — Son attitude nous effraie. — Sa chute. — Le ciel le plus noir. — Nos forces s'épuisent. — Rage de l'Auvergnat. — Son entêtement. — Le laisserons-nous périr? — Nous le remettons à flot. — Où allons-nous? — Nous nous croyons revenus à notre point de départ. — Nous n'en sortirons pas. — La faim, le froid, le désespoir. — La mauvaise humeur de l'Auvergnat. — Je le menace. — Le Béarnais et lui sont sur le point de se battre. —Ils se calment. — L'étang. — Une immense prairie. — Grande joie. — Désappointement cruel. — L'orage. — La foudre éclate. — Ma pusillanimité. — J'ai peur de mourir.

Encore une nuit dans notre interminable marais! Harassés, brisés, les pieds endoloris et les membres courbaturés, nous nous arrêtons au milieu des ténèbres. — Je tombe de sommeil, dit le Béarnais; mes yeux se ferment malgré moi, et je voudrais pourtant ne pas m'endormir dans l'eau... J'ai justement une corde dans ma musette; je vais chercher un arbre à tâtons, si je puis grimper dessus, je m'attacherai

à une branche et je ronflerai comme un bienheureux. — Monte, monte, disait l'Auvergnat; tonnerre de margouillis ! Ah ! nous sommes dans un fier pétrin ! nous voilà dans de beaux draps ! Marin, nous sommes de beaux garçons, n'est-ce pas ? — Que voulez-vous que je vous dise? — Il s'en tire lui, il a une corde; il s'en moque... Mais nous qui n'en avons pas..... Déjà le Béarnais grimpait... — Va, va, flanque-toi par terre, lui criait l'Auvergnat avec l'accent d'un dépit jaloux. Mais le Béarnais n'en réussit pas moins à s'installer; et nous restâmes accroupis sous son arbre, ayant soin de ramasser nos jambes pour qu'elles baignassent moins dans l'eau.

Au bout de quelques minutes, le Béarnais vint nous rejoindre : il n'avait pu s'accommoder à sa guise, et probablement il nous serait tombé sur la tête s'il eût persisté dans son projet.

Nous dormions d'un assez bon somme quand l'Auvergnat nous secoua rudement pour nous dire tout bas de prêter l'oreille. — Fouchetre ! camarades, nous ne sommes pas à la noce; j'ai entendu un sifflement; bien sûr il y a quelque mauvaise bête par ici; j'ai vu un sillon dans l'eau, et une seconde après les herbages ont remué. Allez ! c'était d'une longueur... Nous écou-

tons, et bientôt de nouveaux sifflemens se font entendre.—Je vous dis que ce sont des serpens, reprend l'Auvergnat...—Des serpens! m'écriai-je, impossible; il n'y a pas de serpens dans le Nord... — Puisque je vous dis que j'en ai vu un! réplique l'Auvergnat; il avait au moins dix pieds.

Nous nous laissâmes convaincre d'autant plus facilement que les sifflemens recommencèrent.

Je fus d'avis qu'il fallait quitter la place; mais le Béarnais nous fit observer que le moindre bruit pourrait donner l'éveil au reptile, et le mettre sur nos traces. — Si vous m'en croyez, ajouta-t-il, nous monterons chacun sur un arbre, et nous n'en bougerons pas jusqu'au jour... Nous suivîmes son conseil, sans même songer que, dans cette position, les serpens auraient encore plus beau jeu pour nous atteindre.

Une fois perchés, nous entendions toujours le terrible sifflement, mais plus distinct et plus rapproché de nous. Nous frissonnions; et lorsque, le lendemain, aux premières clartés de l'aube, nous pûmes nous apercevoir tous à cheval de la même manière, l'attitude et les mouvemens de l'Auvergnat nous glacèrent d'effroi : de ses gros yeux que, du haut de son observa-

toire, il tenait arrêtés en bas, il semblait suivre et épier dans l'ombre je ne sais quel objet qui faisait faire à sa physionomie les plus étranges contorsions; puis, quand il avait bien regardé, il mettait doucement le pied sur la branche, et se hissait à l'étage supérieur, en nous regardant d'un air stupide. Nos gestes lui demandaient ce qu'il voyait, ce que signifiait sa pantomime d'épouvante; il répondait par un signe de doute, et nos alarmes étaient encore plus vives.

Nous examinions avec anxiété tout autour de nous, nous tremblions; à force de chercher à voir, nous avions des éblouissemens. L'Auvergnat ne cessait pas de s'agiter, de changer de place, de regarder avec terreur, et son aspect aurait fini par nous magnétiser sur notre perchoir, où nous n'étions déjà pas trop solides, lorsque, pendant ces perpétuels déplacemens, le pied étant venu à lui manquer, il dégringola avec fracas d'une branche sur une autre. Au bruit de sa chute, mille sifflemens retentissent, et des nuées d'oiseaux s'enlèvent de toutes les cimes des arbres. —Ah! voilà nos serpens! s'écrie le Béarnais.—Tu en as menti! riposte l'Auvergnat; je n'ai peut-être pas vu quelque chose de long et de tortillé qui se glissait dans l'eau,

et qui s'est ensuite fourré dans les herbages! Là, là, vois-tu le bout de mon doigt? eh bien! c'est là; c'est moi qui te le dis.

Le ciel était encore plus noir que la veille; j'avais conseillé d'attendre un peu, espérant que le soleil dissiperait ces montagnes de nuages; mais quand il parut prouvé qu'il fallait encore ajourner cette espérance, nous descendîmes tristement, le Béarnais et moi, et recommençâmes notre pérégrination aquatique.

Quant à notre ours des montagnes, il nous suivait, mais en grommelant de la façon la plus fatigante. Il battait l'eau, remuait les branches, feignait de glisser, et se démenait comme un possédé. — Que le diable confonde le marécage! disait-il, et le gredin de paysan qui nous a fait venir ici... Si je le tenais, il passerait un mauvais quart-d'heure... Grigou de paysan... il savait bien ce qu'il faisait... Qu'est-ce que nous allons devenir? il faut crever ici, il n'y a pas à dire.

Le Béarnais, qui marchait près de moi, disait de son côté en hochant la tête : — T'as beau jurer, va, charabia; le paysan se moque pas mal de toi; c'est pas çà qui t'en retirera. Puis s'adressant à moi à demi-voix : — Dites donc, Marin, ce n'est pas rassurant; c'est que si nous

ne nous débrouillons pas aujourd'hui, et que le soleil ne paraisse pas demain... Faut-il que nous ayons été bêtes de prendre ce gueux de marécage! — Ma foi, mon ami, ce n'est pas rassurant sans doute; mais nous avons encore du temps d'ici à la nuit... ce marécage doit avoir une fin : il faut chauffer la marche, je ne connais que çà.

Cependant notre courage épuisait nos forces, car nous n'avions plus rien pour les alimenter; notre haleine était courte; nos jarrets se fatiguaient à sortir de l'eau et à y rentrer incessamment; et nos yeux avaient des vertiges. L'Auvergnat, fortement constitué, était moins abattu que nous; mais il n'en continuait pas moins ses doléances : chaque faux pas qu'il faisait amenait une apostrophe: — Peste de marais! scélérat!... chien de métier. Puis, si un morceau de bois ou tout autre objet le faisait broncher, il le repoussait du pied en grinçant des dents; — allons donc! disait-il, va donc, animal! ou bien il plongeait sa main dans l'eau, retirait ce qui l'avait fait trébucher, le regardait avec des yeux ardens, et le jetait ensuite à tour de bras contre un tronc d'arbre.

Ce jour-là nous traversions une portion de terrain où il y avait peu d'eau : c'était un fond

de vase. Le Béarnais et moi n'avancions qu'avec les plus grandes précautions ; car à droite, ce terrain allait un peu en pente, et le sol était glissant. L'Auvergnat n'avait rien de mieux à faire que nous suivre : mais l'enragé voulut marcher de front avec nous, et d'un pas résolu, sans se soucier de regarder à ses pieds, ni même s'inquiéter de la direction qu'il prenait, il alla si bien en dérive, que tout à coup il s'enfonça dans la vase, de manière à ne pouvoir que difficilement s'en retirer. Nous pensons qu'il va se tenir pour averti; mais il s'opiniâtre; et ne pouvant nous rendre compte d'un entêtement aussi ridicule, nous suspendons notre marche pour le regarder faire. Notre contenance exprimait assez toute notre mauvaise humeur ; mais lui, se secouait de plus belle, et affectant d'alourdir le poids de son corps, il allait toujours s'enfonçant davantage.—Tiens, tiens! va donc, mâtin! se disait-il à lui-même. En as-tu assez comme çà? enfonce donc. Ses yeux exprimaient la fureur et la rage. L'impatience m'emporta. — Que faites-vous donc? est-ce un parti pris? Avez-vous juré de rester là? — Eh bien! quoi! dit-il en croisant les bras, et en me regardant du plus grand sérieux, autant là qu'ailleurs, puisque nous ne savons où nous allons ; j'attendrai

ici que le soleil paraisse ; Marin, est-ce qu'elle n'est pas bien cette route-là? En connaissez-vous encore une plus belle? en ce cas il faut me la montrer. — Ah çà! l'Auvergnat, savez-vous que vous faites fièrement le rodomont! qui m'a bâti un original de votre espèce? Ne semblerait-il pas que nous sommes ici plus que vous pour notre plaisir? Voulez-vous parier que nous vous laissons vous dépêtrer tout seul? — Qu'est-ce donc qui vous demande quelque chose à vous? répond cette grosse bête, en grinçant des dents et avec l'accent de la colère. Eh! parbleu! filez par où vous voudrez ; est-ce que je compte sur vous? est-ce que vous ne vous entendez pas ensemble? est-ce que je ne sais pas que çà vous est égal que je crève? Eh bien! oui, je crèverai, je m'en f.... Tenez, tenez, êtes-vous content? Et il battait l'eau de ses mains.

Je n'étais pas sa dupe, et cependant je me dirigeai vers lui; mais le Béarnais me retint. — Êtes-vous bon enfant, Marin! eh pârbleu! laissons-le là, il reviendra de lui-même, allez; au surplus, c'est son affaire, allons-nous-en. Et nous feignîmes de nous éloigner.

Quand nous fûmes à une certaine distance, nous nous retournâmes: notre homme était dans le plus grand embarras, et ses efforts pour se

désembourber étaient inutiles. Nous arrivâmes à temps, et lui tendîmes nos mains, qu'il s'obstina à refuser. Alors nous le saisîmes chacun par un coin de son habit-veste, et nous parvînmes à le remettre à flot.

Nous nous hâtâmes de récupérer le temps perdu ; mais, grand Dieu ! où allions-nous ? toujours le même aspect : nous finissions par croire que depuis deux jours nous tournions dans le même cercle.

Il pouvait être midi quand nous aperçûmes devant nous, à travers les arbres, une pièce d'eau. — Tiens, tiens, dit l'Auvergnat je parie que nous voilà revenus à notre point de départ. — Bah ! çà n'est pas possible. Eh bien ! tant mieux, tant mieux ! dîmes-nous, en nous réjouissant ; nous sommes certains maintenant de nous en retirer. Attentifs à tout examiner, nous pressions notre marche, et à chaque pas nous disions : c'est bien cela. — N'est-ce pas Béarnais ? — N'est-ce pas. Marin ? — N'est-ce pas, l'Auvergnat ? — Oui, oui, oui, répétions-nous tous trois.... — Tenez, voyez plutôt ce gros arbre tortu sur la droite.... — Et cette énorme racine au-dessus de l'eau.... — Et cette... Eh ! mon Dieu, non ! Que dites-vous donc ? cette pièce d'eau est trois fois moins grande que celle

du départ; celle-ci n'a pas, comme l'autre, des joncs qui s'élèvent au milieu, elle n'est pas arrondie ; il y avait moins d'arbres ; ils étaient moins enfoncés dans l'eau.... — Ah ! mon Dieu ! nous n'en sortirons pas !....

Nos figures s'alongèrent, et nous restâmes quelque temps à nous regarder sans rien dire. Je ne saurais peindre notre consternation. D'épuisement nous nous laissâmes tomber sur la mousse humide, le dos appuyé à un arbre. Nous regardions machinalement devant nous, et notre poitrine exhalait de longs soupirs. L'Auvergnat, la tête entre les jambes et les bras appuyés sur ses genoux, tournait et retournait sa casquette, haussait les épaules par saccades, ricanait, enflait ses joues, et semblait tout bouffi de sa mauvaise humeur, qu'il avait peine à contenir. Le Béarnais, qui le guettait de l'œil, disait tout bas en me regardant : Voyez donc, faut-il que notre malheur soit encore augmenté par la présence de cet être insupportable? L'Auvergnat, relevant la tête brusquement, s'écria : — Eh bien, quoi !.... Traversons-nous ou restons-nous ? Allons-nous par-ici ou par-là ?.. Voyons... décide-t-on quelque chose? J'enrage de faim, je crève de froid... Je n'y tiens plus ; furieux et menaçant, je me

tourne vers lui. — L'Auvergnat ! l'Auvergnat ! lui dis-je, depuis bien long-temps vous lassez ma patience : je vous jure que si je tombe une fois sur vous, vous vous en repentirez, bête brute que vous êtes !... Oui, bête brute, répétai-je, voyant qu'il se mettait en mesure de me répondre; votre conduite n'est-elle pas révoltante? Que pouvons-nous à votre faim, à votre froid, à votre fatigue? Vous avez seul le ventre creux, n'est-ce pas? nous ne souffrons pas, nous? nous sommes dans un pays de Cocagne peut-être? nous mangeons des poulets rôtis, nous avons des jouissances dont vous seul êtes privé, n'est-il pas vrai? Murmurez contre le sort, si cela peut vous plaire; mais encore un coup, donnez-nous la paix.

Ces reproches l'avaient émoustillé; ouvrant et refermant ses mains d'un air capable, il semblait s'exciter à quelque coup hardi. — Alongez-lui donc un atout, et que çà finisse! disait le Béarnais; sinon vous n'en viendrez pas à bout. Peut-on voir un mulet d'Auvergne de cette espèce? grand imbécile, va !....

Ils furent sur le point de se prendre aux cheveux, car je n'étais plus pour rien dans la querelle, et l'Auvergnat ne demandait pas mieux que de s'adresser à plus faible que lui :

mais j'y mis bon ordre, en les menaçant de les abandonner et de battre tout seul le marécage, à mes risques et périls. — Marin! marin! me dit amicalement le Béarnais, vous avez raison, nous perdons la tête. Voyons, guidez-nous; dites-nous ce qu'il faut faire. Mais je ne le savais pas plus qu'eux. Je ne répondais rien, j'étais rebuté, eux aussi; et nous nous regardâmes de l'œil le plus morne, le plus attristé. — Quoi! disions-nous, nous faudra-t-il mourir de faim et d'épuisement dans ces tristes solitudes?.... Ce marécage n'a-t-il pas de bornes? est-il possible?.... Encore, si nous pouvions voir à cent pas devant nous, dans ce fourré épais..... Le paysan n'a pas voulu nous tromper; cela n'est pas croyable. C'est nous qui ne savons pas nous diriger; nous périrons par notre faute... Qui sait si la route n'est pas tout près de nous?... Allons, voyons, remuons-nous; dites donc quelque chose..... Et je fis quelques pas en avant pour stimuler mes deux camarades.

A peine si nous pouvions nous tenir debout; nous étions comme engourdis. Quoique nous fussions au temps de la canicule, nos vêtemens détrempés étaient comme une couche de glace sur nos épaules; l'air extérieur seul nous donnait d'horribles frissons: nous nous figurions

que notre sang était figé sous notre épiderme. Nos figures étaient gonflées, nos yeux rouges, nos lèvres bleuâtres ; nos bras et nos cuisses marbrés ressemblaient à une mosaïque ; le frottement de nos haillons les avait mis à nu, et y entretenait une plaie vive ; nos pieds surtout étaient devenus si tendres, que la moindre pression nous les faisait retirer, et répercutait à notre cerveau de cuisantes douleurs.

Dans ce piteux état, nous décidâmes qu'il fallait tourner l'étang et non le traverser. Ce circuit alongeait de beaucoup notre chemin, mais il nous faisait éviter les grandes eaux. Au surplus nous n'avions plus de but marqué ; c'était au ciel à avoir pitié de nous, s'il nous en jugeait dignes.

Après une heure d'efforts, le Béarnais, qui nous devançait, signala une prairie immense qu'il apercevait à travers les intervalles de plusieurs bouquets d'arbres. Nous y touchons, s'écria-t-il..... je crois..... je crois que nous sommes sauvés..... Marin ! Marin ! en vérité, je le crois ; venez donc voir. — Ah ! mon Dieu ! ah ! si c'était vrai !.... Mon cher ami, êtes-vous bien sûr ?.... Ces exclamations je les jetais en courant et en barbotant dans la vase ; car pour plus de promptitude, j'avais coupé par le

marécage, et l'Auvergnat galopait sur mes talons.

Le Béarnais ne se trompait pas : devant nous s'offrait une vaste prairie, et plus loin une longue forêt sur un sol plus élevé. Ce changement d'aspect faillit presque nous faire délirer. La commotion qu'en reçurent nos esprits se communiqua à nos cœurs, et ces deux foyers firent jaillir la chaleur et la vie dans tout notre être ; notre sang circula, et, comme trois fous, nous courûmes, en jetant des cris de joie et de bonheur : plus de douleurs, plus de faim, plus de fatigue. Nous nous précipitons, nous cherchons à nous devancer l'un l'autre... O fatalité inexorable ! cette prairie est inondée ; derrière ces arbres, encore de l'eau ; encore une prairie, puis un étang, puis d'autres arbres, et toujours le marécage... l'éternel marécage : notre sort est affreux. Nous sommes perdus ! c'est fini, plus d'espérance ! ce désert est trop grand !

Pour surcroît de misère, le ciel venait de se rembrunir, le tonnerre grondait dans le lointain, et déjà de grosses gouttes d'eau annonçaient un orage. Il nous fallut effectuer bien vite notre retraite et regagner la lisière de la forêt. Là, nous nous retranchons sous les arbres les plus touffus : nous avions chacun le nôtre.

La pluie tomba bientôt avec violence ; nous la reçûmes pendant une demi-heure sans nous plaindre ; rapetissés, repliés et comme rentrés en nous-mêmes, nous étions immobiles et muets. A peine tirant notre cou de nos épaules levions-nous de temps en temps la tête, pour nous assurer de l'état du ciel, et d'affreux pressentimens venaient nous assaillir.

Un coup de tonnerre, si terrible qu'il semblait avoir confondu le ciel et la terre, nous fit frissonner, et mes deux camarades, quittant timidement leur arbre, vinrent se réfugier sous le mien. J'avais fait le même mouvement qu'eux ; mais les voyant venir, je repris mon poste, et nous nous appuyâmes dos à dos, parlant bien bas, comme pour ne pas nous trahir, et ne pas faire savoir à la foudre où nous étions ; car des roulemens accompagnés d'éclats naissaient les uns des autres, et au fracas prolongé qui se faisait au-dessus et près de nous, on eût dit d'une voûte d'airain que parcourait, en la déchirant, la secousse sonore des plus épouvantables détonations. Dans le chaos des ombres les plus noires, c'était l'écho tumultueux et horriblement fidèle des quinze cents bouches de bronze qui avaient vomi la mort sur les champs de carnage de la Moskowa ; et tout à coup, quand un court si-

lence, un peu de calme, nous avaient permis de respirer, la vive diffusion d'un feu rapide nous venait éblouir, suffoquer, pétrifier de son soudain embrasement; l'eau, les arbustes, les prairies ondoyantes, les touffes éparses et nous-mêmes, tout s'enflammait, tout resplendissait d'une lumière rougeâtre et brûlante à la vue comme la réverbération d'un immense incendie; puis, au milieu de ces flots d'incandescence, le déluge reprenait avec plus de force; la voûte d'airain se brisait, elle était ébranlée à s'effondrer; les raies de la pluie, de plus en plus pressées, se précipitaient telles qu'un fleuve qui verse ses cataractes au sein du lac dont il élève et fait bouillonner la surface; toute la nature se bouleversait; l'inondation nous gagnait; des rejaillissemens continuels arrivaient en jets jusque sur nos visages; c'était une seconde pluie que nous renvoyait la terre; un vent furieux tournoyant, changeant sans cesse, s'élevant, s'abaissant, apportait dans l'air des torrens qui nous enveloppaient et passaient sur nous comme une vague. A chaque instant le bruit d'une branche qui se rompait et se détachait de son tronc avec des craquemens saccadés nous faisait tressaillir et baisser la tête, pendant que les sapins, ces grands corps insensibles, fai-

saient entendre des cris profonds et mélancoliques, et parfois aussi un concert infernal de sifflemens aigus, de rauques et sinistres rugissemens.

Depuis le passage du Niémen, nous n'avions rien entendu qui pût être comparé aux colères de cet affreux ouragan... Mais là, le ciel jetait ses avertissemens sur un demi-million d'hommes prêts à mettre le pied dans leur tombeau; ici nous étions seuls et avec le même appareil, il s'acharnait sur trois malheureux tombant presque d'inanition.

Cette formidable solennité d'extermination, ce courroux qui s'appesantissait sur trois êtres perdus, anéantis dans ces solitudes, nous glaçaient de terreur. — Oh! me disais-je, qu'avons-nous fait à Dieu?... va-t-il donc lancer sur nous le châtiment de tout le genre humain?..... Lié dans mes haillons sous lesquels, en ruisselant, l'eau ne décessait de laver mes membres et d'enlever le peu de chaleur qui me restait, je croyais que la moelle se cristallisait dans mes os, je sentais un relâchement général de mes nerfs; ma fibre se détendait dans une inconcevable mollesse; mon ame elle-même était en quelque sorte détrempée; mes organes, mes sens, mon existence, étaient sans action, sans

ressort. Le plus faible des patiens que la justice livre tout garotté à ses bourreaux n'est pas plus abattu, plus démoralisé que je ne l'étais en ce moment devant mon juge;... oui, devant mon juge! puisque je ne doutais pas que Dieu ne nous eût condamnés...

Jamais je ne m'étais trouvé aussi pusillanime; l'idée qu'il me faudrait mourir de faim m'avait ôté toute énergie. Sous mon arbre, j'éprouvais ce que je n'avais pas éprouvé une seule fois durant le terrible hiver de l'année qui s'écoulait. Au milieu de cette agonie de cent mille hommes, devais-je croire que le climat m'épargnerait plus qu'eux? Quand, perdu dans ces plaines de glace, la nuit, à la triste lueur d'un feu sans flamme, le lugubre silence des désolantes heures de notre longue veille n'était interrompu, que par ces exclamations réitérées : *ô ma mère! ma mère!* quand j'entendais de toutes parts ces mots sacrés et solennels que les jeunes cœurs les plus fermes tenaient en réserve pour les exhaler au moment suprême; quand autour de moi de vieux soldats expiraient en prononçant ces mots : *ô France! ô patrie! ô camarades!* en exprimant une dernière fois les sentimens qui dominaient toutes leurs affections, pouvais-je ne pas me dire : mon tour viendra; je soupirerai,

aussi : *ô ma mère ! ma mère !*..... comme tous ces jeunes soldats ; ainsi qu'eux tous, je suis condamné, et je ne fais que me débattre dans le délai d'un sursis ? Alors il y avait en quelque sorte obligation de mourir : le climat, la faim, les Cosaques, frappaient en même temps, et chaque jour que je survivais, je m'étonnais de mon obstination à m'insurger contre la destinée commune. Alors encore, j'étais exténué, gelé, blessé, meurtri, abruti par les douleurs et la misère. La mort ne pouvait donc être qu'une chose douce et désirable : je la sentis venir plus d'une fois, et la secouai de tout mon pouvoir, mais sans la redouter.

Depuis ce temps, j'avais recouvré une santé vigoureuse, je commençais à rentrer dans ma dignité d'homme ; il n'était plus question de vouloir vivre, à quelque prix que ce fût. Je sentais assez que je vivais, et que la vie, à vingt-quatre ans, est un bien qu'on doit ménager, conserver et ne risquer qu'à bon escient ; d'ailleurs on est toujours économe du pécule qu'on a amassé sou à sou, à force de sueurs et de privations. C'était là tout-à-fait mon histoire : tous mes jours à la file les uns des autres formaient une masse de huit mois de souffrances ; je les avais disputés à la gelée, aux coups de lance,

au feu homicide des bivouacs, aux paysans russes, aux juifs, au sommeil, à la faim. On concevra donc que, n'ayant plus à faire qu'au dernier de ces fléaux, je n'étais pas homme à les lui abandonner sans un rude combat. Toutefois, à lui tout seul, il était plus fort que tous les autres ensemble; ce n'était plus une lutte de désespoir, où l'on s'escrime en aveugle, en frappant indistinctement à droite et à gauche; c'était un combat réglé, mais à mort, dans lequel on voit son ennemi face à face, et où il faut tuer ou être tué. Or, cette lutte durait depuis trop long-temps; elle n'était pas égale; j'y perdais mes forces, et j'allais mourir..... mourir en désespéré!! voilà quelle était ma perspective, et celle de mes pauvres compagnons d'infortune.

CHAPITRE XXI.

Toujours le Marais.

La nuit nous surprend encore. — Nous ne pouvons plus faire cinquante pas. — L'Auvergnat toujours insociable. — Comment il passe sa colère. — La pluie continue. — Nous n'avons plus de pain. — Point de champignons. — Les oiseaux que nous ne pouvons attraper. — Présage de beau temps. — Je m'assoupis. — L'Auvergnat recouvre la parole. — Le soleil impatiemment attendu. — Nous allons devant nous. — L'Auvergnat en gaîté. — Le chemin noir. — Il n'a pas de bouts. — Point de trace frayée. — Une couvée de perdreaux nous passe entre les jambes. — Horrible état de nos pieds. — Nos haltes sont des défaillances. — Les tâtonnemens. — Enfin, des champignons. — Des aboiemens. — C'est par là. — Nous prenons terre. — Le petit pâtre. — Il s'épouvante. — Comment je le rassure. — La vieille femme qui fourgonne. — Sa méfiance. — Elle prononce un mot qui nous plaît. — Le pain et le sel. — On ne se soucie pas de nous héberger.

L'orage s'apaisa, mais la pluie fut opiniâtre; elle nous conduisit jusqu'à la nuit, qui nous surprit assis sur la mousse, et dans un tel état de défaillance, que nous n'eûmes pas le courage de faire cinquante pas pour gagner un endroit moins inondé qui était à notre droite, et où nous eussions pu nous étendre plus à l'aise. Dans un entretien amical, le Béarnais et moi nous déplorions notre malheur. L'Auvergnat,

plus résigné, mais toujours insociable, nous tournait le dos : la tête entre les jambes, et marmottant à voix basse, il confiait ses chagrins à sa casquette. De cet exercice il passa à un autre : il poussa des soupirs si prolongés, si lugubres, qu'il trouva encore le moyen de nous impatienter et de s'attirer nos reproches, qui le firent se rebiffer selon sa coutume. — Pour vous plaire, nous dit-il avec humeur, ne faut-il pas que je siffle ou que je chante? — Qui te prie de siffler ou de chanter? reprit le Béarnais; seulement ne hurle pas comme un chien perdu. Est-ce que tu vas encore recommencer à nous embêter? L'Auvergnat mâchonna quelques grossièretés; mais il finit par se taire, et après avoir arraché à poigne-main toute l'herbe qui était entre ses jambes; après avoir du bout de l'ongle fait sauter dans l'eau tous les petits cailloux qui étaient à sa portée, il laissa aller sa tête, et resta dans cette position jusqu'à ce que le sommeil s'emparât de lui.

Pour nous, nous ne dormîmes que fort tard. A peine nous fermions l'œil, que de grosses gouttes d'eau se détachant de la cime de notre arbre, et tombant sur notre nuque, venaient nous réveiller en sursaut. Nous passâmes donc la nuit à gémir tout bas, à écouter si nous ne

démêlerions pas quelque bruit, et à parler de notre faim. Ce qui nous étonnait surtout et nous désolait en même temps, c'était d'avoir inutilement recherché ces beaux champignons aurore que nous rencontrions naguère en abondance dans d'autres grandes forêts; c'était de voir d'énormes volées d'oiseaux noirs, et gros comme des merles, raser en dessous avec grand bruit le plan horizontal de la feuillée, et s'abattre familièrement presque sur nos pieds, sans qu'il nous fût possible d'en attraper un.

Vers le milieu de la nuit la pluie avait cessé : je me levai bien vîte, et tournai le bois où nous étions pour voir si le ciel nous serait aussi impitoyable que la veille; j'y remarquai de larges places étoilées et des nuages qui filaient à l'horizon. J'allai avec empressement donner cette nouvelle à mes deux compagnons, en y ajoutant que c'était un présage de beau temps et que vraisemblablement nous aurions le soleil pendant toute la journée.

Ils voulurent voir et s'assurer par leurs propres yeux, et moi je voulus revoir encore; le spectacle en valait la peine. C'était, selon eux, encore plus beau que je n'avais dit; et nous retournâmes à notre poste, en attendant avec impatience les premières lueurs du jour.

Cependant la fatigue m'avait assoupi. Je me sentis légèrement remué par l'Auvergnat, qui avait enfin recouvré la parole et qui me disait : — Marin, allons, le soleil va bientôt se lever. — Eh ! mais, je suis prêt ! quand on voudra ; partons.

La naissante clarté du soleil commençait en effet à blanchir un côté de l'horizon ; mais, à mon grand étonnement, je voyais que c'était à notre droite, derrière la forêt que nous longions. Ainsi, en continuant à marcher comme nous en avions eu l'intention la veille, nous allions droit au nord. J'en fis l'observation. — Ah ! ma foi, tant pis, répondirent-ils ; nord ou midi, c'est égal ! allons devant nous, nous ne trouverons pas pis que ce que nous laissons derrière ou par côté.

J'étais de leur avis. Nous nous éloignâmes donc, en nous excitant de la voix, et en prenant alternativement les devants pour nous prouver l'un à l'autre que la même force de résolution nous animait. — Le Marin à raison, disait l'Auvergnat ; chauffons la marche. La gaîté inaccoutumée du camarade nous sembla de bon augure.

Après avoir marché deux grandes heures sur un terrain mouvant, et juste au moment où le

soleil lançait ses premiers rayons au-dessus des arbres, nous crûmes voir, puis nous vîmes, à deux ou trois cents pas devant nous, en saillie, une raie noire dont les deux extrémités nous étaient cachées. — Tiens, tiens! dit l'Auvergnat, qui s'était arrêté presque en extase, apercevez-vous là-bas ?... Et comme le Béarnais cherchait à doubler le pas : — Ensemble! lui criai-je, allons ensemble; si vous nous devancez, ce sera comme l'autre fois, çà nous portera malheur! — Non, non, Marin, j'ai de bons yeux; venez, dépêchez-vous... C'est un chemin, c'est un chemin.... Et l'Auvergnat, pour témoigner sa joie, jeta de toutes ses forces deux ou trois fois sa casquette en l'air.

O Providence! ô bonheur que je ne saurais dépeindre! C'était un passage établi sur des rondins empilés de manière à former une sorte de jetée. Nous nous hâtâmes de prendre possession de cette espèce de plancher que nous foulions avec les plus folles démonstrations de joie; car il était pour nous une preuve incontestable que ces lieux étaient visités par les habitans de quelques villages circonvoisins. Maintenant nous n'en pouvions plus douter; nous devions tôt ou tard rencontrer quelque figure humaine. Cependant, ce chemin ne nous mena pas loin;

bientôt il s'interrompit dans des herbes touffues où il n'y avait plus de trace frayée. Mais là du moins le terrain était sec, et notre marche ne pouvait plus être entravée que par des broussailles. Nous entrâmes dans ce fourré, où, dès nos premiers pas, une couvée de petits perdreaux nous passa entre les jambes. C'eût été un excellent repas et qui fût venu bien à propos. Nous nous précipitâmes, ou plutôt nous nous laissâmes tomber pour les saisir ; mais ils glissèrent entre nos mains, et nous étions si faibles que nous n'eûmes pas le courage de nous mettre à leur poursuite.

Une partie de la journée se passa en tâtonnemens; car nous allions indifféremment, et sans motif arrêté, à droite ou à gauche, selon que des apparences trompeuses nous engageaient à nous porter d'un côté plutôt que de l'autre : notre tristesse était revenue, le découragement devait la suivre, et après lui encore une fois le désespoir. Pour le moment, de fréquentes défaillances nous forçaient à nous reposer et à chercher un point d'appui, et dès que nous voulions changer de place, sur un sol hérissé de ronces, de petites pierres et de brins de bois, nos pieds attendris par un long séjour dans l'eau nous faisaient souffrir au-delà de

toute expression. Au milieu de ces obstacles, nous allions donc lentement.

Vers le milieu du jour, nous aperçûmes entre deux arbres un large groupe de nombreux champignons. Nous nous jetâmes avec avidité sur cette proie appétissante, et en quelques secondes la place fut nette.

Comme nous achevions de broyer notre récolte, des aboiemens qui nous paraissaient venir de très-loin nous tinrent en arrêt : on peut s'imaginer avec quel recueillement nous écoutâmes. Assis par terre, puis nous mettant à quatre pattes, puis couchés à plat-ventre, le cou tendu, les bras alongés, et pivotant sur le sol comme l'aiguille sur un cadran, nous étions là, retenant notre haleine, nous regardant d'un œil fixe, et nous relevant pour nous dire : — C'est par-là! Aussitôt nous marchons, l'index en avant, et résolus à ne pas dévier d'une ligne, en dépit des bordées qu'il nous fallait courir, des sinuosités, des détours, des crochets sans fin que nous devions faire pour trouver des endroits à peu près praticables dans la forêt marécageuse qui se présentait de nouveau devant nous. A quitter, prendre, quitter et reprendre notre direction, sans la perdre de vue un seul instant, quatre heures encore s'écou-

lèrent; mais enfin... enfin, nous pûmes maudire ces lieux, avec la certitude de ne plus y être enterrés vivans. A cinq heures, nous prîmes terre, heureux comme des matelots qui arrivent au terme d'une longue navigation sur une mer toute semée d'orages, d'écueils et tempêtes....

Nous laissions derrière nous l'odieuse forêt; à notre gauche était un tertre au pied duquel elle s'arrêtait, et sur la pente opposée un jeune pâtre, ou plutôt un enfant qui nous tournait le dos en gardant quelques vaches.

Dans la crainte de l'effrayer si nous nous présentions à lui tous trois ensemble, je dis à mes camarades de m'attendre, et je m'avançai seul. Il m'aperçut bientôt; il eut peur et s'empressa de chasser ses bêtes devant lui. J'eus beau parler, faire des signes, il n'en tint compte; il se hâtait au contraire le plus qu'il pouvait.

Désespérant de parvenir à l'aborder, je fis un long détour pour aller m'asseoir sur son passage. Là, profitant du moment où, sans suspendre sa course, il jette sur moi un coup-d'œil, je pose une main sur mon cœur et lève l'autre vers le ciel. Il paraît me comprendre : il s'arrête et me regarde, indécis de ce qu'il doit faire. Il veut rétrograder; mais, en arrière, il remarque

mes deux compagnons : contraint de choisir entre eux et moi, c'est moi qu'il préfère, comme étant sa plus vieille connaissance. Après bien des hésitations, il s'enhardit à faire quelques pas, mais en évitant de trop s'approcher. Alors comme je venais de découvrir le faîte de quelques maisons, je tâchai d'apprendre de lui s'il y avait là des Cosaques ou des Russes. Il se contenta de me faire plusieurs fois de la tête un signe négatif, mais sans oser lever les yeux sur moi, dont je voyais trop qu'il lui tardait de s'éloigner. Peut-être ne m'avait-il répondu que machinalement, et sans se soucier de ce que je lui demandais ; pour lui inspirer des regrets, dans le cas où il m'aurait donné un renseignement incertain, je lui envoyai des baisers de remercîment et fis de grandes démonstrations de joie. Mais il réitéra son signe, et prenant plus de confiance en nous, il nous indiqua qu'il allait nous suivre et qu'il ne tarderait pas à nous rejoindre dans le village.

Nous arrivâmes à la première maison ; une vieille femme y était occupée à fourgonner son four. En nous voyant, sa stupeur fut grande ; mais bientôt notre état pitoyable la rassura. Nous lui demandâmes du *klieba ;* nous lui dîmes que nous étions Français, et lui montrant le

marécage, nous tâchâmes de lui faire comprendre combien nous avions souffert, combien de jours et de nuits nous avions passés dans ces lieux abominables, exposés à toutes les misères. Debout, appuyée sur le rebord de son four, elle nous considérait des pieds à la tête sans s'émouvoir. Toutefois, comme notre refrain était continuellement *klieba*, elle finit par répondre : *zara, zara !* et ce mot, tout euphonique, fut prononcé avec tant de douceur, que nous en conçûmes quelque espérance.

Nous étions entrés chez la vieille femme; elle sortit avec nous, ferma sa porte, et nous invita à l'attendre... Sa méfiance n'était pas de nature à nous offenser; aussi ne parûmes-nous pas nous en apercevoir. Un instant après elle revint, nous apportant à chacun un morceau de pain avec du sel. Nous prîmes le pain. Quant au sel, comme notre appétit n'avait pas besoin de ce stimulant, nous ne crûmes pas devoir l'accepter. La vieille nous fit entendre ensuite qu'il fallait nous adresser aux autres habitans; ce qui signifiait évidemment qu'elle ne se chargeait pas de nous fournir un abri pour la nuit. Les maisons étaient rares; nous tendîmes la main de porte en porte, et nos supplications ne furent pas toutes vaines; mais l'aumône nous était

faite avec un air de contrainte et comme à regret : il nous semblait que la peur y entrait pour quelque chose. La meilleure manière de prouver notre reconnaissance était donc de nous éloigner ; nous traversâmes le hameau en véritables éclopés.

CHAPITRE XXII.

Le Déserteur.

Les faucheurs. — Ils regagnent leurs cabanes. — Les tas de foin et l'excellent sommeil. — On se plaint du dégât. — Nous parvenons à apaiser les paysans. — Ils nous indiquent la route de Lublin et nous souhaitent un bon voyage. — Tout un jour sans rencontre. — Nous couchons encore sur le foin. — Des cris d'angoisse et des grincemens de dents. — Nous avons repris courage. — Le manoir seigneurial. — Le baron hautain. — Brusques questions. — Il nous offre du travail. — Nos conditions. — Le jardinier français, bavard et curieux. — Le baron est mécontent de nous. — Sa manière de nous exciter. — L'exercice de la tabatière. — Il regrette de ne pouvoir nous faire donner la schlague. — Son jardinier nous met à la diète. — Nous prenons congé du baron. — C'est un excellent homme. — Nous sommes toujours sans souliers. — Les piquans du blé. — Nous passons le Bug. — Nous couchons dans une grange. — Les Russes en bas, nous en haut. — L'Auvergnat endormi fait un coup de tête. — Nous sommes quatre.

A notre sortie du village, nous remarquâmes dans un vallon une douzaine de faucheurs qui relevaient en petits tas le foin d'une prairie. — Ils font notre lit, dis-je à mes compagnons. — Oui, m'objecta l'Auvergnat; mais ils ne se pressent pas trop de s'en aller. — Oh! répliquai-je, le soleil baisse, et sans doute ils ne tarderont pas à nous abandonner la place.

En effet, peu d'instans après, nous les vîmes

revêtir leurs casaques, emporter avec eux les instrumens de leur labeur, et se diriger de notre côté en chantant. Ils regagnaient leurs cabanes. Pour ne pas nous trouver sur leur chemin, nous prîmes par un petit bois, et quand la nuit fut venue, nous redescendîmes dans la prairie, qui nous offrit un coucher délicieux, Le sommeil ne se fit pas attendre... doux sommeil! excellent sommeil! Il était si rafraîchissant, il redonnait tant de calme et de ton à nos nerfs irrités, à notre sang tourmenté si long-temps, à toute notre organisation ébranlée, bouleversée par les secousses les plus violentes, que vraisemblablement il se fût prolongé jusqu'à midi si, dès le matin, les faucheurs de la veille n'étaient venus faire du bruit auprès de nous. Leurs gestes et leurs paroles précipitées ne révélaient que trop leur mécontentement. Ce foin, que nous avions foulé, sali peut-être, car nous étions tout dégouttans de fange, leurs bestiaux n'en voudraient pas. Nous concevions leurs plaintes; mais comment payer le dégât? Nous n'avions point d'argent. Afin de les apaiser, nous offrîmes de leur donner un coup de main. La proposition les calma; mais cependant ils n'agréèrent pas nos services. Abaissant sur nous leurs regards, ils nous montrèrent, avec

un sourire de pitié, la route que nous devions tenir pour nous rendre à Lublin ; après quoi ils nous recommandèrent d'éviter les Cosaques, et nous souhaitèrent un bon voyage.

Nous marchâmes toute la journée sans rencontrer personne. Le soir, nous nous arrêtâmes encore dans une prairie : mais cette fois nous n'attendîmes pas d'être réveillés par les faucheurs. Quand nous quittâmes le gîte, la nuit se dissipait à peine : le peu de chemin que nous avions fait la veille nous avait démontré la nécessité de partir de bonne heure ; et puis nos pieds étaient en si mauvais état ! Quoique nous les eussions lavés dans l'eau limpide d'un ruisseau, ils étaient toujours gonflés, et si douloureux, qu'au moindre choc, à la plus petite pierre contre laquelle ils se heurtaient, nous les retirions avec des cris d'angoisse et des grincemens de dents. Quelquefois le cœur nous en défaillait : mais l'espoir de toucher bientôt au terme de cette vie aventureuse nous ranimait et soutenait notre courage.

— Ah ! s'écriait le Béarnais, si, pour nous refaire, nous pouvions entrer dans quelque bon château !

Au moment où il formait ce vœu, nous croyons apercevoir la pointe de plusieurs che-

minées. Nous avançons et nous reconnaissons un manoir seigneurial. Nous frappons à la porte, et nous demandons à parler au maître, près duquel nous sommes introduits. Celui-ci était un de ces hommes secs, dont le nez aquilin, les sourcils paraboliques, le front étroit, haut et fugitif, annoncent l'orgueil et la sotte manie de l'autorité.

— Qui êtes-vous? d'où venez-vous? que voulez-vous? où allez-vous? nous dit-il. Je m'étais chargé de répondre, et je satisfis à toutes ces questions. — Ah! vous êtes Français, reprit-il; vous vous êtes évadés des mains des Russes. Vous vous proposez de rejoindre vos drapeaux, et vous désirez qu'on vous donne l'hospitalité. Savez-vous faire quelque chose? Voudriez-vous travailler? — Très-volontiers, répondis-je; mais nous ne pouvons nous lier en aucune manière, et nous n'accepterons d'occupation qu'autant qu'elle nous laissera libres de poursuivre notre route, aussitôt que le pain dont on aura payé notre travail aura un peu rétabli notre estomac et retrempé nos forces. — Je crois effectivement qu'elles ont besoin d'être retrempées, et vous ne m'avez pas mine de fameux ouvriers; mais qu'à cela ne tienne; venez toujours: vous partirez quand vous voudrez. Alors il nous fit

donner à boire et à manger, puis conduire à la grange, où nous passâmes la nuit.

Au point du jour nous entendîmes quelqu'un qui criait : Où sont-ils, ces Français ? On dit qu'il y a des Français par-là. Allons ! levez-vous donc, pays ! Celui qui nous appelait ainsi était le jardinier du baron. — Prenez ces pelles et ces pioches, nous dit-il, dès que nous fûmes sur pied, et nous allons faire connaissance. Je suis Français aussi, moi. De quel endroit êtes-vous ? — Marin, c'est à vous qu'il parle, me dit le Béarnais. — A moi ? Je suis Parisien. — Et vous, mon grand ? poursuit le jardinier. — Je suis né natif de Clermont en Auvergne. — Vous êtes Auvergnat, alors. Et vous, beau garçon, vous êtes ?... — Béarnais. — Ah ! Dieu vivant ! Béarnais ! Pau en Béarn, je ne connais que çà. Tel que vous me voyez, j'ai roulé partout. Je parie que vous ne devinez pas de quel pays je suis ? — Dites-nous-le, lui dis-je, ce sera plus tôt fait. — Non, non, je veux que vous le deviniez. — Eh bien ! vous êtes Champenois. — Vous avez mis le nez dessus. Puis, après un moment il partait d'un grand éclat de rire. Vous croyez que je suis Champenois ? reprenait-il, je le suis comme il pleut du boudin : je suis... je suis... je vous le donne en cent. — Êtes-vous

Normand, Provençal, Bourguignon, Picard? Le Béarnais allait lui nommer toutes les provinces de la France. — Je suis autour de Paris, dit le jardinier. — Alors je lui demandai s'il était de Saint-Denis, de Saint-Cloud, de Vincennes ou de Sceaux... Et il se prit à rire encore plus niaisement. — Ah! ah! ah! je vous déjoute joliment: ils croient que je suis d'autour de Paris... Eh bien! non. Il prenait un air goguenard. — Écoutez, monsieur le jardinier, dis-je à ce drôle de corps, soyez d'où vous voudrez; mais, je vous prie, montrez-nous ce que nous avons à faire. Il nous conduisit auprès d'un fossé, et là, tendant son cordeau, il nous traça notre besogne.

Le soir, le baron vint voir où nous en étions de notre ouvrage. — Vous n'êtes guère expéditifs, nous dit-il avec humeur: si mes paysans n'étaient pas occupés à rentrer la moisson, ce n'est pas sur vous que je compterais pour creuser mon fossé.

Nous ne parûmes pas nous inquiéter du reproche, et le baron n'insista pas trop sur l'expression de son mécontentement; mais le lendemain il vint nous surveiller lui-même. De temps à autre, il frappait dans ses mains pour nous activer; mais, après chaque minute, nous ne

nous arrêtions pas moins bravement pour souffler, rasseoir nos reins, et remettre notre corps en équilibre. Cette lenteur et ces intermittences réitérées donnaient des impatiences au baron : il se promenait en long, en large, prenait force tabac, ouvrait, fermait, tourmentait sa tabatière, la serrait dans son poing en raidissant et balançant brusquement son bras gauche ; il semblait se tenir à quatre pour ne pas fulminer et se dire en lui-même : Ah ! qui peut m'empêcher de faire administrer la schlague à trois fainéans de cette espèce qui osent se permettre de respirer entre deux coups de pioche ?

Si l'on nous eût nourris plus convenablement, sans doute nous aurions eu plus de courage ; mais notre compatriote le jardinier, que le baron avait chargé du soin de pourvoir à notre subsistance, nous tenait en quelque sorte à la diète. Ce régime nous lassa promptement. Le quatrième jour, au moment où le baron recommençait le manège de sa tabatière, nous déposons subitement nos pelles et nos pioches, et nous nous croisons les bras. — Eh bien ! eh bien ! Français, nous dit-il, que faites-vous donc ? — Monsieur, lui répondis-je, nous avons réfléchi que le temps est précieux, et ce serait nous rendre un bon office que de nous permet-

tre de prendre congé de vous. — Allez, Français, allez, nous dit-il; je ne vous retiens pas. Aussitôt il fouilla dans sa poche et, à notre grande surprise, il nous paya très-généreusement. — Êtes-vous satisfaits, nous demanda-t-il, du prix que je mets à vos services? — Nous sommes non-seulement satisfaits, répondîmes-nous, mais encore très-reconnaissans. — Alors, c'est bien. Et comme nous restions ébahis de sa rondeur en affaires, il nous fit apporter un plat de débris de viande. Il nous regarda manger; puis, quand nous fûmes bien repus, il tira sa montre : — Trois heures, dit-il, partez. En même temps, du doigt il nous indiqua la route, nous souhaita le bonsoir et nous tourna le dos.

Nous partîmes donc à l'instant, l'estomac bien garni, mais toujours sans souliers. Peut-être le baron nous en eût-il donné; mais nous n'avions pas osé lui en demander, car la misère est humble et timide. Nous nous dirigeâmes du côté du Bug, rivière qui, nous assurait-on, coulait à trois lieues de là. Nous parvînmes sur ses bords à travers des guérets où les piquans du blé coupé récemment nous entraient dans les pieds, et nous causaient d'abominables souffrances. Nous passâmes le fleuve dans le bateau d'un

pêcheur dont on nous avait indiqué la cabane. Une fois sur l'autre rive, comme il faisait nuit depuis long-temps, nous nous occupâmes de trouver un gîte. Bientôt nous aperçûmes les premières maisons d'un village. Sur notre droite était une grange ouverte, et au fond une énorme masse de fourrage : c'était ce que nous cherchions. Pour n'être pas surpris au pied de cette meule, nous grimpâmes dessus, et je laisse à penser de quel sommeil nous y dormîmes, du moins pendant quelques heures.

A peu près vers les trois quarts de la nuit, il nous semble qu'on parle au-dessous de nous. Nous écoutons attentivement, le Béarnais et moi; l'Auvergnat ne s'était pas réveillé. En effet, on parle, mais dans quelle langue? Ce n'est pas en polonais? *Passamalaky... Taramtata..... Taramtiché....*, tels sont les mots qui arrivent le plus fréquemment à nos oreilles. Nous ne comprenons pas leur signification, mais leur terminaison nous donne de sérieuses inquiétudes. C'est du russe, nous n'en pouvons douter; et cette préoccupation nous ôte toute envie de reprendre notre somme. S'il y a là des Russes, comment, au point du jour, éviter leurs regards et leur échapper?

L'Auvergnat va nous tirer d'embarras. Je ne

sais quel rêve l'agite ; mais à l'instant même il prononce des mots, il crie ; et comme il veut se retourner, le voilà qui, malgré ses efforts pour se retenir, dégringole et tombe d'aplomb sur les causeurs d'en bas. Aussitôt on jette des cris d'épouvante, et des hommes prennent la fuite.

L'Auvergnat était dans la stupéfaction : nous le félicitâmes sur le coup hardi qu'il venait d'exécuter avec tant de bonheur. — Je veux, disait-il, que la crique me croque si j'y comprends rien ! Quand nous lui eûmes expliqué comment il nous avait délivrés des Russes, il ne pouvait pas revenir de son étonnement.

Cependant la prudence nous conseillait de déguerpir : nous sortîmes de la grange et nous traversâmes le village avec une grande circonspection, en nous dirigeant sur le duché de Varsovie. Bientôt, en avant de nous, retentit un bruit de pas et de conversation. Nous suspendons notre marche et nous distinguons trois hommes. Ils sont ensemble ; mais ils ne tardent pas à se séparer : deux prennent à droite, et le troisième marche dans le même sens que nous. Il est seul ; nous ne le craignons pas : nous avançons.

Le jour commençait à poindre, et sur le dos

de l'individu qui nous précède, nous reconnaissons parfaitement la capote russe. Il s'écarte sur la gauche pour nous laisser le dépasser, et un instant après il vient et nous aborde avec quelques phrases polonaises qu'il débite rapidement: tout ce que nous y comprîmes, c'est qu'il était déserteur de l'armée russe, et qu'il allait prendre service chez les Autrichiens, qu'il appelait les *Cesari*. Il nous proposa de marcher avec nous. S'il avait eu, comme la plupart de ses compatriotes, une de ces repoussantes faces de carlin qui annoncent une stupidité indélébile, unie à l'instinct le plus féroce, nous ne l'aurions probablement pas admis; mais il avait une assez bonne figure de soldat; et puis nous réfléchîmes qu'ayant encore un plus grand intérêt que nous à éviter les Russes, il pouvait, avec la connaissance de la langue du pays, nous être de la plus grande utilité.

CHAPITRE XXIII.

Les Jeunes Châtelaines.

Le Russe grand causeur. — Il ne veut pas entrer chez les barons. — Un souper de pommes de terre crues. — Les temps d'arrêt. — Nouvelles promenades dans les marais. — Les belles châtelaines. — L'incroyable nouvelle. —Reprise de Hambourg. — Une ritournelle obligée. — Désolation de mes camarades. — L'Auvergnat s'indigne contre l'empereur d'Autriche. — Le Russe se méprend sur la cause de notre mauvaise humeur. — Cruelle incertitude. — Animosité entre l'Auvergnat et le Béarnais. — Un régal de schnap. — L'effet mal calculé. — L'Auvergnat nous quitte. — Le Russe règle la marche. — Un village galicien.

Nous voilà donc tous quatre animés du même zèle pour tendre au même but, c'est-à-dire pour gagner la frontière autrichienne.

Le Russe était grand causeur ; mais comme nous n'entendions pas la sixième partie de ce qu'il disait, il ajoutait force gestes à ses paroles. Il nous raconta d'abord qu'il avait passé la nuit dans une grange et qu'il avait été bien effrayé : il présumait que c'était le diable qui lui était tombé sur la tête. C'était l'histoire de l'Auvergnat : nous ne pûmes nous empêcher

de rire, et il rit encore plus fort que nous quand nous l'eûmes mis au fait de l'aventure.

Au bout de quelques heures de marche, nous découvrîmes l'habitation d'un seigneur. Nous voulions nous y rendre ; mais le Russe refusa de nous accompagner. Il témoignait des craintes et cherchait à nous en inspirer pour notre propre compte. Après force signes négatifs, il se mit à imiter l'action d'un homme qui arrache quelque chose de la terre et qui le porte à sa bouche : — *Boulbe*, *boulbe*, répétait-il. C'était le nom qu'il donnait aux pommes de terre, et il nous indiquait qu'aux approches de la nuit nous pourrions nous en procurer dans les champs. C'était une ressource à laquelle nous avions songé tout aussi bien que lui ; mais cette nourriture ne devait pas nous en faire négliger une plus substantielle, que nous pouvions obtenir de la charité des barons ou des paysans. Cette fois pourtant, nous respectâmes les scrupules de notre nouveau camarade, et nous marchâmes tout le jour, attendant l'heure propice pour faire notre provision de *boulbes*, que nous croquâmes toutes crues et à belles dents.

Dès le surlendemain, notre Russe s'était un peu enhardi : il n'entrait ni chez les barons, ni

chez les riches Polonais, mais il se tenait caché dans le voisinage, et nous partagions avec lui nos aumônes en vivres et en argent. Cette prudence lui était suggérée par l'antipathie qui existe entre les Russes et les Polonais : il craignait que ces derniers ne le livrassent à ses compatriotes, ou peut-être, façonné à l'esclavage et au *knout*, voyait-il dans les seigneurs de Pologne des êtres d'une nature supérieure à la sienne, et qui imposaient à son esprit servile. Passe pour les simples bourgeois et les paysans. Il poussait quelquefois des reconnaissances dans leurs cabanes ; mais jamais sans avoir pris les précautions les plus minutieuses, tant il redoutait la rencontre des Russes ! Aux abords de chaque village, il faisait des temps d'arrêt, comme pour flairer, et il ne se trompait pas.

C'était toujours en tournant les plaines et en nous enfonçant dans les bois que nous parvenions à faire cinq à six lieues par jour. A deux cents pas, notre vue exercée nous révélait ce qu'était un homme ! rien qu'à son allure, nous savions de suite s'il y avait profit pour nous à l'aborder. Quelquefois, des travailleurs, surveillés par des hommes à cheval, nous barraient la sortie d'un bois ou l'entrée d'une plaine :

alors, plutôt que d'alonger notre chemin par de longs circuits, nous tenant à l'écart, nous attendions qu'ils fussent passés. Souvent nous ne quittions pas notre embuscade avant la nuit.

Enfin nous arrivâmes aux environs de Biala, et après avoir passé très-près de Lublin, nous dûmes recommencer nos promenades dans les marais.

Un jour, harcelés, par la fatigue et par la faim, nous allâmes frapper à un château qui était à quelque distance de Krasnoslawo. La porte s'ouvrit, et nous fûmes reçus par deux jeunes femmes de la plus grande beauté. Leur mise était des plus élégantes, et elles s'exprimaient en français avec une pureté remarquable. Je ne saurais trop dire à quoi je dus seul la faveur de les suivre dans un petit salon assez bien décoré ; car ma figure, avec sa longue barbe, n'était certes pas plus avenante que celles de l'Auvergnat et du Béarnais, qu'elles laissèrent sous le vestibule. Les deux châtelaines s'étaient assises en face l'une de l'autre près d'une fenêtre, et elles m'interrogeaient.

Je leur dis que nous nous rendions en Autriche, et mon étonnement fut au comble quand elles m'eurent appris que cette puissance faisait maintenant cause commune avec la Russie et

la Prusse. Je pensai qu'elles étaient mal informées : — Oh! leur fis-je observer, on doit vous avoir induites en erreur ; nous avons à Paris un double garant de l'appui de l'Autriche, et il est impossible qu'un beau-père veuille s'armer contre son gendre. Cela est pourtant ainsi, me répliqua l'une d'elles, et probablement vous connaîtrez bientôt tous les détails de cette rupture, qui vous semble inexplicable.

Afin de m'offrir une compensation à l'affligeante nouvelle qu'elles venaient de m'apprendre, elles me parlèrent de quelques avantages que les Français avaient récemment obtenus. — Le maréchal Davoust, me dit la plus âgée des deux, est rentré à Hambourg ; vous êtes encore maîtres de la plupart des forteresses du nord ; votre armée a repris son ascendant moral, et nous avons encore l'espoir que cette longue guerre pourra se terminer au profit de la France et selon les vœux des Polonais. Mais pour cela faire, ajouta-t-elle en se levant, il faut que Napoléon agisse plus prudemment et avec une confiance moins aveugle dans son étoile, qui brille toujours au ciel, sans aucun doute, mais dont un nuage épais nous intercepte depuis long-temps les rayons. Son amour-propre a reçu une grave blessure ; elle saignera

long-temps avant de se cicatriser. Mais vous paraissez ne pas croire à cette atteinte, ajouta-t-elle avec un sourire ; vos doutes me plaisent, et je voudrais pouvoir les partager. Et elle se mit alors à me parler du rétablissement du royaume de Pologne, ritournelle obligée de toutes les conversations avec les seigneurs de ce pays.

L'une de ces dames s'était absentée un moment ; elle revint presque aussitôt, et arrachant le feuillet d'un livre, elle y roula quelque chose qu'elle me mit dans la main. C'étaient plusieurs pièces de monnaie.

Je rejoignis mes deux camarades. Ils étaient désolés de me voir paraître sans provisions. Je leur montrai bien vîte l'argent que l'on m'avait donné : alors ils se ranimèrent ; mais quand je leur eus fait entrevoir le destin qui vraisemblablement nous attendait en Autriche, le courage les abandonna de nouveau. Le Béarnais se frappa la tête avec ses deux poings, et l'Auvergnat, jetant violemment sa casquette à terre, l'y enfonça d'un coup de talon, en disant : — Coquin d'empereur d'Autriche ! Sacré les Bas-Bleus ! nous tourner casaque ! Il ne m'est jamais revenu avec sa face de carême, ce particulier-là ! Fiez-vous donc aux amis, à présent !.... nous jouer

un pied de cochon pareil, c'est une indignité!

Le Russe, que nous rejoignîmes, voyant notre mauvaise humeur, l'attribua sans doute à la mauvaise réception qu'il supposait qu'on nous avait faite. Nous ne songeâmes pas à le détromper, et incertains de la route qu'il nous fallait tenir, comme aussi du degré de croyance que nous devions ajouter à la désastreuse nouvelle que nous venions de recevoir, nous tînmes conseil.

Que faire dans cette conjoncture? Suivre notre direction, rebrousser chemin, ou prendre à droite et recommencer une série de misères? — Eh! parbleu! dit le Béarnais, prison pour prison, allons toujours en Autriche; ils ne nous mangeront pas, les Autrichiens! Je les défie bien de nous faire autant de mal que nous en ont fait les infâmes Cosaques.... Et puis est-il bien prouvé, Marin, que tout ce qu'on vous a dit soit vrai? est-ce que çà peut être? Laissez-moi donc tranquille. Des femmes! est-ce que çà peut savoir ce qui se passe? Qu'est-ce qui leur a conté ces colles-là?.... Ah! bah! c'est des couleurs, puisque Napoléon a épousé la fille de l'empereur d'Autriche; est-ce qu'on tape comme çà sur les siens? Une supposition: si vous étiez à la place du papa beau-père, est-

ce que vous voudriez faire de la peine à votre gendre? Bah! vous avez été bien bon enfant de gober çà; on n'en fait avaler de pareilles qu'à des Auvergnats!....

— Toujours des pierres dans mon jardin, dit l'Auvergnat, ne dirait-on pas qu'il n'y a que les Gascons qui aient de l'esprit? Ils sont encore de fiers cadets, les Gascons! C'était là la continuation de la querelle de tous les jours et de tous les momens; car, depuis notre sortie des marais, l'Auvergnat et le Béarnais n'avaient cessé de s'invectiver et souvent de se donner de rudes gourmades. Plus d'une fois, j'avais dû mettre le holà; mais ces disputes se renouvelant sans cesse, j'en avais pris mon parti, et par forme de distraction, le Russe et moi nous nous établissions juges des coups.

Cependant nous avions fini par être fatigués d'une dissidence d'opinions qui provenait presque toujours du fait de l'Auvergnat. Avions-nous résolu d'aller à gauche? il insistait pour qu'on prît à droite; quand nous voulions nous reposer, il voulait marcher. Était-il de notre intérêt de presser la marche? il s'arrêtait tout net, et il cherchait toutes les occasions de contrariété. Comme, dans toutes les questions de localité, nous avions coutume de nous ranger

de l'avis du Russe, qui connaissait mieux le pays que nous, cette condescendance de notre part paraissait à l'Auvergnat le comble de la lâcheté et de l'humiliation, et c'était avec une espèce de fureur qu'il nous rattrapait, quand, aux approches de la nuit, il nous voyait marcher lestement sans nous soucier de sa compagnie. Selon lui, ce Russe était notre bon, notre cher ami, et nous serions bien ingrats si, une fois arrivés en Autriche, nous n'écrivions pas à l'Empereur pour lui faire avoir le grade de capitaine. A ces propos absurdes, nous pouffions de rire; mais lui ne riait pas, et de dépit il continuait à tirailler sa casquette, qui était son souffre-douleur.

Ce jour-là, vers les trois heures de l'après-midi, nous nous étions arrêtés sur la lisière d'une forêt pour faire un maigre repas de pommes de terre crues, que nous arrosions avec quelques gorgées de schnap, que la veille nous avions acheté à un juif.

Pour dérider un peu notre bourru camarade, nous avions doublé sa ration, et n'avions réussi qu'à lui échauffer la tête. Un sentier traversait la forêt; nous nous levons pour le suivre; l'Auvergnat nous montre la plaine, et insiste pour la traverser. Nous lui tournons le dos; lui,

jure qu'il ne démordra pas de son avis ; nous le laissons faire.... Au bout d'une demi-heure, nous regardons derrière nous, nous appelons.... Point d'Auvergnat. Nous ne devions plus le revoir...

Nous fûmes très-peu sensibles à cette perte, et nous ne songeâmes qu'à gagner du terrain. Le Russe, dont nous avions reconnu la sagacité, réglait la marche. C'était un bon diable, qui voulait tout ce que nous voulions, excepté entrer chez les barons.

Enfin, après des fatigues et des privations de tout genre, le 13 septembre au matin, nous franchîmes la frontière russe ! La pluie, qui durait depuis trois jours, tombait par torrens. Nous vîmes à droite un grand poteau, et à deux portées de fusil devant nous un village galicien, où nous entrâmes.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXIV.

La Galicie.

La dette de la reconnaissance. — Nous sommes reçus par deux soldats autrichiens. — Tomasow. — On nous consigne au corps de garde. — Le Russe me donne sa capote. — Les Hongrois. — Une collection de figures grotesques. — Le caporal silencieux. — Notre itinéraire. — Idée extravagante. — La magie du nom d'Austerlitz. — Incroyable illusion. — On nous réunit à d'autres prisonniers. — La proposition du Brabançon. — Je suis presque ébranlé. — La grande faute que je ne ferai pas. — Quatre jours sans vivres. — Les Autrichiens enrôlent les prisonniers. — On veut me faire sergent-major. — Je me retrouve avec des soldats de la vieille garde. — Comment ils se sont échappés des mains des Russes. — Le régiment de Zartorinski. — L'officier autrichien bonapartiste. — Il se met à genoux devant une croix d'honneur. — Nous apprenons le désastre de Leipzig.

Plus de Russes, plus de Cosaques !... Je suis chez les Allemands, je suis en Galicie, je puis marcher à découvert; toutes mes misères physiques vont disparaître, et si mon cœur doit être encore long-temps navré, du moins mon estomac ne sera plus vide...

Ma triste histoire va finir comme le quatrième volume d'un roman : à la suite de traverses, de tribulations, viendront quelques jours de délassement et de bonheur.

C'est pour acquitter, de la seule manière qu'il me soit permis de le faire, une dette sacrée, celle de la reconnaissance, que je citerai quelques noms, et entrerai dans quelques détails. Je suppose aussi que le lecteur, à qui j'ai raconté longuement mes angoisses, sourira au changement qui va s'opérer dans ma position.

Je continue ma relation.

Nous n'avions plus aucun intérêt à nous cacher. Une maison nous faisait face : deux soldats autrichiens s'y trouvèrent à point pour nous recevoir et nous abréger les formalités de rigueur. D'abord ils nous donnèrent à manger, et remirent au lendemain notre voyage à la ville voisine, où nous devions être présentés aux autorités.

Cette ville était Tomasow. On nous consigna au corps de garde de la caserne, où bientôt on revint chercher notre camarade le Russe, qu'on emmena pour l'habiller. Comme il partait, je lui demandai sa capote, qui était meilleure que la mienne. Il s'en défit sans se faire prier, et nous fit ses adieux.

Dans le corps de garde étaient une douzaine de soldats hongrois, les uns occupés à graisser leurs brodequins, les autres à affiler leurs moustaches, qu'ils rendaient plus aiguës que des

barbes de chat. Ce faces sévères et grotesques faillirent nous mettre en gaîté ; mais le plus curieux, c'est que pas un ne fit attention à nous, ni ne nous adressa la parole, et cela, durant l'espace d'une heure et demie que nous restâmes là à nous morfondre.

Enfin, un caporal armé de sa canne d'uniforme, mais tout aussi silencieux que ses subordonnés, vint nous faire signe du doigt, et nous conduisit chez le commandant de la place, qui nous délivra un billet de logement, une feuille de route et quelques kreutzers. C'était pour nous diriger sur Jaroslow. De ce lieu, nous dûmes nous rendre à Olmutz dans la Moravie, en passant par Przewocsk, Rzszow, Czuez, Ezysztok, Biecz : nous longions la Vistule.

Nous marchions le cœur joyeux, et bien convaincus qu'au bout de ces étapes nous trouverions notre armée. Cette pensée était absurde ; mais nous nous y abandonnions en hommes qui ne doutent pas de la possibilité d'une chose, parce qu'ils la désirent. Encore un peu, nous nous serions crus en pays conquis. Austerlitz n'était pas loin, et nous répétions ce mot avec transport. Notre illusion était si forte, qu'arrivés à un quart de lieue de Teschen, petite ville peuplée de six mille ames, nous prêtâmes une

oreille avide à une marche militaire qu'il nous semblait reconnaître. Selon nous des cris de joie et des acclamations l'accompagnaient. Nous étions véritablement dans le délire. Ivres de bonheur, et les larmes aux yeux, nous nous mîmes à courir de toutes nos forces, en criant : — Nous voilà ! nous voilà !...

Infortunés ! pauvres jouets que nous étions de notre imagination ! C'était une forte colonne de Hongrois dont nous vîmes reluire les fusils, et qui, tambours en tête, s'avançaient vers nous. Ils défilèrent, et nous, l'oreille basse, nous entrâmes dans la ville.

On nous interrogea aux portes : sur notre réponse que nous étions Français, on nous ordonna de marcher devant un caporal autrichien, qui nous réunit à une vingtaine de soldats de toutes armes, Français, Polonais ou Allemands de la Confédération du Rhin, et nous prîmes avec eux la route de la Galicie.

Chemin faisant, un de mes nouveaux compagnons m'apprit qu'ils appartenaient au corps d'armée du général Vandamme, et qu'ils avaient été faits prisonniers en Bohême.

Il nous confirma aussi tous les nouveaux malheurs de la France. Alors il fallut bien nous résigner, et renoncer même à toute tentative d'é-

vasion dans un pays découvert où nous ne pouvions dérober notre marche. Au surplus, nous étions las de cette vie aventureuse.

Nous revîmes Jaroslow, où nous demeurâmes vingt-quatre heures, avec la liberté de nous promener dans la ville. Un régiment de Hullans y avait son dépôt. — Vous êtes Français, nous dit un soldat qui nous accosta dans la grande rue? Moi aussi, car je suis Brabançon, et je viens de prendre du service; voyez si vous devez faire comme moi. Bientôt un détachement ira rejoindre le régiment qui fait partie de l'avant-garde de l'armée d'Italie, et à la première occasion j'espère bien piquer des deux et dire adieu tout bas aux Autrichiens.

Je me sentis presqu'ébranlé; et, le Brabançon voyant que j'hésitais, me donna l'adresse du major; il me conduisit même jusqu'à sa porte. Je montai bien lentement cinq ou six marches, et m'étant recueilli un moment, je les descendis en deux enjambées.

— Non, non, me dis-je, j'allais faire une faute, une très-grande faute. Un soldat français, un soldat d'élite surtout, ne peut, sous aucun prétexte, prendre du service chez l'ennemi: demain, en endossant mon nouvel uniforme, je serais trop malheureux, je pleurerais sur les

guenilles que j'abandonnerais. Et je courus bien vite rejoindre mes camarades de captivité.

De Jaroslow nous fûmes transférés à Przemysla, chef-lieu du Cercle de ce nom. On nous y donna pour prison le rez-de-chaussée d'une maison située en face des bureaux de l'administration impériale. Malgré cette proximité, malgré nos plaintes réitérées, on nous laissa quatre jours sans vivres; et, sans la charité de quelques habitans d'abord surpris, puis indignés de ce traitement barbare, je ne sais à quelle funeste extrémité la misère nous eût réduits.

Cette cruelle insouciance, que nous croyions devoir attribuer à la lenteur des formes allemandes était, comme on va le voir, le résultat d'une ruse infernale.

Le quatrième jour, des soldats vinrent nous prendre, et nous conduisirent dans les bureaux de l'administration. On nous fit mettre sur plusieurs rang, et un monsieur en habit bourgeois, avec une figure agréable, nous passa en revue.

Les Allemands et les Polonais qu'il interrogeait se décidèrent assez facilement à s'enrôler : mon tour arriva : — Et vous, me dit-il en français, ne prenez-vous pas du service? — Non, Monsieur. — Et pourquoi? — Vous devez le

deviner : parce que je ne me bats pas contre ma patrie. — De quel corps êtes-vous ? et votre grade ? — Soldat de la garde impériale. — On vous fera sergent-major ; vous instruirez nos recrues, et ne ferez point partie de l'armée active. — Merci pour tout cela, Monsieur.—Vous refusez donc le grade de sergent-major ? — Ce grade m'attend chez nous. — Vous n'y êtes pas chez vous ; et quelquefois il faut se conformer aux circonstances. — C'est ce que nous faisons, Monsieur, et elles sont cruelles ces circonstances : voilà quatre jours que nous sommes sans pain. D'ailleurs, je trouve étonnant qu'un homme d'honneur insiste autant pour en décider un autre à prendre les armes contre son pays. Sommes-nous vos prisonniers (je montrais mon camarade) ? Échappés des mains des Russes, nous pensions qu'une fois en Autriche nous serions à la fin de nos misères ; et elles ne font qu'empirer. — Mais écoutez donc, si vous regrettez tant la Russie, on peut vous y reconduire ; c'est même ce qu'on a l'intention de faire. — Comme il vous plaira, Monsieur..... Cependant nous augurions mieux de votre physionomie.

Je ne sais si ces dernières paroles nous portèrent bonheur, ou si cette espèce de commis-

saire ne voulut que nous inquiéter. Le fait est qu'il n'insista pas davantage, et qu'après quelques vaines tentatives auprès des autres prisonniers français, il ordonna qu'on nous fît retirer.

Dès le lendemain, la solde et le pain nous furent distribués, et il devint clair pour nous que les Autrichiens, qui nous faisaient peur des Cosaques, avaient leurs raisons pour nous garder.

Ces enrôlemens d'étrangers au profit de l'Autriche, avaient diminué notre petite troupe; mais bientôt elle se grossit de quelques Français, et mon bonheur fut extrême de me retrouver avec des soldats de la vieille garde; c'étaient trois chasseurs à cheval : Adam, Petit (1), Dubarbet, et un sous-officier des flanqueurs, Mabileau (2), avec lequel je me liai particulièrement. Pour qu'ils vissent en moi un marin de la garde, il fallait bien qu'ils me crussent sur parole, car je n'avais plus le moindre débris d'uniforme.

Ils me racontèrent qu'ils avaient été faits prisonniers à Wilna, et qu'après avoir échappé à

(1) Il servait, en 1817, dans les cuirassiers de la garde royale.

(2) Actuellement sommelier du roi Louis-Philippe.

la plus affreuse misère, ils avaient eu le bonheur d'entrer comme boulangers dans la munitionnaire où l'on confectionnait le pain pour nos compatriotes captifs; qu'ils y avaient travaillé jusqu'au moment où les Russes, alarmés par les victoires de Lutzen et de Bautzen, avaient fait refluer leurs prisonniers vers le centre de la Russie; qu'alors on leur avait délivré des passeports, qui les autorisaient à chercher de l'ouvrage comme boulangers, dans toute l'étendue de l'empire, et qu'ils s'en étaient servis pour s'évader et franchir la frontière russe à la barbe d'un poste de Cosaques qui, n'ayant rien compris aux papiers dont ils étaient porteurs, les avaient laissé passer.

Un bataillon du régiment de Zartorinski tenait garnison à Przemysla; les officiers de ce corps venaient fréquemment causer avec nous. Parmi eux était un jeune homme plein d'enthousiasme pour les Français, et surtout pour leur empereur : il n'était sorte d'éloges, de gestes d'admiration et d'exclamations, que ce nom ne lui inspirât. Il récapitulait nos succès, et savait tous les faits d'armes de nos généraux. Masséna, Augereau, Ney, Soult, Davoust, Lannes, Murat, étaient selon lui des héros dont la gloire n'avait pas d'égale dans l'histoire... Il avait re-

connu de loin Murat sur un champ de bataille, et il lui avait semblé voir le dieu de la guerre; en parlant de lui, ses lèvres prenaient une expression toute particulière. Mais Napoléon !.... Ah ! quel homme !... que ce mot Napoléon lui faisait plaisir à prononcer ! et que nous aimions à l'entendre célébrer ce grand, cet incomparable capitaine, l'objet de notre culte de soldats ! — Ah ! nous disait-il, parlez-moi toujours de votre empereur. Vous l'avez entendu souvent? que vous êtes heureux ! Et cet officier, en exaltant ainsi notre chef, nous rendait fiers sous nos haillons.

Depuis long-temps il désirait voir et toucher une croix d'honneur : Petit, qui ainsi qu'Adam était décoré, nous donna la sienne, et nous la lui portâmes chez le juif, où il nous invitait fréquemment à prendre de la bière avec lui. Il la retourna vingt fois dans ses mains; il la baisa, se mit à genoux devant, et finit par prier Mabileau de lui prêter pour un instant son uniforme : c'était un habit du 8e de chasseurs, presque neuf, avec collet, paremens, et passe-poil roses. On y attacha la croix, et il se hâta de le revêtir.

Il s'était placé debout devant une petite glace; quand il se fut bien miré sous ce costume : —

Ah! s'écria-t-il, que je voudrais servir sous Napoléon! et que de bon cœur je donnerais dix fois mon grade pour être simple soldat français décoré!

Lorsque les Autrichiens célébrèrent le désastre de notre armée à Leipzig, ce jeune officier vint nous donner des consolations, en nous disant que, vainqueurs pendant deux jours, les Français, dans cette affaire, avaient fait des prodiges de valeur. Il nous apprit aussi comment leur perte avait été causée par l'embrasement du pont sur lequel s'effectuait leur retraite.

CHAPITRE XXV.

L'Émigré.

Les habitans de Przemysla. — Ils viennent nous offrir de l'ouvrage. — Mon associé. — Nous sommes employés chez un apothicaire. — Je me crois dans l'opulence. — Un crime du gouvernement russe. — 18,000 Français meurent de faim dans deux couvens. — Les cadavres des prisonniers dépecés par leurs camarades. — Un feu de morts. — Les malades jetés à l'eau ou assommés. — Les regrets de mon ami Mabileau. — Il a du bonheur. — Ma supplique à messieurs les commissaires du Cercle. — Je suis habillé. — Notre translation en Hongrie. — L'émigré patriote. — Sa générosité. — J'accepte ses propositions.

Les habitans de la ville, bons comme ils le sont tous dans ce pays, ne tardèrent pas à venir nous offrir de l'ouvrage : c'était des pommes de terre à déterrer, du bois à scier ou à fendre. Mabileau et moi nous nous étions associés pour ces travaux : on ne pouvait marchander l'un sans l'autre.

Un apothicaire nous garda quelques jours chez lui : il nous faisait bêcher son jardin, éplucher des simples, et nous donnait 26 kreutzers par jour (10 sous) ; ce qui nous permettait d'ajouter un bon supplément à nos vivres.

Nous étions dans l'opulence, et je ne cessais de le dire à Mabileau, qui s'applaudissait aussi du changement qui s'était opéré dans son sort.

Vous avez bien souffert, me disait-il ; mais à Wilna nous en avons également enduré de terribles.*— Imaginez-vous qu'on nous avait entassés plus de vingt mille dans les deux couvens de Saint-Basile et Saint-Casimir, et qu'on nous y laissa sans vivres pendant quinze jours entiers. Dès le huitième, on voyait des montagnes de cadavres s'élever dans les salles, dans les corridors, dans les escaliers. Dix-huit mille de nos infortunés compagnons périrent par cette épouvantable famine. Il fallait à la politique russe les morts que la victoire lui avait refusés sur le champ de bataille... Quand les autorités, craignant enfin le méphitisme de tant de cadavres, voulurent faire enlever ces masses infectes, à peine étions-nous deux mille... deux mille près de succomber ; deux mille qui vivaient encore, parce que, leur tête s'étant perdue par les angoisses de la faim, ils avaient pu oublier qu'ils étaient des hommes..... Et c'est nous, faibles, exténués de besoin, presque mourans, qu'on employa pour déblayer ces horribles demeures !... Attelés cinq ou six à un corps, nous le traînions ; et comme nous pou-

vions à peine nous soutenir, c'était à grands coups de fouet qu'on précipitait notre marche jusqu'au bord de la rivière..... Là, les corps étaient brûlés, après qu'on nous avait contraints de les dépecer..... et nous nous chauffions à ce feu ! c'était une faveur qu'on nous faisait ; mais un jour, deux de nos camarades trouvèrent de l'argent dans les cendres, et dès-lors l'approche des bûchers nous fut interdite.

En arrivant à Wilna, l'empereur Alexandre ordonna d'établir une espèce d'hôpital où seraient recueillis tous les moribonds de cette famine, qui était le résultat d'une préméditation atroce. Mais les Russes qui étaient chargés de les transporter sur des traîneaux, trouvaient beaucoup plus simple, en côtoyant la rivière, de les y jeter, ou de les achever d'un coup de botte. J'arrivai pourtant, moi, et je réchappai, je ne sais en vérité pourquoi ni comment.

C'est ainsi qu'avec Mabileau nous faisions un échange des souvenirs de cette campagne malheureuse.

Un matin que je venais prendre ma place pour bêcher auprès de lui, je le trouvai les yeux pleins de larmes qu'il s'efforçait de me cacher. Je lui demandai la cause de son chagrin. — Que voulez-vous ? me dit-il, vous allez peut-être me

reprocher ma faiblesse ; mais c'est plus fort que moi : je pensais à ma femme et à mes enfans. — Quoi ! vous êtes marié ? Vous avez des enfans ? vous êtes cependant au service depuis long-temps, puisque vous faites partie de la garde. Mabileau me répondit : — J'étais conscrit de l'an IX, et trois fois j'ai tiré un billet blanc. Je devais me croire définitivement libéré : je me mariai donc ; mais au bout de deux ans, je fus rappelé et obligé de partir. Cet ordre fut un coup de foudre. J'avais déjà un fils. J'embrassai ma femme qui était encore enceinte. Je crus avoir fait mes adieux les plus déchirans..... Mais, ma mère, ma pauvre mère..... quand je m'arrachai de ses bras, elle jeta un cri, et je n'étais pas au bas de l'escalier, qu'on me cria de remonter.... Il n'est plus temps, me dit-on, elle est morte !

Mabileau pleura de nouveau, et comme ses regrets à sa mère ravivaient dans mon cœur le souvenir de la mienne, il me fut impossible de retenir mes larmes. Il continua : — Je partis désespéré, et j'arrivai au 9e de ligne le 16 thermidor an II. Depuis cette époque je n'ai revu ma famille qu'une seule fois, après la bataille de Wagram. Il y a long-temps que je n'ai plus de ses nouvelles ; on doit me croire mort. Heu-

reusement mes deux enfans en bas âge ont à peine un souvenir de leur père ; ceux-là ne me pleureront pas. Puissé-je les revoir ! mais..... Oh ! je les reverrai ; j'ai du bonheur : j'ai eu deux orteils gelés, et je ne boite pas ; à Krasnoë, trois balles m'ont jeté par terre, et j'en ai été quitte pour des contusions ; l'instant d'après ma giberne m'a été enlevée sur le dos par un boulet ; à Wilna..... Eh ! vogue la galère ! ne pensons pas à nous ; songeons plutôt à notre pauvre pays, engagé dans une lutte qui n'est pas près de finir. Cependant il faut que cela ait un terme ; tôt ou tard les Français mettront tous ces gens-là à la raison, n'est-ce pas ? Mais c'est vexant, tout de même, mon vieux, d'être ici.... car çà doit joliment chauffer.

Nous étions au commencement de novembre 1813 ; les premiers froids se faisaient déjà sentir : j'étais nu-pieds, et sans coiffure. Chaque jour je voyais une frange se détacher du pantalon de toile que m'avait donné la charitable baronne polonaise ; il ne me descendait plus qu'à mi-jambes, et une ceinture de corde ne suffisait plus à tenir croisée ma capote russe, qui s'en allait en amadou. La nécessité me fit prendre la résolution de m'adresser à messieurs les commissaires du Cercle, afin d'obtenir d'eux quel-

ques vêtemens pour mes camarades et pour moi. « Nous sommes dans un tel dénuement, écrivais-je, que pour ne pas scandaliser les dames de Przemysla, nous nous voyons réduits à ne plus sortir. » J'allai moi-même porter cette lettre ; et dès le lendemain on vint à la prison s'enquérir du prisonnier qui avait écrit à messieurs du Cercle. Je me présentai, et je reçus l'invitation de me rendre sur-le-champ dans les bureaux.

Je n'y trouvai qu'un commis. — Ces messieurs, me dit-il, regrettent beaucoup de ne pouvoir faire pour vous tout ce que prescrirait l'humanité, mais la ville ne renferme aucun magasin d'effets d'habillement ; cependant comme vous paraissez avoir de pressans besoins, voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre. Il me montra un paquet qui était sur une chaise. Dans peu de jours, peut-être sera-t-on à même de faire davantage ; au surplus, vous serez bientôt transférés en Hongrie. et votre position ne peut manquer de s'améliorer.

Le paquet contenait un pantalon brun presque neuf, un long habit de gros drap noir, une chemise, et de larges bottes, dont les semelles avaient été amincies par l'usage. Sur mon petit pécule j'achetai de l'un des soldats de la gar-

nison une casquette bleu-de-ciel, et avec une cravate noire que m'avait donnée notre ami l'officier bonapartiste, je me trouvai habillé de la tête aux pieds; d'une façon assez grotesque à la vérité, mais que m'importait? j'étais débarrassé de la crasse dans laquelle je croupissais depuis un an.

Ainsi qu'on me l'avait fait espérer, l'ordre de notre translation arriva, et nous partîmes pour Caschau en Hongrie, chef-lieu du Cercle du même nom, dans le palatinat d'Abanwiwar.

Il était jour lorsque nous entrâmes dans cette ville. Notre colonne, en tête de laquelle je marchais avec le Béarnais, Mabileau, et les chasseurs de la garde, s'arrêta dans la grande rue, où, pendant que nous attendions ce qu'on allait décider de nous, plusieurs habitans s'approchèrent pour nous voir et pour causer. Un homme d'environ cinquante ans se montrait le plus empressé de tous; son regard était affectueux, sa physionomie exprimait cette espèce de bonheur qu'on éprouve à se trouver en famille. Il n'y eut pas un des prisonniers qui ne remarquât le monsieur à la redingote bleue, à la démarche militaire; il vint à nous, et nous aborda avec une sorte de familiarité bienveillante; il semblait qu'il nous connût

depuis long-temps. Nos réponses aux questions qu'il nous fit d'une voix douce, parurent l'intéresser vivement. — Mes amis, nous dit-il, je suis de Besançon, je suis par conséquent Français comme vous ; mais je suis plus âgé, et les temps ainsi que les positions imposent des devoirs, dont on ne saurait s'affranchir sans forfaire à l'honneur. Nous avions un drapeau avant la révolution, j'avais juré de le défendre ; eh bien ! j'ai été fidèle à mon serment, comme aujourd'hui vous devez l'être au vôtre. Tout cela n'est que de la loyauté. Quand mon drapeau émigra, j'émigrai avec lui, et je servis comme capitaine de cavalerie dans l'armée de Condé, avec laquelle je pris part à la lutte entre la République et la Monarchie. Je soutins avec conviction l'ancien système, qui était éprouvé contre le nouveau, dont l'expérience m'effrayait plus encore pour mon pays que pour moi. Mais nos efforts ayant été impuissans, nous avons dû nous résigner. Depuis cette époque, ajouta-t-il, j'ai ma résidence ici ; Caschau est devenu mon exil ; j'y vis au milieu d'une population qui est bonne, essentiellement bonne ; mais il n'est encore rien de tel que la patrie ; c'est pour elle que sont tous mes vœux, c'est à elle que je pense toujours, et je n'ai pas

de plus grand plaisir que de voir des compatriotes, et surtout quelques-uns de ces soldats dont les victoires ont si souvent fait battre mon cœur ; car voyez-vous, pour avoir émigré, je n'en suis pas moins Français, et bon Français. Dites moi donc, qu'est-ce que tout cela va devenir? Je vois avec inquiétude les puissances de l'Europe soulevées contre la France; les chocs vont être terribles... Eh! eh! messieurs les Autrichiens deviennent insolens, ils relèvent la crête.

— On la leur rabattra, dit un des chasseurs, et puisque vous aimez tant à entendre parler de leurs victoires, vous pouvez vous préparer à de nouvelles jouissances..... Le plus souvent qu'on se laissera dominer par ces pékins-là ! Est-ce que par hasard ils se mettraient dans le toupet, les kinserlicks... Ah bien! oui, on leur en donnera! c'est bon une fois pour la plaisanterie... mais qu'ils y reviennent!.. Et l'émigré ne pouvait s'empêcher de sourire à cette sortie de notre camarade.

Il continua avec moi la conversation.

— Vous ne sauriez croire, me dit-il à demi-voix, et en me tirant un peu à l'écart, combien j'aime la burlesque gaîté et la franchise de ce langage de soldat; il n'y a qu'un soldat

français pour vous dire des choses pareilles. Comment appelez-vous cet homme? — Je lui citai Petit. — Et vous? ajouta-t-il, j'ai entendu dire tout à l'heure que vous étiez de Paris. — Oui, Monsieur. — Que comptez-vous faire durant votre séjour ici? N'accepteriez-vous pas une occupation qui puisse améliorer votre sort? Il faut enseigner le français aux enfans de la noblesse de cette ville. Je me chargerai de vous présenter.

— Eh! Monsieur, lui objectai-je, comment, ne sachant ni l'allemand, ni le hongrois, pourrai-je m'entendre avec mon élève? il me faudrait donc un interprète. — Oh! oh! dit-il, vous êtes trop prompt à prévoir des difficultés. L'élève que je désire vous procurer a déjà un an de leçons; et puis vous aurez l'assistance du père et de la mère qui parlent parfaitement le français. — En ce cas, Monsieur, vous pouvez me proposer.

Il me demanda mon nom, et comme nous venions d'apprendre que nous serions logés tous à la caserne, il promit de m'y rendre réponse. — Je voudrais bien..... me dit-il, en tournant la tête à droite et à gauche, je voudrais bien vous remettre quelque chose, et... n'être pas vu des Autrichiens; tenez, faites-moi le plaisir

d'accepter.... Et il avait tiré de sa poche une papillote. Il vit mon embarras. — Prenez donc, prenez donc, me dit-il tout bas; puis avec un mouvement d'impatience, comme j'hésitais, il glissa la papillote dans la ceinture de mon pantalon et disparut.

Ce papier contenait 6 florins.

CHAPITRE XXVI.

La Hongrie.

Le baron Fischer. — Je suis maître de langue. — J'entre chez le comte Schiaki. — Changement de fortune. — Caractère du comte. — Mes occupations. — Je fais connaissance d'un abbé. — L'éducation hongroise. — Les adresses en français. — Les paysans latinistes. — Les politiques hongrois. — Les jeunes gens bonapartistes. — La haine du joug autrichien. — Profanation du vieux costume hongrois. — Les nobles sans patrie. — Le proverbe latin. — Un bal de paysans. — Les dolmans et les bottes rouges. — Le baise-main du soir. — Fâcheuses nouvelles. — Je n'y crois pas. — Je vais à Hotskots. — La générosité de mes hôtes. — Je baise la main de la comtesse. — Le dernier jour d'une touchante hospitalité. — Le départ des prisonniers. — Le voyage en poste. — Le sergent Momenteau. — Notre itinéraire. — J'arrive à Vienne. — Nous allons à Schœmbrun. — L'impératrice Marie-Louise et son fils. — Nous leur sommes présentés. — Nous voulons nous rendre à l'île d'Elbe. — Refus de passeports pour nous embarquer. — Le marquis de Beausset. — Ce qu'il nous dit. — Le reste de la cassette. — Nous quittons.

L'émigré (1) fut exact au rendez-vous. — L'affaire est arrangée, me dit-il; venez avec moi, je vais vous présenter à la baronne Fischer.

Cette dame me reçut avec beaucoup d'aménité. Sa fille, âgée de treize ans, était auprès

(1) Il se nommait M. de Malsaint: j'ai appris par une lettre de la baronne Fischer que, de retour en France, il s'était retiré dans sa ville natale.

d'elle : c'était mon élève. On m'offrit 6 florins par mois pour trois leçons par semaine. Ces conditions, qu'on avait faites à mon prédécesseur, je les acceptai, et dès le lendemain, en présence du baron et de la baronne, je fis mon début dans les fonctions de précepteur..

Je ne remplissais qu'un *intérim*, jusqu'au retour du maître que j'avais remplacé. Il ne tarda pas à revenir, et le baron Fischer, n'ayant plus besoin de moi, me recommanda au riche comte Schiaki, qui me donna la table et le logement. Je quittai gaîment la caserne, où nous n'avions pas même de la paille pour nous coucher, et je fus installé dans une chambre élégamment meublée, où l'on avait disposé un excellent lit.

Le comte Schiaki était un grand seigneur du pays, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, comte suprême du comté de Zips, et président des assemblées provinciales à Leutschau. Il vivait avec magnificence, et était environné de la considération générale : il était vif, spirituel, enjoué, et il possédait assez le français pour plaisanter dans cette langue avec une légèreté et une délicatesse presque voltairiennes.

Le comte avait trois fils, dont l'aîné venait d'accomplir sa quinzième année ; les deux au-

tres n'avaient pas dix ans. — Monsieur, me dit-il, ici vous n'aurez autre chose à faire que causer avec moi en présence de mes enfans. Ces conversations auront pour but de les initier à la prononciation du français, et de leur expliquer en même temps comment cette langue se déploie dans le jeu et le mouvement d'un colloque. Ma fille et sa mère y prendront part; et si vous le permettez, l'abbé, qui est le précepteur de mes fils, leur sous-précepteur et mon secrétaire, compléteront cette réunion... Je répondis au comte que j'étais entièrement à ses ordres, et que tout ce qui lui serait agréable me conviendrait.

Je fis assez promptement connaissance avec l'abbé: et lorsque je m'étonnais de quelque usage du pays, c'était toujours à lui que je m'adressais pour en avoir l'explication. J'avais remarqué avec surprise que toutes les adresses des lettres et les titres que prennent les nobles sur leurs cartes de visite, étaient écrits en français; je lui dis que cela me paraissait étrange. — Monsieur, me dit-il, la langue française est dans ce pays la langue noble; mais nous l'apprenons moins par ton que pour être à même de suivre les progrès d'une civilisation dont le foyer est dans votre patrie. Nous n'avons que

fort peu de livres ; et si nous n'étions en état de lire les vôtres, nous ne tarderions pas à retomber dans l'ignorance et dans la barbarie des siècles passés. Au reste, Monsieur, l'étude des langues est peut-être celle pour laquelle nous avons le plus d'aptitude ; dès notre bas âge, nous nous familiarisons avec trois idiomes : l'idiome maternel, l'esclavon et l'allemand ; plus tard, nous faisons marcher de front le latin et le français. Quant au latin, nous avons la prétention de le parler mieux qu'aucun peuple du monde ; et vous savez vous-même que pour des Français qui ont fait quelques études, le latin est un moyen de communiquer avec nos paysans.

Pendant mon séjour à Caschau, les sujets de distraction ne me manquèrent pas. Parmi les jeunes Hongrois, c'était à qui se lierait avec des prisonniers, et les associerait à ses plaisirs ; c'était une joie pour eux de me conduire au théâtre, au bal masqué. Nous étions alors dans le carnaval : je les accompagnais à la redoute, et j'allais avec eux au café, où se réunissaient les politiques de l'endroit. Je ne m'y trompais pas ; lorsque, sur une banquette, je voyais s'entretenir à voix basse cinq à six personnages dont les visages tendaient à se rapprocher, j'étais sûr

qu'il y avait là quelques cannes surmontées de cette hache d'argent qui fut de tout temps, chez les Hongrois, l'insigne du patriotisme.

Oh ! je ne doutais pas qu'il ne fût question des priviléges de la nation, indignement usurpés par la maison d'Autriche; on récapitulait tous les griefs qu'on avait contre celle-ci; l'assassinat juridique de l'infortuné comte Nadasti, immolé avec plusieurs autres nobles hongrois, n'y était pas oublié; on citait avec orgueil les noms des Tattenbach, des Frangipani, des Ragosbi, des Tekeli, et l'on se berçait de l'espoir que quelque jour Dieu donnerait encore à un patriote la force d'arborer l'étendard de l'indépendance. Briser le joug autrichien est le rêve de tout bon Hongrois, pour qui l'évènement le plus heureux serait celui qui amènerait la ruine de l'empire. Aussi Napoléon, redevenu l'ennemi du cabinet de Vienne, avait-il de nombreux partisans parmi la jeunesse hongroise.

A l'époque de notre séjour en Hongrie, les idées d'indépendance y fermentaient dans toutes les classes de la population. Les paysans eux-mêmes s'y montraient excessivement jaloux de recouvrer toutes les prérogatives d'une individualité nationale qui ne fût pas illusoire. Ils voyaient avec peine leurs nobles renoncer à l'ha-

billement hongrois, qui est pourtant si avantageux, pour se vêtir à l'autrichienne. Nos seigneurs, disaient-ils, sont les premiers à oublier leur noble origine ; ils prostituent le costume de nos pères à leurs valets ! Et en effet, plus d'une fois il m'est arrivé de rencontrer un brillant équipage, derrière lequel les laquais montaient en uniforme de hussard. Aux yeux des paysans, c'était là une profanation dont ils se sentaient tout aussi vivement blessés que, chez nous, les militaires peuvent l'être, quand sur les épaules d'un chasseur de livrée ils aperçoivent des épaulettes de colonel. Souvent ils se plaignaient avec amertume de ce que leurs nobles n'avaient pas de patrie : « Pourvu, disaient-ils, qu'ils aillent chercher des cordons, des croix et des dignités à Vienne, c'est tout ce qu'il leur faut. Pourtant, que leur manque-t-il ici ? Nous travaillons pour eux, et la terre leur fournit à profusion tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Souhaitent-ils de beaux chevaux? nos bois et nos forêts en sont remplis ; de belles femmes ? quel pays, sous ce rapport, est plus favorisé de la nature? du bon vin? il y en a encore d'autres que ceux de Tokai et de Tarzal. Où trouve-t-on des fruits plus délicieux, du blé de meilleure qualité, des bœufs plus gras ? On peut vivre

ailleurs qu'en Hongrie, mais jamais aussi bien; et ces dernières paroles étaient la traduction de ce proverbe latin, qu'ils citaient avec orgueil : *aliàs non est vita; si est vita, non est ita.*

La noblesse est magnifique : elle aime passionnément les chevaux, la chasse et la bonne chère... Les paysans et les ouvriers des villes sont en général adonnés à la boisson. Le dimanche est leur jour d'excès; les hommes mariés le passent à s'enivrer; les jeunes gens sont plus tempérans. Comme le bal est un des plaisirs de leur âge, la nécessité de ne pas chanceler les maintient dans de justes bornes. Les danseurs sont en dolman et éperons; et les danseuses en bottes rouges. Un bal de paysans hongrois est chose curieuse à voir. Rien de si étrange que le contraste de leur physionomie sérieuse et la pétulance de leurs mouvemens. Les bras, les jambes tout le corps s'agite, le visage seul est immobile, impassible... c'est le flegme le plus imperturbable, qu'ils sautent ou qu'ils valsent : des automates ne feraient pas mieux.

C'est sans doute en Hongrie qu'auront pris naissance la froide étiquette, et tout ce qu'il y a de souverainement glacial dans le cérémonial des cours. Là, point d'abandon, même en famille. La première fois que je passai la soirée

dans le salon du comte, je fus témoin de l'accomplissement d'un de ces ridicules devoirs que le désir de la solennité a substitués à des démonstrations plus franches et plus affectueuses. Le moment de se séparer étant venu, la comtesse se plaça dans son fauteuil au fond du salon : alors tous les enfans prirent une attitude et une allure des plus soumises, s'avancèrent successivement par rang d'âge, et s'arrêtant à deux pas de leur mère, ils s'inclinèrent respectueusement pour baiser une de ses mains qu'elle leur présentait. L'abbé, qui fermait la marche, et qui attendait son tour, me dit à l'oreille : — Et vous aussi, vous allez baiser la main de la comtesse. — Ne l'imaginez pas, lui répondis-je ; je ne sais saluer les gens qu'à la manière de mon pays ; et comme il insistait : — Cela est inutile, repris-je, je n'en ferai rien. Je m'en tins à un salut des plus polis ; et la comtesse, qui était une femme d'esprit, ne m'en sut pas plus mauvais gré.

Depuis que j'étais à Caschau, je jouissais du sort le plus heureux ; cependant je n'oubliais pas que la patrie était éloignée de moi. Les sinistres nouvelles qui se répandaient me faisaient vivement regretter de ne pouvoir partager les dangers de ses défenseurs. J'entendais dire que

la France était envahie sur plusieurs points. Alors mon affliction fut si profonde, que, pour ne pas l'augmenter encore, le comte, ainsi, que les personnes de la maison, eurent la discrétion de s'abstenir de toute conversation politique en ma présence. Mais j'appris que la lutte se prolongeait; et l'espoir que quelque grand coup de génie de la part de l'Empereur donnerait à la guerre un heureux dénouement, contribua à dissiper ma tristesse.

Vers la fin d'avril, le comte, qui était dans l'usage de passer la belle saison à la campagne, m'emmena dans ses domaines à Hotskots, près des monts Crapacks, à trois lieues de Leutschau.

L'exercice, la bonne chère, les prévenances, un mois de mai admirable, achevèrent de rétablir ma santé. L'abbé, bon marcheur, me proposait de longues promenades : c'était un jeune homme franc, loyal, aimant le travail, sans cagoterie surtout, et qui, le dimanche, dans la chapelle du château, disait la messe de l'air le plus recueilli. Toute la famille y assistait; les gens de la maison, quelques paysans y venaient prier; et moi, qui avais le plus de grâces à rendre au ciel, je ne négligeais pas cette occasion de me montrer reconnaissant.

Il y avait près de deux mois que j'étais à Hotskots, lorsque j'appris l'entrée des ennemis dans Paris. Cet évènement me brisa le cœur : en vain s'efforçait-on de me prodiguer des consolations, je ne voyais que l'abaissement de ma patrie ; et pendant qu'elle était humiliée, j'éprouvais une sorte de honte de me trouver à l'étranger.

Dix ou douze jours s'écoulèrent encore, et un matin, comme je venais de me lever, le comte me fit demander : — J'ai, me dit-il, une bonne nouvelle à vous apprendre, bonne pour vous, fâcheuse pour moi... je veux parler de votre départ : l'ordre de diriger les prisonniers sur la France est arrivé. Si je vous savais moins attaché à votre patrie, je vous dirais : restez ici ; ce n'est pas d'aujourd'hui, n'est-il pas vrai, que je vous en fais la proposition? Je puis vous garantir un sort heureux, j'en prends l'engagement : voyons, mon ami, il est encore temps. — Non, Monsieur le comte, non, veuillez, je vous en prie, ne point insister; depuis trop long-temps j'ai faim et soif de mon pauvre pays... permettez que je m'éloigne, mais comptez, oh! oui, comptez que ma reconnaissance... Comme j'étais visiblement attendri : — Allons, allons, voilà qui est dit, n'en parlons plus,

Et je pris une de ses mains, que je pressai dans les miennes, sans pouvoir proférer une parole.

Le comte la dégage doucement, et me frappant sur l'épaule : — Vous êtes, me dit-il, un bien brave garçon, que nous aimons tous ici... Tenez, voilà deux rouleaux qui vous aideront à faire votre voyage ; je ne vous les donne pas, car ils sont à vous, vous les avez gagnés (c'étaient 80 florins). La comtesse entra : une de ses femmes tenait sous le bras une superbe pièce de toile; une autre portait des provisions.

Cette fois je baisai respectueusement la main de la comtesse, et sortis pour faire mes dispositions de départ.

Les autres habitans du château m'attendaient dans la cour : j'embrassai à droite et à gauche, sans savoir qui j'embrassais ; je sentais des mains qui pressaient les miennes ; j'entendais des voix qui me souhaitaient mille prospérités. On m'aida à monter dans une calèche ; et quand je me retournai pour faire un dernier adieu, j'étais déjà loin. Toutes les personnes du château s'étaient rendues sur la terrasse, et je vis s'agiter des chapeaux et des mouchoirs ; je me levai, mais je retombai bien vîte : l'émotion que j'éprouvais était si forte, que mes jambes ne pouvaient me soutenir.

Le soir, j'arrivai à Leutschau, d'où, je renvoyai mon conducteur avec un billet au crayon pour réitérer l'expression de ma reconnaissance, de mes regrets et de mon respect.

Les prisonniers qui étaient à Leutschau venaient d'être dirigés sur Baschau, où je les rejoignis la veille du jour fixé pour le départ des officiers. Il devait précéder le nôtre ; mais le sergent Momenteau, homme intelligent, qui avait eu l'esprit et le bonheur de se faire passer pour lieutenant de la garde impériale, m'offrit de faire avec lui la route en voiture, à frais communs. Résolu à profiter de l'occasion, je fis mes adieux à mes camarades, notamment au pauvre Béarnais, mon plus ancien compagnon d'infortune, que je n'ai plus revu depuis, et train de poste, nous prîmes la route de Pest. De Pest nous nous rendîmes à Presbourg, et de Presbourg à Vienne. Nous sûmes dans cette ville que Marie-Louise avec son fils habitait Schœnbrun, et nous y allâmes.

Des gens de la maison nous racontèrent en détail l'abdication de Napoléon, son départ pour l'île d'Elbe, et sa dernière allocution ; le dévoûment de ses soldats et celui des Polonais.

Ce récit nous remua les entrailles : Momenteau et moi nous nous regardâmes. — Irons-

nous aussi ? me dit-il. — Oui, oui, partons ! ne sommes-nous pas de sa garde? Feront-nous moins que des étrangers? Et nous demandâmes à être présentés immédiatement à l'Impératrice.

Jamais audience ne fut si vite ni si obligeamment accordée : Marie-Louise nous félicita de notre dévoûment, qu'elle encouragea par les paroles les plus flatteuses. Elle nous dit qu'elle allait envoyer sur-le-champ à Vienne auprès de l'ambassadeur français, et qu'en revenant le surlendemain nous trouverions des passeports.

Nous revînmes ; mais cette fois ce fut M. le marquis de Beausset qui nous reçut. — Sa Majesté l'Impératrice, nous dit-il, m'a chargé de vous exprimer combien elle regrette de ne pouvoir satisfaire votre généreuse envie; et c'est en son nom que je vous prie d'accepter deux cents francs en or, reste d'une cassette que j'ai épuisée au service de messieurs les officiers français qui ont bien voulu nous visiter dans notre retraite.

De retour à Vienne, nous descendîmes à une auberge, où les officiers prisonniers se disputaient les voitures de départ. Momenteau, qui parlait allemand, et qui regardait peu au prix,

fut un des premiers servis : nous partîmes en compagnie de M. Hix, officier au 1er de chasseurs, et bientôt nous vîmes Strasbourg, où je laissai mes compagnons de voyage, pour m'acheminer pédestrement vers Paris.

CHAPITRE XXVII.

Paris.

Je suis aux portes de Paris. — Ma joie. — Je ne trouve pas ma mère. — Vaines recherches. — Les Marins de la Garde sont licenciés. — Deux mois de solde. — Le garni du Gros-Caillou. — Je cherche encore ma mère. — Curiosité de mon hôtesse. — Avez-vous besoin d'un homme? — On refuse de me donner de l'ouvrage. — Je travaille sur le port. — Misère. — Mon hôtesse m'éconduit. — Délai qui me désespère. — Encore la faim. — Je couche à la belle étoile. — Tristes réflexions. — Angoisses cruelles. — Le songe. — L'esplanade des Invalides. — Le lion de Saint-Marc. — La nécessité d'un deuil public. — Désespoir. — Résolution énergique. — Bien m'en a pris. — Heureuse réminiscence. — Ma mère!!!

Mon cœur bondit de joie en apercevant cette capitale : j'étais déjà près de ma mère ; je la voyais; l'idée du bonheur qu'elle allait éprouver doublait le mien. Quoique j'eusse fait une étape de sept lieues, je ne m'étais jamais senti si léger : je ne marchais pas, je volais vers le domicile où j'espérais la retrouver. Ni les embarras et le bruit des voitures, ni les objets divers qui s'offraient à ma vue, ne firent un instant diversion à mon unique pensée.

C'était à la fin de juillet; il faisait chaud;

j'arrive rue de Valois, tout en nage. — Madame Ducor, dis-je au portier, qui n'était pas le même qu'avant mon départ; et je passe rapidement. — Où allez-vous? demande-t-il avec aigreur. — Chez madame Ducor. Je veux monter, et il me crie : On vous dit qu'il n'y a pas de madame Ducor dans la maison. Mais j'insiste ; malgré quelques nouvelles observations, j'enfile l'escalier, et vais frapper à la porte du logement de ma mère. Une femme vient ouvrir : je reste interdit. — Ce n'est donc pas ici chez madame Ducor ? lui dis-je; et je reçois pour réponse ces mots, prononcés d'un ton bref : — Je ne connais pas.—Mais pourtant... — Monsieur, nous sommes locataires depuis un an. — Mais ma mère, où est-elle?... J'interroge tout le monde, afin d'obtenir quelques renseignemens sur sa nouvelle demeure; personne ne la connaît. Cependant une vieille femme me dit qu'autant qu'elle puisse se souvenir, madame Ducor doit habiter dans la rue Saint-Lazare.

Je me dirige de suite vers cette rue, et pendant deux jours, commençant par un bout, finissant par l'autre, je m'informe dans toutes les maisons, sans parvenir à découvrir ma mère. J'en conclus que la vieille femme s'est trompée; et comme ma bourse était tout-à-fait dégarnie,

je pris le parti de rentrer au corps avant de continuer mes recherches. Mais les Marins de la Garde venaient d'être licenciés.

En attendant des ressources moins précaires, je devais me résoudre à vivre avec l'arriéré de ma solde : je me rendis donc au ministère de la marine, où je touchai 90 francs, montant de deux mois alloués à tout prisonnier qui rentrait en France. Avec cet argent, j'allai me loger économiquement dans un petit garni du Gros-Caillou, et j'eus recours à la friperie pour renouveler mes vêtemens, que les assauts du voyage avaient mis hors de service. Cette acquisition avait fait à mes finances une brèche considérable; mais ce qui me restait suffisait pour me faire subsister pendant quelques jours, et pour le moment, je n'en souhaitais pas davantage : ma mère seule occupait mon esprit; je ne voulais que la retrouver, sauf à m'inquiéter plus tard de l'avenir. Je repassai donc dans ma mémoire toutes les connaissances de ma mère; je les visitai toutes, et aucune d'elles ne put m'indiquer ce qu'elle était devenue. Le matin je parcourais les halles, dans l'espoir de la rencontrer; dans la journée, j'explorais le jardin des Tuileries, les boulevarts, et toutes les promenades publiques. Enfin je revins dans la

rue St-Lazare : je pris encore les maisons une à une ; je me postai successivement dans plusieurs rues des environs, à l'heure où les femmes ont l'habitude de sortir pour faire leurs petites provisions ; je fis faction auprès des laitières, à la porte des épiciers et des boulangers ; j'employai pendant quinze jours tous les moyens imaginables : ma mère était introuvable, et j'étais désolé.

Pendant que je battais ainsi le pavé en pure perte, mon hôtesse, que je ne payais plus depuis trois jours, faute d'argent, commençait à former, à mon sujet, les plus fâcheuses conjectures. Déjà je m'étais aperçu qu'elle me faisait froide mine ; comme elle ne me voyait rentrer qu'aux heures des repas, elle me sonda pour savoir ce que je faisais. Je le lui racontai avec franchise, et elle eut l'air de prendre part à ma peine ; puis bientôt le sordide intérêt se réveilla. — Voyez-vous, me dit-elle, c'est bien de chercher sa mère ; mais avec cela on s'endette, et il vaut mieux chercher de l'ouvrage. — Eh ! mon Dieu ! lui répondis-je, je ne demanderais pas mieux que d'être occupé ; mais je n'ai pas d'état. — Eh bien ! on va servir les maçons, les tailleurs de pierre. Que n'allez-vous sur les ports ? on vous embauchera. — Vous

croyez qu'on voudra de moi? — Certainement; pourquoi pas? On se lève dès le patron-minet, et l'on va s'offrir.

Dès le lendemain je suivis ce conseil; et du quai d'Orsay, dont on achevait le parapet, jusqu'au pont d'Austerlitz, je me présentai partout où je voyais que des travailleurs se disposaient à commencer leur journée. Mais je n'avais pas plus tôt demandé : *Avez-vous besoin d'un homme?* que celui à qui je m'adressais, donnant un coup-d'œil d'intelligence à ses ouvriers : — D'un homme? disait-il; et quand il m'avait bien toisé de la tête aux pieds, la réponse était : — Non, non, il n'en faut pas.

J'avais beau me lever matin, et alterner de l'une à l'autre rive de la Seine, j'étais toujours accueilli de la même manière. — Eh bien! me disait chaque soir mon hôtesse, encore rien de nouveau aujourd'hui! — Non, malheureusement. — Ainsi, vous chômez; tenez, je crois que vous êtes comme ceux qui cherchent de l'ouvrage, et qui prient Dieu de n'en pas trouver. Eh! que faites-vous donc toute la sainte journée? — Je vous jure, Madame, qu'il n'y a pas de ma faute. — Je parie que c'est encore l'idée de votre mère qui vous tracasse. On met çà sous les pieds, mon garçon.... Ah bien! si

j'étais à votre place, il y a de beaux jours que je n'y penserais plus.

Cette femme me tourmentait tant, et elle rabâchait avec une telle apparence de conviction qu'il était facile de trouver de l'ouvrage, que je me mis à chercher dans ma tête les causes qui pouvaient empêcher le succès de mes démarches. — Peut-être, me disais-je, ai-je trop les apparences d'un monsieur, et tout faisant cette réflexion, je me dirige vers le port aux Tuiles. J'arrive, et je vois deux bateaux chargés de foin; j'ôte ma redingote, que je plie et mets sous mon bras ; après avoir retroussé jusqu'au-dessus des coudes les manches de ma chemise, je délie ma cravate, je passe mon mouchoir en ceinture, et le chapeau sur l'oreille, j'avance sur le port d'un air dégagé, en me dandinant à la façon des matelots. — Eh bien! mon bourgeois, dis-je à un commis qui me semble être là pour présider au déchargement, vous faut-il quelqu'un? Le menton dans sa main, le commis hésite ; il paraît compter son monde ; puis il me répond : — Oui, allez, et qu'on se dépêche. Je ne me le fis pas dire deux fois : je m'élançai à bord du bateau, et je fis bien en sorte que l'on pût remarquer que je n'étais pas un des moins actifs. On s'en aperçut ; mais au bout

de quatre jours, il n'y avait plus rien à faire.

Je portai à mon hôtesse les huit francs que j'avais gagnés. — Il reste encore quatre francs sur le compte, me dit-elle. — C'est bien, on vous les payera. — Je l'espère, ou sans cela... Elle n'achéva pas. Averti par sa réticence menaçante, je résolus, s'il le fallait, de faire les quatre coins de Paris pour me procurer un nouveau salaire. Deux semaines s'écoulèrent, et personne ne voulut m'employer : je m'informais, je sollicitais, j'étais pressant, je promettais du zèle; partout j'étais éconduit : on était pourvu.

Le soir du quatorzième jour, mon hôtesse, à qui je n'apportais rien, refusa de me donner à souper... J'allai me coucher l'ame bourrelée plus que je ne saurais le dire. Le lendemain, de très grand-matin, je la vis entrer dans mon galetas. — Vous me devez déjà dix-huit francs, me dit-elle, il faut vous arranger pour me les donner aujourd'hui, ou ce soir il n'y aura pas ici de lit pour vous. Çà serait tout commode de ne pas payer.... Oh ! non, non, je ne fais pas de ces marchés-là : je ne choie pas les fainéans, je ne les gâte pas, et je ne suis pas dupe de leurs contes. — Mais, Madame, lui protestai-je, vous ne perdrez rien : je vous assure qu'il m'est

dû de l'argent à la marine, et que sous peu de jours je vous satisferai. — Bah ! bah ! tout cà, c'est des écoute s'il pleut; c'est des détours. — Vous verrez, Madame. — Je ne verrai rien, parce que je ne veux pas voir. — Vous êtes bien dure pour les honnêtes gens ! — C'est possible.

Irrité non moins qu'humilié, et désirant prouver à cette femme combien ses suppositions étaient injustes, je sortis avec l'intention de me rendre de ce pas au ministère de la marine. Dès que les bureaux furent ouverts, je me présentai, et j'appris que l'on payait. Je réclamai donc l'arriéré de ma solde ; mais, quelles que fussent mes instances, on me renvoya à huitaine. Je me retirai le désespoir dans le cœur. Point d'argent ! rien à manger !... et je suis dans Paris, dans la première cité du monde, dans mon pays, au milieu du peuple le plus policé, au foyer des lumières, des richesses, de l'opulence, de l'industrie ! Si j'étais en Russie, je mendierais, ou bien, perdu que je serais dans un champ de glace, ou dans les fanges d'un marais, je pourrais me résigner à mourir de faim; mais ici, que l'abondance m'entoure, mourir de faim ! ne serait-ce pas outrager la patrie ?.... Je n'avais pas fait de repas la veille; je sentais d'horribles tiraillemens d'estomac...

Attaquons-nous, me dis-je, à ma dernière ressource. J'entrai dans une allée bien noire; j'ôtai mon gilet qui était encore propre; j'allai à la halle l'offrir pour quelques sous à une revendeuse, et avec le produit de la vente j'achetai du pain.

Le soir arriva, et après que j'eus, selon ma coutume, circulé pendant dix heures, soit dans la rue Saint-Lazare, soit aux alentours, je retournai machinalement au Gros-Caillou. Je passai et repassai au moins vingt fois devant mon auberge, rue Saint-Dominique, sans jamais oser y entrer. La figure refrognée de mon hôtesse, que je voyais à travers une vitre, me fit craindre un affront : ses paroles si âcres, si injurieuses, retentissaient encore à mon oreille; je ne pouvais oublier, et ma poitrine se gonflait de souvenir.

Quand je me fus bien fatigué à me promener çà et là, la soirée étant très-avancée, puisqu'on fermait les dernières boutiques, je gagnai l'esplanade des Invalides, et là, dans le premier carré à gauche, en sortant de la rue Saint-Dominique, je me jetai sur un banc de pierre. Le ciel était étoilé, l'air calme : tout faisait présager que la nuit serait belle, et ce n'était pas la première fois que je me faisais un

oreiller de la pierre et un toit des nues. Ici le le climat était doux, et si près de mes longues tribulations, coucher sur un banc n'avait rien pour moi de pénible ; mais moralement ma position était affreuse. — O patrie! patrie ! me demandais-je, d'où vient donc l'amour que l'on a pour toi? Ils sont là dans ces magnifiques hôtels: ils dorment, ils sont heureux! demain ils ne se réveilleront que pour jouir de toutes les douceurs de la vie, que pour se goberger dans la fortune où le hasard de la naissance a placé leur berceau ; ils se reposent sous leurs lambris dorés.... et moi, qui ne voulais combattre, qui ne voulais vivre et mourir que pour leur faire ces loisirs et assurer leur sécurité, au sein de mon pays natal je ne trouve qu'un banc pour reposer ma tête; je n'ai pas même un abri.... O patrie ! amour de la patrie ! tu n'es ni la soif de la richesse, ni le désir de les conserver; tu es l'honneur, la gloire, le désintéressement, le dévoûment sans bornes, le sacrifice du sang, l'abnégation : à nous tous cela, pauvres diables, qui ne possédons rien ; à nous ces vertus, à nous, c'est bien le moins. A nous, enfans du peuple, sans patrimoine, d'aimer notre mère, de la chérir, de la défendre, et de nous immoler pour elle lors même qu'elle ne fait rien pour nous.

A ces réflexion, avec lesquelles je m'efforçais de faire ma part en ce monde, et d'écarter le reproche d'ingratitude qui me venait à la pensée, en succédèrent d'autres dans lesquelles il y avait moins de résignation. O bonté divine! que tes secrets sont sévères! que tes épreuves sont rudes! fais au moins que je trouve ma mère! Ma bonne mère, où êtes-vous? que je vous revoie enfin, et que je vous presse dans mes bras. C'est n'est pas l'espoir du bien-être qui m'attire vers vous. c'est le besoin de mon cœur; c'est l'ardent désir de soutenir votre vieillesse. Heureusement que vous n'êtes pas riche! je travaillerai pour nous deux, et je vivrai près de vous : voilà les seuls biens qui me soient nécessaires. Ciel, puisque tu lis dans nos cœurs, n'auras-tu donc pas pitié de nous?... Je travaillerai, continuai-je; mais où travailler? le travail a sa clientelle : il est possédé, le travail. Oh! qu'ils sont dans l'erreur ceux qui, à l'aspect d'un malheureux, lui refusent leur compassion et le méprisent, parce qu'il a des bras et une force d'homme! Moi aussi, je voulais travailler, et mon hôtesse ne le croyait pas: elle m'avait fait détester les préjugés. Une triste expérience, déjà bien longue, me remplissait d'alarmes pour l'avenir; dans cette circon-

stance, il me fallut toute ma raison pour n'attribuer qu'à la fatalité tant de maux qui ne cessaient de m'accabler, et ne pas maudire l'humanité entière.

Assis sur le banc, j'avais le corps plié en deux, les bras appuyés sur mes cuisses, ma tête reposant dans mes mains. Mon cœur était fortement oppressé; j'essayai d'abord de retenir mes larmes; mais bientôt, malgré moi, elles s'échappèrent comme un torrent. Alors, donnant un libre cours à ma douleur, je pleurai si long-temps, et avec tant de force, qu'après cette angoisse cruelle, le jeu de mes muscles et de tous mes organes se trouva comme suspendu: je ne voyais plus, je n'entendais plus; mon cœur avait cessé de battre; mon cerveau était vide, et sans une ombre de pensée; mon visage était tendu, mon cou roidi, et ma tête, dont le poids était énorme, me semblait meurtrie de toutes parts: dans cet état où j'étais affaissé, le sommeil de l'accablement vint me surprendre; mais quelle agitation! quels épouvantables songes! Je me retrouvais au milieu des neiges de la Russie; je ne voyais que cadavres, que mourans; je me débattais dans des chambres pleines de morts; tous les supplices, toutes les tortures que j'avais endurés,

tout ce que j'avais craint, se réunissait pour m'accabler. Je marchais, je fuyais; j'étais à demi éveillé, et mon imagination tournait toujours dans le même cercle de misère : je voyais la neige, je reconnaissais tout ce qui m'avait frappé : près de moi, j'apercevais un prisonnier accroupi presque au milieu d'un feu qu'il alimentait avec une petite botte de paille placée à son côté; les Cosaques ne lui avaient laissé que sa chemise et son schako; grelottant, tremblant de tous ses membres, la lèvre frémissante, il se plongeait dans la flamme, s'en retirait vivement, et s'y replongeait de nouveau. En voilà un qui est plus malheureux que moi, me dis-je : quand il aura usé sa paille... Eh bien! donc! m'écriai-je, serait-ce une illusion? ne suis-je pas en Russie?... une horloge!... Je me redressai pour écouter : elle sonnait deux heures. Je regardai autour de moi... au clair de la lune je reconnus le lion de Venise.

Ce trophée, qui ne devait pas tarder à nous être enlevé, ramena ma pensée sur la triste destinée de la France, envahie par ses nombreux ennemis. Je me rappelai sa situation en 1812; notre grande armée, si belle, si resplendissante de gloire, si impatiente de combattre et de vaincre; je me souvins avec quel enthousiasme elle

avait traversé l'Allemagne, franchi la Pologne, et marché sur Moscou... Après des fatigues, des privations sans nombre, des efforts héroïques, et une persévérance inouïe, j'avais vu le climat l'écraser au milieu de son triomphe! Dans ce désastre, lorsque déjà elle n'était réduite qu'à quelques débris, je l'avais vue se retourner sur ses cadavres, et faire encore face aux Russes innombrables qui n'osaient affronter son courage : l'honneur français était sauvé, et après la gloire d'une fortune long-temps constante, nous avions aussi la gloire du malheur. Mais la France avait perdu sa prépondérance en Europe, ses ennemis se montraient d'une arrogance inouïe jusqu'alors, et l'armée, jusqu'au dernier soldat, en était humiliée... Hélas! ce n'était rien encore; il lui était réservé plus tard de passer sous les fourches caudines, et d'aller honteusement cacher sa gloire sous les haillons de l'indigence.

Napoléon est tombé, me disais-je; mais a-t-il fait tout ce qu'il devait pour ne pas être renversé? comment, à son retour de Moscou, n'a-t-il pas décrété un deuil public? Cet acte solennel, ce devoir sacré que les anciens n'eussent pas manqué de remplir, aurait grandi la nation, le chef de l'état, ainsi que les victimes

qui en auraient été l'objet ; et qui sait si cette manifestation collective de la France n'aurait pas été une nouvelle source d'énergie ; si elle n'aurait pas créé un élan unanime pour repousser les hordes étrangères ? Alors elle eût fourni à l'histoire de cette grande époque une page que la postérité n'aurait lue que saisie d'admiration, et avec un religieux respect.

L'entreprise de Napoléon, persistant à refouler les troupes du Czar jusqu'au cœur de l'empire russe, était gigantesque ; les difficultés pour atteindre le but étaient immenses... Mais quel but! Jamais croisade plus utile n'avait été tentée... L'Europe, le monde, les nations, l'humanité tout entière, auraient été délivrés d'un fléau qui les inondera ; la civilisation, dont la barbarie du Nord conspire la ruine, eût été immortelle, et la politique, l'ambition de l'autocrate, sa rage de répandre les ténèbres et de river des chaînes, sa fureur de despotisme et son immuable résolution de rendre les peuples esclaves, auraient été à jamais anéanties.

C'est là ce qu'allait accomplir cette grande armée, plus grande encore par la vaillance que par le nombre : elle allait clouer sur son piédestal de neige le colosse hyperboréen. Succombant victorieuses dans l'accomplissement de cette

tâche sublime, cernées par les élémens au milieu des vaincus, prisonnières de la mort et des frimas, ces légions de héros ne devaient-elles donc avoir d'autres pyramides pour perpétuer la mémoire de leur course de dévouement, que ces ossuaires élevés par l'orgueil des Russes, et profanés par leur insolence? La nation ne leur devait-elle pas des funérailles? ne devait-elle pas la consolation d'une apothéose aux pères, aux mères, aux frères, aux sœurs des victimes? Quand, d'un bout à l'autre de la France, toutes les entrailles de femmes avaient été émues par cette agonie terrible, par ce trépas immense, ne fallait-il pas appeler les femmes à pleurer en commun, pour que de ce concert de douleurs surgît la pensée unanime d'un ressentiment implacable? Et les survivans, ceux qui avaient échappé à cette incommensurable catastrophe, la patrie n'avait-elle donc à leur payer aucun tribut de reconnaissance?

Peut-être ici paraîtrai-je faire une digression; telle fut pourtant, sur mon banc de pierre, le sujet de mes préoccupations, jusqu'au moment où, sur les arbres des quinconces, le réveil de quelques oiseaux vint m'avertir de l'approche du jour. J'entendis parler dans la rue St-Dominique : des personnes marchaient lourdement;

je jetai mes regards du côté où se faisait le bruit. et je reconnus des ouvriers qui se rendaient à leur travail. Je me levai aussitôt, et pour qu'ils n'eussent pas l'idée que j'étais un vagabond, m'avançant devant eux, d'un pas décidé, en homme qui a un but, je me dirigeai vers le quai d'Orsay, afin de faire ma tournée habituelle. Elle fut encore infructueuse; on ne voulut de moi ni pour remuer les pierres de taille, ni pour battre le plâtre, ni pour monter dans les grues, ni pour débarder les bateaux, ni pour débâcler les trains de bois. J'eus beau mendier du travail en l'implorant comme un service, comme le seul moyen de ne pas mourir de faim le jour même. — Nous en sommes bien fâchés, me répondait-on, mais nous avons notre monde. — Il faudra donc se jeter à l'eau.—Allez, allez, vous trouverez autre part...

Je passai tristement sur la rive droite de la Seine, et quand je fus sur la place de la Révolution, d'un œil avide et presque furieux, je me mis à considérer l'hôtel du ministère de la marine. Là, me disais-je, ils tiennent mon pain, et ils ne veulent pas le lâcher; ils me le doivent, et il leur faut huit jours pour savoir s'ils me le donneront. — Huit jours! Et pourquoi ce délai qui doit me tuer si je ne me déshonore pas?

Parce que sans doute un commis aura craint de se déranger, parce qu'il n'aura pas voulu ouvrir un registre, parce qu'il est à l'abri du besoin. Eh bien! aujourd'hui même, s'il ne s'en doute pas, j'irai lui apprendre qu'il est des gens dont la condition n'est pas aussi supportable que la sienne.

J'attendis qu'il fût dix heures et j'entrai. Un employé à qui je m'adressai me répondit qu'une ordonnance royale venait de suspendre les paiemens. Cette nouvelle m'attéra d'abord ; puis elle m'exaspéra. — Je déclarai formellement en termes décens, mais énergiques, que je ne sortirais pas du bureau avant qu'on m'eût délivré un ordre de paiement, ou du moins donné un gîte et des moyens d'existence. Soit que l'employé fût ému de mes plaintes amères, soit qu'il m'eût reconnu (il avait été timonnier à bord du *Héros*, où j'étais pilotin), il me recommanda à son chef, et, par exception, mon compte fut ordonnancé sur-le-champ.... Il me revenait à peu près 220 francs ; j'allai les recevoir, et je me trouvai passer ainsi tout à coup de la détresse à la fortune. Mon acariâtre hôtesse fut la première qui s'en ressentit : je m'empressai de la solder, mais en lui faisant des adieux, qui, je crois, lui

causèrent des remords : j'avais de l'argent.....

Ce changement dans ma position donna encore plus d'activité à l'inquiétude de ne pas découvrir ma mère... A force d'y rêver, car cette pensée ne me quittait pas, je me rappelai une personne avec laquelle elle avait été liée. Aussitôt je courus chez elle. Lorsqu'elle me vit, elle ne put revenir de son étonnement : elle me croyait enterré sous les glaces du Nord. Me voilà hors de peine : elle va me dire où demeure ma mère. Quelle fatalité ! c'est bien rue Saint-Lazare, et je suis entré plusieurs fois dans la maison qui m'est indiquée. Je n'y vais pas, j'y vole ; je monte encore plus vîte, et je frappe à la porte ; on ouvre, c'est ma mère ! Ah ! mon Dieu ! en deuil ! et pourquoi ? de qui ? Les bras élevés et tremblans, elle me regarde fixement, son œil devient hagard puis elle s'écrie : — Mon fils !... Et au moment où je m'avance pour l'embrasser, emportée, par un élan convulsif, je la vois sauter devant moi par bonds, et comme en délire... Une stupeur qui me brise l'ame succède rapidement à mon premier mouvement de joie ; je la saisis, ma pauvre mère ! je la soutiens avec peine, et vais l'asseoir sur une chaise, où elle s'agite encore quelque temps. Ses membres se roidissent et quoiqu'elle n'ait pas entièrement

perdu connaissance, elle éprouve des soubresauts si violens, que je suis obligé de la contenir pour l'empêcher de tomber. Enfin elle se calme un peu, et ne sort de ce paroxisme effrayant que pour verser des larmes et me serrer étroitement dans ses bras. — O ma mère? ma mère?—On m'avait dit que tu étais mort, mon cher enfant, furent les premières paroles presque étouffées qu'elle prononça; puis m'étreignant de nouveau, elle me baisa les cheveux et les mains, qu'elle saisissait en retroussant mes manches et me demandant : — Où sont tes blessures ? Ne me cache rien, mon fils; on m'a dit t'avoir vu tomber sous les coups des ennemis. Et elle me palpait le corps avec précaution pour tâcher de découvrir quelques traces. Des larmes roulaient aussi dans mes yeux ; je cherchais à tempérer les signes de mon émotion par un rire forcé, qui déterminait en ma mère une expression semblable : cette scène était un mélange de joie et de douleur.

Enfin, après une longue effusion de tendresse tantôt en paroles, tantôt en muets épanchemens : — Que tu as dû souffrir! mon pauvre fils, me dit-elle; mais cette fois tu ne me quitteras plus, je te tiens... Et elle se mit à me raconter comment, après les nouvelles du grand

désastre de Russie, elle était venue se loger en face de la rue de Clichy et de notre caserne, afin d'être plus à portée de prendre des informations sur mon sort. Dans le petit nombre des marins de la garde qui avaient échappé pendant la retraite de Moscou, il ne s'en trouvait pas un qu'elle n'eût interrogé : ceux-ci m'avaient vu périr dans la Bérésina, au moment où le pont s'était écroulé ; ceux-là affirmaient que j'avais été frappé par un boulet, et toutes ces versions, quoique différentes, s'accordant pour constater que j'étais mort, ma mère avait enfin pris le deuil, et le jour où je revins auprès d'elle, elle me pleurait.

Je la revoyais donc, cette tendre mère; malheureusement je la retrouvai avec un commencement d'infirmité. En 1815 je la quittai encore pour reprendre les armes contre la coalition qui envahissait la France pour la seconde fois; mais après le désastre de Waterloo, je revins auprès d'elle, et lui continuai mes soins pendant près de sept années, au bout desquelles l'inflexible mort vint m'en séparer pour jamais.

FIN.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

		Pages.
CHAPITRE	V. Les traces de la grande armée.	5
	VI. Les bivouacs.	25
	VII. Vingt pieds carrés.	40
	VIII. La colonne en marche.	57
	IX. La prison.	69
	X. L'hôpital des prisonniers.	81
	XI. La convalescence.	100
	XII. Les cantonnemens.	107
	XIII. Le départ pour la Sibérie.	123
	QUATRIÈME PARTIE. — LA RUSSIE.	
CHAPITRE	XIV. L'île et le hameau.	140
	XV. Gracioso.	152
	XVI. L'hospitalité.	164
	XVII. Catastrophes.	185
	XVIII. L'ermitage.	204
	XIX. Le marais.	221
	XX. Encore le marais.	235
	XXI. Toujours le marais.	255

CHAPITRE XXII. Le déserteur.
XXIII. Les jeunes châtelaines.

CINQUIÈME PARTIE.

CHAPITRE XXIV. La Galicie.
XXV. L'émigré.
XXVI. La Hongrie.
XXVII. Paris.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018